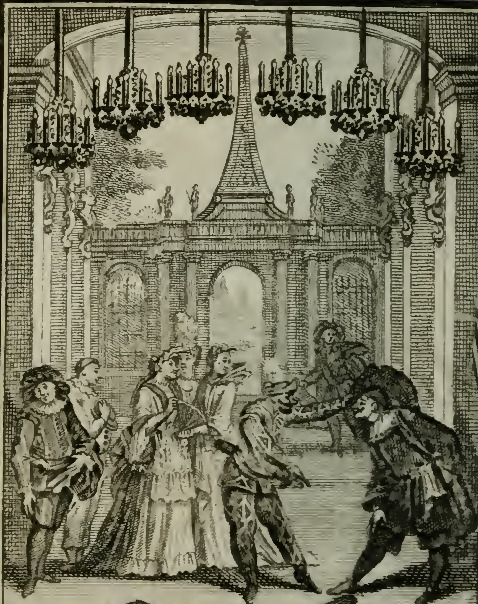

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis





Icy cette Troupe rieuse,
Prodigue les ris et les jeux,
Et Se fait voir aux Curieux,
Charmante, boufonne, et joyeuse.

a Amsterdam, Chez
ADR.N BRAAKMAN.

SUPLEMENT DU THEATRE ITALIEN, OU NOUVEAU RECUEIL DES COMEDIES ET SCENES FRANÇOISES,

Qui ont été joüées sur le Theatre Italien par les Comediens du Roi de l'Hôtel de Bourgogne à Paris.

TOME DEUXIE'ME.



Suivant la Copie de Paris,

A AMSTERDAM,
Chez ADRIAN BRAAKMAN, Dans le Beurs-ſtraat, prés le Dam à la Ville d'Amſterdam. 1698.



AVERTISSEMENT.

LE livre du *Theatre Italien*, ou le *Recueil des Scenes Italiennes Françoiſes*, qui ont été repreſentées à l'Hôtel de Bourgogne, a reçû un acueil ſi univerſel, & a été imprimé non ſeulement à Paris & en pluſieurs autres endroits du Royaume; mais auſſi en Hollande où il s'en eſt fait trois éditions en ſi peu de tems, qu'on ne ſauroit s'empêcher de donner au public ce ſuplement, ou ſuite du même ouvrage. On a recherché avec ſoin une grande quantité de pieces qui n'ont point encore été imprimées. La peine qu'on s'eſt donnée de les faire copier ſur des originaux trés-fidéles tiendra lieu de plaiſir, pourvû que l'on puiſſe contribuer à la ſatisfaction des gens d'eſprit.

Ce ſuplement en deux volumes,

ou ce ſecond & troiſiéme Tome, ne ſont pas moins divertiſſans que le premier. On y voit par tout des naïvetez qui ſe font lire avec plaiſir, & le cœur humain y eſt ſi bien caractériſé, qu'on voit aiſément que les Auteurs de ces pieces l'ont étudié avec ſoin & avec ſuccés. L'utile & l'agreable s'y trouvent également, & tout cela eſt aſſaiſonné de petits traits de ſatire à la délicateſſe des quels on ne ſauroit rien ajoûter. Quoi qu'on attaque les défauts plûtôt que les perſonnes. Cependant les caractères ſont ſi juſtes quoi que generaux, que mille ſortes de gens peuvent aiſément ſe reconnoître dans les portraits qu'on y trouve par-ci par-là. On ne peut pas ici s'empêcher d'être ſurpris que les verités deſobligeantes étant auſſi ſenſibles qu'elles le ſont d'ordinaire, & principalement en France, où l'on fait preſque conſiſter la probité à bien ſauver les apparences, on ait ſi long-tems laiſſé joüer des

des Comediens, qui ſous des expreſſions generales & menagées daubent de la maniere du monde la plus ſatirique, non ſeulement les perſonnes les plus accreditées de France, mais auſſi les ſocietés les plus puiſſantes. Auſſi eſt-ce pour cela qu'on vient de les interdire ſans retour: Et comme il leur eſt enjoint de ſortir du Royaume, le public doit s'attendre à ſe voir privé dans la ſuite de ces agreables divertiſſemens, comme il le ſeroit du recueil de leurs pieces, ſi les Auteurs n'avoient le reſte en manuſcript. C'eſt par leur ſecours qu'on eſpère de donner bien-tôt un quatriéme Tome ſi ces deux ici ſont reçûs avec la même avidité que le premier.

On trouvera dans ces Tomes pluſieurs Scenes obmiſes dans le premier. On auroit bien ſouhaité que chaque choſe eut été en ſon lieu: Mais aprés tout le premier Tome a été ſi ſouvent imprimé ſans ces pieces là, qu'on a jugé à propos

de les laiſſer comme on les a trouvées, & de marquer au commencement qu'elles ont été *oubliées dans le premier Tome*. Au reſte ce n'eſt pas à mon avis un grand inconvenient. On voit aſſez que la plûpart de ces Scenes ſont des pieces détachées, dont la beauté conſiſte dans la naïveté & dans la vivacité des penſées, & dans le bon ſens qui y regne par tout.

Quoi qu'on ait déja imprimé une *Foire ſaint Germain*, & qu'il y en ait ici une autre, il ne faut pas s'imaginer que ce ſoit la même choſe. Ce ſont deux pieces diférentes ſur un même ſujet qui feront voir aux gens de bon goût avec combien de varieté les perſonnes d'eſprit peuvent traiter les mêmes matieres, & leur donner des agrémens diferens.

On a joint auſſi à la fin du ſecond Volume pluſieurs chanſons Italiennes & Françoiſes qui ont été chantées à la repreſentation de pluſieurs pieces.



TABLE

DES PIECES

ET

SCENES FRANCOISES.

Contenuës en ce ſecond Volume.

SCENES. D'Arlequin Vendengeur pag. 1

——— De la Magie naturelle. 6

——— D'Iſabelle Medecin. 16

——— D'Arlequin Protée. *Obmiſes dans le premier Tome.* 33

——— Du Banqueroutier. *Obmiſes dans le premier Tame.* 40

TABLE

SCENES. De Colombine Avocat Pour & Contre. *Obmises dans le premier Tome.* 55

——— Du Traiteur dans les Débauches de Mezetin. 65

——— Du Gtand Sophi de Perse. *Obmises dans le premier Tome.* 68

——— Des deux Zanis dans les Fripiers. 73

——— D'Arlequin Ambassadeur dans Persée & Andromede. 81

——— Des Metamorphoses d'Arlequin. 83

——— Des Trompeurs trompez *pour l'Astrologie.* 91

——— D'Arlequin Chevalier du Soleil. Les Marchands de la ruë saint Honoré Raillez. 95

——— La Décente d'Arlequin aux Enfers. 110

——— De la Propreté ridicule & Arle- Roi de Tripoli. 118

SCE-

SCENES D'Arlequin Soldat & Bagage où Hôte & Hôtelerie. 127

——— Du Peintre par Amour. Arlequin en deüil. 162

——— Des Intrigues des Hôteliers. 171

——— De la Noce d'Arlequin Seigneur de Sbrofadel. 200

——— D'Arlequin Phaëton. *Obmises dans le premier Tome.* 205

——— Du Divorce. *Obmises dans le premier Tome.* 214

——— D'Arlequin Empereur dans la Lune. *Obmisés dans le premier Tome.* 219

——— D'Arlequin homme a bonne fortune. *Obmises dans le premier Tome.* 221

——— D'Arlequin Dogue d'Angleterre. 234

——— D'Arlequin Lingere du Palais. 238

SCE-

TABLE

SCENES D'Arlequin fourbe fourbe & demi. 246

——— De la Belle ſoliciteuſe. 254

——— Du Berger de Lemnos où Arlequin dans le Poiſſon. 284

——— Des Vendangeurs. 290

——— Des faux Medecins raillez. *Comedie.* 293

——— Le Tombeau de Maître André *Comedie.* 340

——— Arlequin & Octave ſoldats enrôlez par force· *Comedie.* 383

——— La Foire de ſaint Germain. *Comedie.* 415

——— Attendez-moi ſous l'Orme. *Comedie.* 457

Chanſons Françoiſes & Italiennes. 492

Fin de la Table.

SCENES



SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN VENDANGEUR.

SCENE DU BAILLIF DE VILLAGE.

ARLEQUIN *en Baillif de Village, lequel parle au Docteur Baloüarde, pour le détourner d'aller en Campagne.*

LE DOCTEUR.
QU souhaitez vous, Monsieur?

ARLEQUIN.
Monsieur j'ay une funeste nouvelle à vous aprendre; la peste vous creve.... Tous les habitans de vôtre village, mon pere, ma mere, mes freres, mes

sœurs, tous en sont morts ; mais cette perte n'est qu'une bagatelle au prix de celle que j'ay faite de mon frere de lait : helas ! quel dommage ! C'étoit un âne, Monsieur, d'un rare merite, il étoit fils d'une ânesse qui m'avoit donné du lait pendant plus de trois mois pour une maladie que j'avois, jugez par là de l'amitié que nous avions l'un pour l'autre. Dés sa plus tendre jeunesse il fut si prudent, qu'ayant entendu dire qu'il falloit toûjours frequenter plus haut que soy, il méprisa la conversation des ânes ses camarades, & se retira dans un haras rempli des plus belles Jumens de la Province : Comme il étoit fait d'un air à être aisément distingué, les Jumens les plus fieres soûpirerent bien-tôt pour ses apas ; il s'atira même l'estime de l'Etalon, & l'amour de la Jument favorite ; cette belle ne pût resister à ses charmes, elle le cherche, elle le voit, elle l'aime presque en même tems, *Veni, vidi, vici.* Neanmoins sa fierté lui representant qu'un âne étoit fort au dessous d'une Jument, elle combatit quelque tems sa passion. Mais d'un autre côté considérant que l'on voyoit bien des ânes dans le monde remplir des Charges considerables, elle suivit son inclination, & ne songea qu'à la faire connoître au jeune Martin son amant. Il n'y avoit point de jour qu'elle ne luy en donnât quelque preuve quand ils

étoient ensemble à l'écurie. Elle lui faisoit present dessus present ; elle lui poussoit tantôt une botte de foin, tantôt un picotin d'avoine, & tantôt du son ; enfin elle n'épargnoit rien de ce qui pouvoit marquer sa tendresse : Si elle sortoit, elle le conduisoit dans le pâturage où les chardons les plus succulens croissoient en abondance ; elle le regardoit, & hannissoit pour lui si tendrement, qu'il étoit obligé de braire pour elle, & de dire, *on ne peut refuser son cœur à deux beaux yeux qui le demandent.* Enfin le galant Martin reconnoissant toutes les bontez que sa maîtresse avoit pour lui, ne la laissoit jamais coucher qu'elle n'entendit à sa porte la voix de son amant qui lui donnoit une serenade, mais ces soins ne servirent qu'à rallumer la jalousie de ses rivaux. Un Roussin du voisinage qui faisoit les yeux doux à la Jument, se résolut d'ataquer Martin, mais bagatelle, *qui peut vaincre un cœur animé par l'amour* ; ce Roussin attaque temerairement Martin, & lui pousse un coup de pied de quarte, l'adroit Martin le pare & lui riposte de second, le bruit de ce combat par malheur frapa les oreilles de l'Etalon qui plus sage que bien des hommes qui se font déclarer cocus par Arrêt de la Cour, se contenta de faire une severe réprimande à sa moitié, qui depuis a traîné une vie languissante, jusqu'à ce qu'un farcin amoureux causé par l'absence

de ſon amant lui en ait tranché le cours, & le pauvre Martin s'eſt retiré en vôtre village, où il a été ataqué de peſte, & eſt mort au grand regret de ſes amis & de ſes parens; mais toute nôtre conſolation, Monſieur, eſt qu'il nous reſte en vous un homme qui eſt ſi fort rempli de ſcience, & d'un merite ſi éclatant, que nous eſperons que vous remplirez un jour tres dignement la place de défunt nôtre âne.

Le Docteur ſe fâche & court apres Arlequin.

SCENE D'ARLEQUIN.

COMPLIMENT QU'IL fait aux Mariez.

Monſieur & Mademoiſelle, tout le village retentit de cris de joye & d'allegreſſe; vôtre mariage fait tant de bruit, & vôtre âge eſt ſi conſiderable, que l'on regarde en vôtre union l'aſſemblage de tous les ſiecles: On vous admire comme des médailles antiques dont les curieux ornent leur cabinet: On s'étonne

comme

comme vous avez pû échaper du Deluge. Oüi beau reste de l'antiquité, illustre Doyen du monde, les yeux qui manquent à l'un, les dents qui manque t à l'autre, sont les preuves irréprochables de vôtre ancienneté.

Fin de la Scene que fait Arlequin au Viellard & à la Vieille, mariez.





SCENES FRANCOISES DE LA MAGIE NATURELLE.

SCENE

LEÇON QU'ARLEQUIN FAIT AUX FILLES DE SCARAMOUCHE.

Les deux filles de Scaramouche, & Arlequin au milieu.

ARLEQUIN.

LUſtio-Appolleo s'étant frotté d'une certaine pommade, ſe transforma en un âne, & moy je me ſuis frotté de la pommade de la raiſon, & je me ſuis transformé en l'âne de vôtre pere pour vous mettre à la raiſon, hé, hé, hé, le cours de Ventre, Meſdames, eſt un torrent ſi impetueux,

petueux, qu'il n'y a point de robinet qui le ferme, ni de chemiſe qui oſe paroître ni tenir bon devant lui, mais la deſobéïſſance eſt encore plus dangereuſe que le cours de ventre même.

A la morale : Quand vous vous tenez fiere pour avoir des agréemens, quelle ſimplicité ! vous ſçavez que parmi le beau monde on a donné le nom d'agréement à un lavement : Que diriez-vous ſi l'on venoit vous dire, Mademoiſelle, je vous aime, parce que vous êtes remplie de lavemens, quelle bagatelle ! Vous avez de la vanité, parce que vous avez les yeux étincelans & brillans ; les yeux d'une chatte ſont ſans comparaiſon, pendant la nuit ſombre, plus étincelans & plus brillans que les vôtres, & qui eſt-ce qui ſoûpire pour les yeux d'une chatte ?

Quand on vous dit que vous avez les joües d'un beau vermeil, bagatelle bagatelliſſime ; les feſſes d'un ſinge ſont ſans comparaiſon d'un plus beau vermeil que ne ſont pas vos joües, & qui eſt ce qui ſoûpire pour les feſſes d'un ſinge ?

A la ſuperbe. Qui eſt-ce qui eſt plus ſuperbe d'une chataigne ou de vous ? Cette chataigne eſt renfermée & garantie d'une palliſſade de piquants ; cependant quand on a ôté cette premiere paliſſade, Madame la chataigne eſt encore fiere dans ſon ſecond retranchement, mais quand l'in-

dustrie humaine la met sur le feu ou sur la braise elle ne peut souffrir cette grande chaleur, ce qui fait qu'elle creve & qu'elle pette. C'est pourquoy si vôtre pere (lassé de vos manieres impertinentes) vous mettoit sur la braise de mortification, c'est là où vous petteriez un jour Madame.

Les filles s'en vont & Scaramouche arrive.

Je sçai que pour vôtre excuse vous me direz que Scaramouche est un brutal, un ignorantt, un inexorable, cela est vrai, j'en conviens & j'en demeure d'accord; mais qu'est ce qui est plus brutal de Scaramouche ou d'un Colimaçon? ce Colimaçon est inexorable, impitoyable, qui ne veut souffrir personne chez lui: Cependant dés qu'un enfant le prend sur sa main, qu'il luy dit, Colimaçon borgne, montre-moi tes cornes, vous voyez que ce Colimaçon ne pouvant plus resister aux prieres de ce petit enfant, il lui tire de sa tête un Regiment de cornes.

A la Morale. Scaramouche est un Colimaçon: Vous êtes ses enfans: caressez-le, flatez-le, & vous verrez tout aussi tôt qu'il tirera de sa tête un Regiment de cornes.

Scaramouche le jette par terre.

SCENE

ARLEQUIN, AULARIA, CINTIO, ISABELLE, MEZETIN.

ARLEQUIN.

PEste ſoit de l'animal, il n'a pas voulu entendre le reſte de mon diſcours, j'étois en train de dire les plus belles choſes du monde, j'avois trouvé la comparaiſon du Colimaçon fort à propos, & ce vieux diable de Scaramouche n'a point d'eſprit pour comprendre tout ce que je diſois de beau.

AULARIA.

Arlequin, mon ami, recevez ce preſent s'il vous plaît, c'eſt une des plus belles chemiſes que l'on puiſſe voir, dont je vous fais preſent: Ah, ouf, ah, ouf!

Elle ſoûpire en s'en allant.

CINTIO.

C'eſt avec plaiſir que je vous ſers aujourd'hui de Valet de Chambre, en vous faiſent préſent de ce Juſte-au corps: je vous prie de l'accepter d'auſſi bon cœur comme je vous le donne. Ha, ha, ha!

Il ſoûpire en s'en allant.

ISABELLE.

Acceptez de ma main cette Cravate, &

croyez que tout ce que je pourray faire pour vôtre ſervice je le feray de bon cœur. Ha, ha, ha!

En ſoûpirant ils ſortent tous enſemble.

AULARIA, CINTIO, ISABELLE, MEZETIN.

CINTIO *avec une perruque & une épée.*

Voila une perruque & une épée dont je vous faits preſent, mais ce n'eſt encore qu'une bagatelle au prix de ce que je veux faire pour vous. Ha, ha, ha!

AULARIA.

Je ſouhaiterois que de vôtre côté vous euſſiez autant de bonne volonté pour moy que j'en ay pour vous, du moins mes vœux feroient bien-tôt exaucez, & nous ſerions contens tous deux. Ha, ha, ha!

ISABELLE.

Voilà des gans garnis de frange d'or, je ſouhaite que vôtre eſprit ſoit garny d'auſſi bonnes penſées pour moy, que la frange l'eſt de bon or. Ha, ha, ha!

CINTIO *lui donne l'épée en ſoûpirant, & aprés ils ſe mettent à genoux, & Cintio dit*

Mon pauvre Arlequin, nous voilà tous à tes genoux, ponr te ſupplier de nous rendre ſervice touchant nos amours.

AULARIA.

C'eſt la grace que nous te demandons.

ISABELLE.

Nous te ſerons bien obligez, & tu ſeras bien recompenſé. CIN-

CINTIO.

Tiens voilà une bourſe pleine d'or, laquelle eſt deſtinée pour ton ſervice pour peu que tu veüille entrer dans nos interêts.

ARLEQUIN.

Quoy, tout ce que vous me donnez là, Monſieur & Meſdemoiſelles, c'eſt donc pour vous ſervir dans vos amours, & pour tromper mon Maître? Je ſuis bon & fidelle ſerviteur, je n'en feray rien, il ne ſera point dit que j'auray fait rien contre l'honnêteté.

CINTIO.

Quoy! tu ne veux rien faire pour nous?

ARLEQUIN.

Non.

CINTIO.

Hé, pourquoy?

ARLEQUIN.

C'eſt que mon Maître a promis ces Filles à Fabrice & à Stofano, & ſi j'allois vous rendre ſervice ce ſeroit contre ſa volonté.

CINTIO.

Enfin tu es donc réſolu de ne point changer de penſée, & nous laiſſer toûjours dans le malheur où nous ſommes plongez?

ARLEQUIN.

Oüy.

CINTIO.

Je vois bien que je ſeray obligé de vous faire un autre preſent, pour tâcher d'attirer vos bonnes graces: Allons Mezetin apporte ce preſent.

MEZETIN *avec un plat, un bâton dedans, & une serviete par dessus.*

Monsieur le voilà.

CINTIO.

Et bien souffrez-donc Monsieur Arlequin que j'aye l'honneur de vous donner des coups de bâton.

Il bat Arlequin, qui lui dit ensuite

ARLEQUIN

Monsieur, je vous suis bien obligé, car vous donnez des coups de bâton de si bonne grace, qu'il est impossible de se fâcher: c'est pourquoi je vous rendrai service, & serai entierement porté pour vous servir dans vos amours.

Il prend tout ce qui lui a été donné & l'emporte.

SCENE

D'ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, CINTIO, MEZETIN, UN MEUNIER.

ARLEQUIN.

Monsieur, où sont toutes ces belles curiositez que l'on voit ici? on m'a dit qu'il y avoit un aveugle qui ne voyoit

yoit goute, & qui joüoit parfaitement bien de la violle.

SCARAMOUCHE.

Ah! mon pauvre Arlequin, si tu avois vû cela tu aurois été charmé.

Scaramouche s'en va.

CINTIO.

Eh! Mon pauvre Arlequin, dis-moi un peu comme tout va, & si tu reüssiras dans ton entreprise?

ARLEQUIN.

Cela ne commence pas mal, j'ay déja ordre de vous faire entrer par la porte du jardin; vous trouverez Isabelle qui vous attend, vous terminerez-là toutes vos pensées. De plus, j'ai concerté une fourberie qui est de venir dans quelque figure mal bâtie, & dire que c'est Fabrice qui vient pour épouser Isabelle: Cette figure toute contrefaite dégoûtera Scaramouche de donner sa fille en mariage à Fabrice, & par là je croi que vôtre mariage réüssira.

Il conduit Cintio pour aller au jardin.

MEZETIN *arrive.*

Pour la noce de Monsieur Cintio & de Mademoiselle Isabelle, il faut d'abord

Arlequin est derriere qui écoute Mezetin, en faisant plusieurs figures.

Quatre grands plats de soupe,
Huit grandes assiettes de ragoûts,
Vingt-quatre plats de rôti,

Sçavoir,

Vingt-quatre Dindons,
Quarante-huit Lapins de garenne,
Autant de Chapons gras,
Quatre-vingt seize Poulets,
Deux cens Pigeons,
Un cent de Perdrix,
Autant de Becaces,
Deux cens Cailles,
Quatre douzaines d'Ortolans,
Douze poîtrines de Veau en ragout,
Douze Bisques,
Douze Tourtes de Beatilles,
Et douze autres plats de divers entremets.

Mezetin apperçoit Arlequin faisant diverses postures, en faisant semblant de manger.

MEZETIN.

Que fais-tu là Arlequin ?

ARLEQUIN.

Monsieur je mange vos restes, car vous en avez beaucoup plus qu'il ne vous en faut.

Dans ce tems-là Cintio & Isabelle se sauvent de chez Scaramouche, & entrent dans le moulin, Scaramouche court apres, Mezetin & Arlequin s'en vont, Scaramouche frape à la porte du moulin.

LE MEUNIER.

Demandez-vous quelque chose, Monsieur?

SCAR-

SCARAMOUCHE.

Je demande ma fille.

LE MEUNIER.

Ah! vous voulez faire moudre vôtre fille, je ne vous le conſeille pas, car c'eſt de méchante marchandiſe, vous n'en auriez que du ſon.

SCARAMOUCHE.

Je te dis encore un coup que je veux ma fille qui eſt entrée là dedans, & je veux y entrer.

LE MEUNIER.

Par la jarnie, tout ce qui venta, vous n'y entrerez pas.

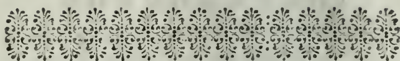
Scaramouche & le Meûnier ſe battent.

ARLEQUIN *vient au ſecours de Scaramouche.*

Ah! coquin, tu bas mon maître.

Il bat le Meûnier, le Meûnier le prend & l'acroche à une des aîles du moulin, le moulin tourne & Arlequin auſſi.

SCE-



SCENE FRANCOISE.

5 DANS ISABELLE MEDECIN.

TIRADE D'UN DOCTEUR, FAITE par Arlequin au Docteur Baloüarde.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, PIERROT.

LE DOCTEUR *à son valet.*

QUi est ce qui me demande ?

PIERROT.

C'est peut être quelqu'un qui desire sçavoir de vous quelques questions.

LE MEDECIN.

Si les arbres ne semblent élever leurs branches vers le Soleil que pour lui rendre hommage des bien faits qu'ils ont reçûs de sa cha-

chaleur ; ne vous étonnez pas, Monſieur, ſi je vous offre les premices de mon eſprit, en reconnoiſſance du fruit que j'ay tiré de la lecture de vos Ouvrages.

La Faculté, & tout ce que nous avons de gens ſçavans en l'Art de Medecine, avouent qu'il y a ſur la terre un grand nombre de Plantes capables de guerir les maux les plus inveterez, leſquels neanmoins n'on point de rang parmi nos ſimples, parce que nous en ignorons la vertu. J'en ſnis une, Monſieur, de ces Plantes inutiles, qui n'a point encore de rang conſiderable. Mais ſi j'ai paſſé juſqu'à preſent pour une herbe inutile, parce que l'on n'a de foi qu'aux vieux Medecins ; ce n'eſt pas à moi qu'il s'en faut prendre ; c'eſt à l'ignorance du public, qui croit que les Medecins ne ſont bons que lors que les autres hommes ne vallent plus rien, & qu'on ne fait d'état d'une Conſultation que lors que Meſſieurs les Conſultans compoſent un trio de ſiécle, & un malade n'aura point de foi pour ſa guериſon qu'il ne voye au chevet de ſon lit deux fois par jour, une de ces vieilles emplâtres collez ſur ſon fauteüil : Cependant quel ſecours doit on tirer de ſes cervelles que l'âge deſſeche, à qui la memoire & le bon ſens défaillent, de ces vieux gouteux qui ſont plus malades que les malades qu'ils traitent, & qui d'une main tremblante écrivent leur Ordonnance ? Mais comme diable

lire cette écriture de tel caractere? Et c'est ce qui fait qu'on ne doit pas s'étonner si les Apotiquaires sont si souvent des quiproquo.

LE DOCTEUR.

Vous exercez donc la Medecine, Monsieur?

LE MEDECIN.

Ouy je l'exerce, & de pur amour: Je seigne, je purge, je sonde, je bistourise, je scie, je ventouse, je rogne, je déchique, je romps, je fends, je brise, j'arrache, je déchire, je coupe, je disloque, j'écarte, je taille, je tranche, & je suis sans quartier.

LE DOCTUR.

Vous êtes la foudre de la Medecine.

LE MEDECIN.

Je suis la foudre & la terreur des Maladies, j'extermine les Fiévres, les Frissons, la Galle, la Gratelle, la Rougeolle, la Peste, la Teige, la Goute, l'Apoplexie, l'Eresipelle, le Rhumatisme, la Pleuresie, les Catarres, les Coliques venteuses & non venteuses, & sans épargner cette grosse & petite Maladie qui porte le même nom. Enfin je fais une si cruelle guerre aux infirmités des hommes, que quand je vois des maux qui s'inveterent & qui s'obstinent à rester dans un corps, je tuë jusqu'aux Malades pour en arracher la Maladie.

LE DOCTEUR.

La Cure est admirable!

LE

LE MEDECIN.

Je n'en sçais point d'autre.

LE DOCTEUR.

Or çà, je vous ay donné tout le tems qu'il a fallu pour bien discourir, & à la fin je pourray donc vous entretenir.

LE MEDECIN.

J'y consens.

LE DOCTEUR.

Il faut commencer par la Medecine.

LE MEDECIN.

Trés volontiers.

LE DOCTEUR.

C'est....

LE MEDECIN.

J'écoute.

LE DOCTEUR.

C'est, vous dis-je.....

LE MEDECIN.

Je ne suis pas fâché d'apprendre ce que j'ignore.

LE DOCTEUR.

Eh! donnez-moy le tems de parler un moment.

LE MEDECIN.

Plûtôt quatre.

LE DOCTEUR.

Je vous disois donc que....

LE MEDECIN.

Aprêtons-nous à bien retenir.

LE DOCTEUR.

Encore.

LE MEDECIN.

Ho ! je ne parle plus.

LE DOCTEUR.

Il faut de l'application, & vous ne pouvez pas écouter en murmurant.

LE MEDECIN.

Ho ! de l'application, la Medecine en demande beaucoup.

LE DOCTEUR.

Hé ! de grace.

LE MEDECIN.

Je n'y ſongeois pas, je vous demande pardon.

LE DOCTEUR.

Dans la Medecine il faut s'appliquer à connoître les ſignes des Maladies.

LE MEDECIN.

Les ſignes des Maladies.

LE DOCTEUR.

Oüi, & fort bien.

LE MEDECIN,

Les ſignes des Maladies, qui eſt l'homme qui les connoît mieux que moi ?

LE DOCTEUR.

Je ſçai que......

LE MEDECIN.

Les laſſitudes & peſanteur du corps, ſigne de maladie.

LE DOCTEUR.

Hé ! de grace.

LE MEDECIN.

La Jauniſſe, ſigne de maladie.

Les

Les Démangeaisons de la peau, signe de maladie.

La Gratelle, signe de maladie.

Les Cloux, signe de maladie.

L'amaigrissement de tout le Corps, signe de maladie.

Les petits Frissons sans régle, signe de maladie.

Les frequentes envies de dormir, signe de maladie.

Les Sueurs nocturnes, signe de maladie.

LE DOCTEUR.

Hé! souffrez.

LE MEDECIN.

L'Humeur triste, signe de maladie.

Les frequentes douleurs de tête; signe de maladie.

Les Eblouïssemens, les Vertiges, signe de maladie.

Enfoncement des yeux, signe de maladie.

Teintures de jaune & de noir, signe de maladie.

Les seignemens du nez, signe de maladie.

La Rougeur des Jouës, signe dé maladie.

Leur secheresse, signe de maladie.

Les Baaillemens involontaires, signe de maladie

LE DOCTEUR.

Quoy, je ne pourrai pas dire un mot, & vous me tiendrez toûjours en haleine!

LE MEDECIN.

Puanteur d'Haleine, ſigne de maladie.
La Langue pâteuſe, ſigne de maladie.
Secchereſſe à la Gorge, ſigne de maladie.
Soulevement d'eſtomac, ſigne de maladie.
La perte de l'Apetit, ſigne de maladie.
Les Vomiſſemens, ſigne de maladie.
Les Hemeroïdes, ſigne de maladie.
Enfleure des Veines, ſigne de maladie.
Avoir le Goût amer, ſigne de maladie.
Les Glandes autour des Oreilles, ſigne de maladie.
La difficulté de reſpirer, ſigne de maladie.
Le Flux de Ventre, ſigne de maladie.

LE DOCTEUR.

Hé! que ne t'en prend-il un, morbleu, qui t'amene hors d'icy?

LE MEDECIN.

Les..... les.... les.....

LE DOCTEUR.

Il va crever.

LE MEDECIN.

Les..... les..... les.....

LE DOCTEUR.

Je parleray aprés cela tout mon ſaoul.

LE MEDECIN.

Les..... les..... les.....

LE DOCTEUR.

Sa rate s'enfle, à ce qui me ſemble.

LE

LE MEDECIN.

La Ratte : oh ! ceci demande une figure Anatomique. La Ratte est située dans l'Hypocondre gauche , sous le Diaphragme, entre les côtés & le ventricule , prés des reins. De ce côté elle tient au ventricule, au Peritoine, & à Lomentum.

LE DOCTEUR.

Je voudrois que tu fusse crevé de bon cœur.

LE MEDECIN.

Le Cœur est un Muscle composé de membranes de chair, de tendons, de fibres, de veines, d'arterres & de nerfs: Il a un mouvement comme les autres Muscles, mais involontaire: sa baze est située au milieu du Thorax , entre les poulmons.

LE DOCTEUR.

Il m'étourdit les Oreilles.

LE MEDECIN.

L'Oreille: la peau qui la couvre est adherente au cartilage, par le moyen d'une membrane nerveuse qui la rend trés sensible.

LE DOCTEUR.

Il me prend envie de te casser le nez.

LE MEDECIN.

Le Nez est divisé en deux narines par un cartillage , & communique avec le Cerveau par l'Os cribleuse.

LE DOCTEUR.

Je t'arracherai volontiers les cheveux.

LE MEDECIN.

Les cheveux viennent d'un excrement du ſang.

LE DOCTEUR.

Si je prends un bâton je te romprai les côtes.

LE MEDECIN.

Les côtes ſont recourbées, elles reſſemblent à des ſegments de cercles, & ſont ſituées aux deux côtez de l'Epine, elles ſont plattes & larges quand elles approchent du Stermum. Mais.....

Il s'enfuit.

PIERROT.

Je ne le peux trouver.

LE DOCTEUR.

Ah! j'ai la tête fenduë.

LE MEDECIN *revient.*

Aprenez, ignorant, que le derriere de la tête ſe nomme l'Occiput, & c'eſt où eſt l'os Occipital : la Suture l'amboite : le ſommet ou le haut de la tête ſous lequel eſt la Suture, Sagittal, & une partie des deux Os parietaux.

Il s'enfuit.

SCENE
DE TARATAPE ET HOUSSE,
DANS LES TAPIS,
ENTRE.
ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, LE DOCTEUR ET CINTIO.

ARLEQUIN.

NOn, je ne veux plus rester avec vous, par ma foi vous êtes un plaisant maître, depuis le tems que j'y suis vous ne m'avez pas encore payé un double de mes gages: non vous dis-je, je ne resterai pas davantage.

SCARAMOUCHE.

Qu'avez-vous gallant homme? dequoi vous plaignez-vous?

ARLEQUIN.

Je me plains que je ne suis pas payé de mes gages, & je veux chercher un autre maître.

SCARAMOUCHE.

Tu veux chercher un autre maître, hébien si tu veux tu en auras bien-tôt trouvé un, car j'ai besoin d'un valet.

ARLEQUIN,

Hé bien, Monſieur, je ſuis à vous de tout mon cœur.

SCARAMOUCHE.

Oüi, je le veux, mais il faut être avec moi bien civil, & je te veux aprendre la civilité. Lors que tu me verras parler à quelqu'un il faut promptement ôter ton chapeau : Par exemple ; ha ! Monſieur je ſuis le plus humble de vos ſerviteurs. Lors que je parlerai comme cela à quelqu'un, ſi tu n'ôte pas ton chapeau auſſi-tôt, je te dirai Taratape, & il te faudra vîte l'ôter. Aprés pour le remettre je te dirai Houſſe : Entends-tu bien ?

ARLEQUIN.

Ha, oüi, jentends fort-bien, Taratape eſt ôte.

SCARAMOUCHE.

Taratape eſt ôte. Hé bien, Monſieur, je vous dirai donc que depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, Taratape. Enfin Monſieur.....

ARLEQUIN.

Eſt-ce que mon Maître eſt fou ? a-t-il perdu l'eſprit ? à qui diable parle-t il ?

SCARAMOUCHE.

Taratape...... Taratape......

Il donne des coups de bâton à Arlequin, en lui diſant, aprend donc la civilité.

ARLEQUIN.

A qui diable en avez-vous ?

SCARAMOUCHE.

Taratape est ôte, est-ce que je ne t'ai pas dit qu'il faut que tu ôte ton chapeau, & que tu le remette quand je te dis housse?

ARLEQUIN.

Vous avez raison, taratape c'est pour ôter son chapeau, & housse c'est pour le remettre; ah! je vous entends: Taratape & housse, taratape & housse, taratape & housse.

SCARAMOUCHE.

Ha! bon cela, je vous dirai donc Monsieur, que lors que j'eûs l'avantage de vous voir la premiere fois il m'arriva une plaisante affaire: il faut que je vous la conte.

ARLEQUIN,

Mon maître parle à quelqu'un & je ne les vois point. Ah! je suis perdu, je suis devenu aveugle, je ne vois plus goutte, que deviendrai je?

SCARAMOUCHE.

A qui en as-tu, maraut, de crier de la sorte?

ARLEQUIN.

Ah! je ne vois plus goutte, vous parlez à quelqu'un & je ne les vois point.

SCARAMOUCHE.

Peste soit de la bête, est-ce que tu ne vois pas que c'est par similitude?

ARLEQUIN.

Ah! c'est par trimillite illicuite.

SCARAMOUCHE.

Je te dis par similitude, pour te faire connoître la civilité.

ARLEQUIN.

Ah ! je vous entends, & je me ſouviendrai bien de taratape & houſſe.

SCARAMOUCHE.

Tu n'as qu'à m'attendre au logis qui eſt là, je m'en vai revenir tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Taratape & houſſe, que cela eſt drolle, la civilité, taratape & houſſe.

Il voit le Docteur.

Voilà un Docteur, il doit ſçavoir la civilité, taratape & houſſe.

LE DOCTEUR.

A qui diable en a-t il ? je croi qu'il eſt fou, qu'eſt-ce qu'il veut dire ?

ARLEQUIN.

Taratape & houſſe.

Il donne des coups de bâton au Docteur & lui dit

Allez apprendre la civilité, taratape veut dire ôter le chapeau, & houſſe veut dire le remettre de la même façon : Vous êtes ma foi un plaiſant Docteur de ne pas ſçavoir la civilité. *Il s'en va & le Docteur reſte.*

CINTIO *vient, & le Docteur fait la haye de taratape & houſſe ſans le fraper ; puis il lui dit que ce coquin luy a donné des coups de bâton, en diſant taratape & houſſe, & que c'eſt la civilité.*

SCENE

DU MEDECIN, LEZANY ET ARLEQUIN.

Pour faire une fourberie.

LEZANY.

ECoute Arlequin, je te veux faire un plaisir pour te faire gagner ta vie.

ARLEQUIN.

Et comment cela ?

LEZANY.

Je te veux faire Medecin.

ARLEQUIN.

Moi Medecin ! & comment faire pour cela ?

LEZANY.

Bon, il n'y a rien de plus aisé. Par exemple, tu auras une mulle, & iras dans Paris avec ta mulle te promener.

ARLEQUIN.

Ah ! s'il n'y a que cela à faire je serai bon Medecin.

LEZANY.

Et comme tu te promeneras s'il te vient une personne te dire, Monsieur le Medecin je vous prie de venir voir mon parent qui est

malade : Aussi-tôt décend de dessus ta mulle, & quand tu seras monté dans la chambre tu t'aprocheras tout doucement du lit pour voir si le malade dort.

ARLEQUIN.

Que faites-vous, & où allez-vous ?

LEZANY.

Te voilà proche du lit du malade.

ARLEQUIN.

Prenez garde au pot de chambre.

LEZANY.

L'on tire les rideaux, bon, le malade ne dort point : vous lui dites, bon jour Monsieur ; il vous répond, bon jour : Ha ! Monsieur, je vous prie donnez-moi du soulagement Vous lui dites, montrez-moi vôtre langue.

ARLEQUIN.

Oh, le vilain malade !

LEZANY.

Vous avez la langue bien seche & bien échauffée.

ARLEQUIN.

Hé bien, il la faut mettre à la glace.

LEZANY.

Que je sente vôtre poux.

ARLEQUIN.

Et je sentirai vos puces.

LEZANY.

Que je voye les matieres dans le bassin.

ARLEQUIN *fait haye, afin de faire dans la calote de Lezany.*

LE-

LEZANY.

Que fais tu-là? vas-tu faire des matieres?

ARLEQUIN.

Cela sent bien mauvais.

LEZANY.

Les matieres sont loüables.

AREQUIN.

Voilà de belles choses pour leur donner des loüanges.

LEZANY.

Vous direz ensuite que l'on vous donne du papier pour faire une Ordonnance : Vous écrirez ; ce soir glou, glou, glou, glou ; demain matin, peste, peste, peste, peste, & demain au soir, branle.

ARLEQUIN.

Ha ! vous m'avez blessé ; mais dites moi un peu que veut dire le poux ? je ne sçai ce que c'est.

LEZANY.

C'est que lors que nous sommes en bonne santé il bat juste, tac, tac, tac, tac. & quand nous avons la fiévre, tic & tac, tic & tac, tic & tac.

ARLEQUIN.

C'est à dire qu'on a la fiévre lors que le poux danse la sarabande : mais dites moi un peu, est-ce là tout ce qu'il y a à faire pour être Medecin ?

LEZANY.

Oüi, voilà tout.

ARLEQUIN.

Je suis donc à present un fort-bon Medecin.

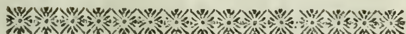
LEZANY.

Mais souviens toi de garder mes leçons, & tu feras bien.

ARLEQUIN *fait tous les haye qui ont été faits, & dit qu'il faut tâter le poux au pot da chambre : Et aprés tous les haye faits il finit.*



SCE-



SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN PROTE'E.

Obmises dans le premier Tome.

REPROCHE QUE FAIT ARLEQUIN A NEPTUNE, LORS QU'IL LE CHASSE DE LA MER.

VA, va, je ne me foucie gueres de fortir de ton païs Maritime, auffi-bien je fuis trop las de n'avoir d'autres converfations qu'avec des Moruës, qui ont l'efprit auffi plat que leur taille: voilà ma foi un plaifant païs où il ne fe voit jamais un homme, finon quelques enragez qui viennent fe baigner, & dans le Carnaval il ne s'y fait jamais un jour gras, & l'on eft contraint de manger toûjours maigre dans ce païs de montagnes volages. La nuit quand je veux dormir ces diables de Baleines ronflent fi fort, qu'il eft

impoffible d'avoir fon repos : car fi je me tourne d'un côté, une Ecreviffe me picque la tête, les Sardines m'entrent dans les troux du nez & des oreilles, les Crables me pincent les joües, & ces peftes de Tortuës me lancent un robinet d'eau par le vifage fi fort, qu'il eft impoffible de pouvoir refpirer.

Clauquet fait une imprecation contre Neptune.

SCENE

DE CINTIO ET D'ISABELLE

ISABELLE.

Dieux je ne le vois point cet amant que j'adore,
Tous les jours dans ce bois je devance l'Aurore,
Je tâche à démêler la trace de fes pas,
Je le cherche par tout & ne le trouve pas.
Heureufe indifference & tendreffe fatale,
Helas ! peut-être eft-il aux pieds de ma rivalle,
Puifqu'il n'a plus pour moi ce même empreffement,
Ah ! fans doute ma fœur a charmé mon amant :
Ses yeux font ébloüis des yeux de Colombine,
Il me quitte, & c'eft-là le fort qu'il me deftine ;

Et

Et moi je souffrirois un si cruel affront,
J'en ferai rejaillir la honte sur son front,
Je me ferai raison d'une telle injustice,
Il faut qu'il l'abandonne ou que l'ingrat perisse,
Et sans fremir j'irai dans son perfide cœur,
Moi-même ensanglanter l'image de ma sœur.
Mais que dis-je? pour moi l'ingrat a trop de charmes,
Son nom seul m'attendrit & m'arrache des larmes,
Et malgré mon dépit & malgré ma fureur,
Je sens qu'il est toûjours le maître de mon cœur.
Cintio, Cintio...... Mais en vain je l'appelle,
Autrefois Cintio répondoit, Isabelle,
Isabelle n'est plus dans son cher souvenir,
Sans doute de son cœur il ose la bannir:
Vangeons-nous Isabelle, il y va de ta gloire,
Qu'à jamais Cintio sorte de ta memoire;
De Cintio perdons & l'amour & les traits,
Qu'il sorte de mon cœur pour n'y rentrer jamais.
Qu'à jamais Cintio ne paroisse à ma vûë,
Tu ne reverras plus ton Amante éperduë;
Oüi, traître Cintio tu ne me cherche pas,
Cintio je t'oublie & je fuirai tes pas:
Du nom de Cintio ma gloire est offensée,
C'en est fait, Cintio n'est plus dans ma pensée,
J'en bannis Cintio: Mais quoi? dans mes discours

Quand je veux l'oublier je le nomme toûjours !
Et l'ingrat Cintio, quoi que j'en veüille croire,
Occupe malgré moi mon cœur & ma memoire. *Cintio entre.*

ISABELLE *lui parlant.*

Enfin Seigneur, vous voilà de retour,
Ne comptez-vous pour rien l'excez de mon amour,
Ha ! qu'en vous attendant en cette solitude,
J'ai senti de chagrins, j'ai senti d'inquietude;
Mais vous tardez long-tems à venir en ces lieux,
Etiez-vous, dites-moi, distrait par d'autres yeux ?
Autrefois dans ces lieux j'arrivois la derniere,
Ne rougissez-vous point de m'y voir la premiere ?
Autrefois Cintio, vous m'attendiez long-tems,
Mais, helas ! aujourd'hui c'est moi qui vous attends.
Vous ne répondez rien ; quel trouble ? quel silence ?

CINTIO.

Mon trouble & ma langueur disent plus qu'on ne pense,
Quand on est plein d'un feu qui peut nous animer,
Peut-on.......

Et pour vous expliquer un ſi tendre myſtere,
Quand le cœur parle ainſi la langue doit ſe
taire.

ISABELLE.

Beaucoup d'empreſſement me l'expliqueroit mieux,
Non, non, vous n'avez plus pour moi les
mêmes yeux,
Egarez & diſtraits ils me cherchent à peine,
Et je n'aurai pour vous qu'une tendreſſe
vaine,
Vous en aimez une autre ingrat, je le vois
bien,
Vos regards incertains ne me diſent plus
rien:
Enfin je ne vois plus pour moi vôtre ame
émûë,
Tant de tendreſſe, helas! qu'eſt-elle devenuë?
Et quand la mienne éclate avecque tant
d'ardeur,
Pas un ſimple ſoûpir n'échape à vôtre cœur.

CINTIO.

Madame, je vois tout d'un œil d'indifference,
Je ſuis toûjours armé d'une froide indolence,
Et les plus beaux objets comme les plus
charmans,
Ont peine à m'inſpirer les moindres mouvemens.
Je veux bien vous le dire,
Je ne regarde pas ſi pour moi l'on ſoûpire:
Je verrois d'un œil ſec les plaintes & les
pleurs.

Et mon cœur dans vos fers ne peut aimer ailleurs.
Oüi, pour moi vous devez être plus penetrante,
Et si vous me voiez avec des yeux d'Amante
Vous y devez connoître avec combien d'ardeur.

ISABELLE.

Que ce discours perfide est rempli de froideur,
C'est parce que je suis un peu trop penetrante,
Et que je te regarde avec des yeux d'Amante,
Que je ne vois que trop dans ce cruel moment.
Que tu n'as plus les yeux ni le cœur d'un Amant:
J'en juge par ton air, j'en juge par moimême,
On se connoît trop bien en amour quand on aime,
Mon cœur me dit tout bas que tu l'as offensé,
Parle, répons, mais Dieux! quel silence glacé!
Et ton perfide cœur, quand le mien en soûpire.
N'a-t-il pas un soûpir aussi pour l'en dédire.
Le cœur mieux que la langue a droit de l'exprimer.

CINTIO.

Je ne merite pas que pour moi l'on soûpire,

Je

Je souffre assez Madame en souffrant le martire,
Embarassé, confus ; ces deux empressemens,
Devroient être suivis d'autres remercîmens.
Je fais ce que je puis ; & ne puis davantage,
Vôtre fierté devroit achever cet ouvrage,
Je rougis des bontez qui vous ont fait agir.

ISABELLE.

Non, ce n'est pas à toi, c'est à moi d'en rougir,
Parle, d'écouvre moi ta tendresse fatale,
Ose moi prononcer le nom de ma rivale ;
C'est ma sœur, ah ! grands Dieux ! tu change de couleur,
Tu tremble, tu rougis au nom de cette sœur,
C'en est trop, je connois à qui je dois m'en prendre,
Je respire cruel, je n'ai plus rien de tendre,
Redoutez les transports d'une Amante en fureur,
Je ne ménage rien ayant perdu ton cœur,
Et jamais Ariane, & jamais Hermione
N'ont senti les fureurs où mon cœur s'abandonne :
Mais j'apperçois ma sœur, contraignons un moment,
Toute ma jalousie & mon ressentiment
Sont dans son cœur.

CINTIO.

Et moi je vous laisse avec elle,
Vous connoîtrez par là si je vous suis fidelle.

SCENES
FRANCOISES
DU BANQEROUTIER,
Obmises dans le premier Tome.

SCENE
DU VIEILLARD, D'ARLEQUIN en Barbier, & de Mc. JACQUES.

ARLEQUIN *en Barbier.*

MOnsieur, on m'a dit que vous aviez affaire d'un homme de ma profession.

LE VIELLARD.

Oüi Monsieur, faites-moi je vous prie promptement la barbe, car j'ai affaire à porter de l'argent à un endroit où l'on m'atend.

LE BARBIER.

Volontiers Monsieur, dans deux petites heures d'ici vôtre affaire sera faite.

LE VIELLARD.

Comment diable deux heures! & vous mocquez-vous?

LE

LE BARBIER.

Celà vous étonne : J'ai bien été autrefois trois mois à faire une barbe sans jamais quitter prise, par la raison que pendant que je rasois d'un côté le poil revenoit de l'autre, mais je suis devenu plus habile.

LE VIEILLARD.

Mais dites-moi un peu qui est cet homme là ?

LE BARBIER.

C'est Maître Jacques, celui qui accommode mes outils, vous allez voir : Tenez Maître Jacques, accommodez-moi un peu ce rasoir.

Me. JACQUES.

Tac, tac, tac, tac, tac, tac,

LE VIEILLARD.

Que veut dire cela ?

LE BARBIER.

Ce sont les goutes d'eau qui tombent sur la pierre qui font ce bruit-là.

Me. JACQUES *Chante une Chanson qui est*

Jean & Charlotte, ont fait une scometta,

Quesi, quesi, quesi. Comme fait une meule lors qu'elle tourne & qu'elle éguise.

LE BARBIER.

Et jernie, prenez garde, une étincelle qui m'a entré dans l'œil : Et Maître Jacques vous en avez trop ôté.

Me. JACQUES.

Souviens-toi qu'il faut prendre la bourse, elle est de ce côté ci.

LE BARBIER.

Va, va, ne te mets pas en peine, tout ira bien.

Le Barbier met son manteau à la place du linge.

LE VIEILLARD.

Hé, que diable faites-vous? est-ce que vous n'avez point de linge blanc?

LE BARBIER.

Vous me pardonnerez Monsieur, mais on m'a dit que vous êtes en deüil.

LE VIEILLARD.

Je ne suis point en deüil, mais il n'importe faites vîte.

LE BARBIER *luy met sous le menton, le bassin qui est fait comme un bassin à chier.*

LE VIEILLARD.

Quelle sorte de bassin est-ce là?

LE BARBIER.

C'est un bassin à deux mains.

LE VIEILLARD.

Cela est bien plaisant.

LE BARBIER.

Il me sert dans la necessité.

Le Barbier lui met un torche-nez.

LE VIEILLARD.

Hé! que Diable, vous m'estropiez, me prenez-vous pour un cheval?

LE

LE BARBIER.

Nenni, Monſieur, mais c'eſt qu'il y a des gens bien retifs ſous le fer, & avec cette invention on leur couperoit la gorge qu'ils ne diroient pas un petit mot.

LE VIEILLARD.

Malepeſte je le crois bien, mais dites-moi un peu, de quel pays êtes-vous ?

LE BARBIR.

Qui, moi, Monſieur.

LE VIEILLARD.

Oüi.

LE BARBIER.

Je ſuis Limouſin, pour vous ſervir.

LE VIEILLARD.

Limouſin: Ah ! je croyois qu'il n'y eut que des Gaſcons de vôtre profeſſion.

LE BARBIER.

Il eſt vrai que je croi être le ſeul qui ait pris le parti de la ſavonnette. J'étois autrefois Tailleur de pierre; & comme tout le monde diſoit que j'avois la main fort-legere, c'eſt ce qui a fait que je me ſuis mis Tailleur de barbe, ou tondeur de jouë.

LE VIEILLARD.

Dites-moi un peu, avez-vous des pratiques ?

LE BARBIER.

Ha ! vraiment oüi: J'ai auſſi une penſion de la ville de Paris pour faire le crin au cheval de bronze.

Il foüille dans la poche du Vieillard:

LE

LE VIEILLARD.

Et que cherchez-vous là? il me ſemble que vous avez la main gauche plus legere que la droite.

LE BARBIER.

Ce ſont de petits talens que l'on reçoit de la nature, deſquels un galant homme ne ſe doit point glorifier.

LE VIELLARD.

Il eſt vrai, mais dépêchéz je vous prie.

LE BARBIER *paſſe une grande laniere dans le col du Vieillard, & lui met le pied ſur l'eſtomach, puis il repaſſe le raſoir deſſus la laniere.*

LE VIEILLARD.

Hé, que faites-vous, de par tous les diables? je croi que vous voulez m'étrangler? êtes-vous fou?

LE BARBIER.

C'eſt que vous avez le poil ſi rude que vous ébrechez tous mes outils, il faut bien que je les repaſſe. Aye, aye, aye, aye, aye.

LE VIEILLARD.

Et qu'avez-vous?

LE BARBIER.

Ce ſont de petites trenchées, mais les voilà qui ſe paſſent.

LE VIEILLARD.

Bon, tant mieux.

LE BARBIER.

Aye, aye, aye, aye, aye, aye, aye,

LE VIEILLARD.

Allez vite à la garderobe, vite, vite.

LE BARBIER *sort pour un moment, & il revient.*

LE VIEILLARD.

Comment ! déja revenu de la garderobe?

LE BARBIER.

Je n'ai pas touvé à propos de vous faire attendre, & j'ai mieux aimé insulter la doublure de ma culote.

LE VIEILLARD.

Comment villain ! aprés cela vous êtes assez éfronté de paroître devant moi.

LE BARBIER.

Hé pourquoi non ? Est-ce qu'il ne m'est pas permis de faire de ma culote ce que bon me semble?

LE VIEILLARD.

Retirez-vous d'ici, où bien je vous ferai jetter par la fenêtre.

LE BARBIER.

Vous vous mocquez vieux radoteur: hé! si je prends mon bassin je vous en ferai une calotte tout à l'heure.

LE VIEILLARD.

Comment coquin.

LE BARBIER *lui donne du bassin sur la tête, ils se battent tous deux, & le Barbier emporte la bourse..*

SCENE

D'ARLEQUIN ET MEZETIN.

MEZETIN.

D'Où viens-tu, Arlequin?

ARLEQUIN.

D'où je viens; je viens de la Comedie Italienne. A la fin ces gens-là ont donné leur Banqueroutier, aprés l'avoir promis six mois durant.

MEZETIN.

Hé, dis-moi je te prie, est-ce une belle Comedie?

ARLEQUIN.

Ma foi je ne sçai, l'envie que j'avois de critiquer tous les endroits de la Piece, & de passer pour bel esprit m'a empêché de prendre garde à la bonté de la Comedie.

MEZETIN.

Que vas-tu donc faire à la Comedie?

ARLEQUIN.

Ce que j'y vai faire, je vai pour entrer sans payer & avoir de l'argent de reste, faire le bel esprit, bien manger & bien boire sans qu'il m'en coûte un double.

MEZETIN.

Enseigne-moi, je te prie, ce secret-là.

AR-

ARLEQUIN

Voilà comme j'ai fait. J'ai trouvé ce matin un Comedien Italien à qui je n'avois jamais parlé, je l'ai abordé fort-honnêtement & lui ai dit; Monfieur, vous êtes un illuftre Comedien, le plus habile homme du Siécle, tout le monde parle de vous, Monfieur, j'aurois befoin de trois Billets, pour mener avec moi deux Dames de mes amies, qui font groffes de vous voir.

MEZETIN.

Comment, ces Dames font groffes de la Comedie ?

ARLEQUIN.

Nenni: A la fin il m'a dit volontiers; il m'a donné trois Billets, j'ai été à la Comedie tout feul. Et comme des gens s'empreffoient à la porte du Parterre pour prendre des Billets, j'en ai tire deux à l'écart, & leur ai dit; Meffieurs, j'avois pris deux Billets pour deux de mes amies qui ne font pas venuës, ils font de trente fols piece, c'eft pour l'Amphiteâtre, fi vous voulez je vous donnerai les deux pour trente fols: Ils ont dit trés-volontiers, ils m'ont donné trente fols: Voilà comme j'ai entré à la Comedie, & comme j'ai eu de l'argent de refte. J'ai entré à l'Amphiteâtre, puis me fuis mis au premier banc. Anffi tôt les violons ont joüé, & j'ai dit: Quels violons font-ce là? quelle chienne de fymphonie ! ces fortes de gens-là ne s'accordent jamais qu'à boire.

re. D'abord on a levé la toille, je me ſuis mis à crier; Fi; quelle vilaine décoration! quel diable de barboüilleur a barboüillé cela? j'en ai vû ſans contredit de plus belles aux Marionnettes; il n'y a pas de ſens commun. Voyez je vous prie ce brun là, il n'eſt pas aſſez clair; & ce clair là n'eſt pas aſſez brun. Aſſûrément (m'a dit un homme qui étoit auprés de moi) remarquez même que ce verd là n'eſt pas d'un beau verd de Pré. Je lui ai dit, aparemment Mr. vous étes du métier? Ah Monſieur, point du tout, m'a-t-il dit, je ſuis Teinturier, & je me connois fort-bien en couleurs. La Comedie a commencé par un Acteur & une Actrice. Je me ſuis mis à crier, quel méchant Comedien! qu'il a mauvaiſe grace à tout ce qu'il fait! qu'il déclame mal! A le voir ne diriez-vous pas que c'eſt un crieur de vieux Paſſement d'argent? Il me ſemble pourtant (m'a dit un homme) que cette Comedienne joüe aſſez naturellement; Oüi da, lui répondis-je, mais elle eſt trop petite, cela ne remplit pas aſſez le Theâtre. Mais, Monſieur, m'a-t-il dit, ſi elle eſt petite, ce n'eſt pas ſa faute. Ce n'eſt pas la mienne non plus; & pour mon argent je veux & prétens avoir des Actrices d'une belle taille. Il y a quelque choſe de plaiſant: Vous ſçaurez que ce jour-là les Comediens Italiens ont joüé la prémiere Scene en François; un Bourgeois qui n'avoit jamais

été

été à la Comedie Italienne que ce jour-là, se tourna de mon côté & me dit d'un ton fort-serieux: Je m'étonne fort qu'on dise qu'on n'entend pas les Comediens Italiens, pour moi je n'ai pas perdu un petit mot de tout ce qu'ils ont dit. Enfin aprés avoir donné le lardon à l'Acteur & à l'Actrice, à la Piece, aux Décorations & à tout, j'ai tiré un grand chiflet de ma poche & je me suis mis à chifler comme tous les diables. Il y avoit une Demoiselle auprés de moi qui m'a dit, enfin Monsieur je n'entens rien: J'en suis bien fâché, lui ai-je dit, je chifle pourtant bien fort pour me faire entendre. D'autres gens me disoient, d'où vient Monsieur que vous chiflez; Ah! ne voyez-vous pas bien qu'il a soif.

MEZETIN.

Est-ce que tu le prenois pour un âne?

ARLEQUIN.

Le premier Acte fini le Limonadier est venu sur l'Amphitéâtre crier de la limonade, des biscuits, des macarons. Je lui ai dit Maraut, n'as-tu pas de meilleure Comedie à nous donner que celle-là? Il m'a répondu, Monsieur je ne donne pas la Comedie, je ne donne que de la limonade. Voyons si elle est meilleure que la Comedie: j'en ai bû plein cinq ou six verres, & j'ai mangé autant de biscuits & de macarons; puis aprés je lui ai dit, va me querir deux

taſſées de Chocolat, ta limonade m'a trop rafraichi l'eſtomac. Pendant qu'il étoit allé querir ſon Chocolat, j'ai fait ſemblant d'aviſer un de mes amis dans le Parterre: Quoi que je n'y connuſſe perſonne je me ſuis mis à crier, hé Chevalier, je ſuis bien aiſe de te voir, vraiment j'ai quelque choſe de conſequence à te dire: J'ai ſauté de l'Amphitéâtre dans le Parterre, je me ſuis mêlé dans la preſſe, & voilà comme je ſuis entré à la Comedie ſans payer. J'ai eû de l'argent de reſte, j'ai bû & mangé tout mon ſaoul, & j'ai paſſé en même tems pour bel eſprit en critiquant la Comedie de la belle maniere, & chiflant comme il faut.

SCENE

DE COLOMBINE, ISABELLE, Mr. FREDONNIER, UN VALET.

COLOMBINE.

QUi eſt-ce qui frappe comme celà à nôtre porte?

UN VALET.

C'eſt le Maître à Chanter de Mademoiſelle.

COLOMBINE.

Que le diable l'emporte avec ſa Muſique. Va le faire monter

LE

LE VALET.

A propos, j'avois oublié à vous dire que ce n'eſt pas vôtre Maître à Chanter d'ordinaire, il eſt malade, & il envoye un autre à ſa place.

Mr. FREDONNIER.

Ne viens-je point Mademoiſelle, à une heure incommode ?

ISABELLE.

Les Maîtres à chanter ſont ſans conſequences, on les peut recevoir à la toilette.

Mr. FREDONNIER.

C'eſt nôtre plus beau privilége.

COLOMBINE.

Et vos ttois Loüis d'or par mois vallent bien mieux. Prenez un ſiege Monſieur Fredonnier.

Mr. FREDONNIER.

Monſieur Cintio m'a prié de recevoir une Lettre pour lui.

ISABELLE.

Chantons quelque choſe de joli, car je ſors d'une migraine qui m'a penſé deſoler. Mais, Mr. Fredonnier, je vous trouve d'un grand propre.

Mr. FREDONNIER.

Nous avons beau faire, nous ne ſerons jamais ſi bien mis que les Maîtres à danſer.

COLOMBINE.

Joli comme vous êtes il vous faut un caroſſe.

Mr. FREDONNIER.

Ne penfez pas rire, je marchande celui d'un Comedien qui eft le mieux étoffé de Paris. Cette lettre pour Mr. Cintio.

ISABELLE.

Que machinez vous entre vos dents?

M. FREDONNIER.

Je vous demande fi vous voulez chanter cette belle Sarabande. Ecoutez.

ISABELLE.

La, la, la, la, la, je n'irai jamais jufques-là.

Mr. FREDONNIER.

Vous irez de refte, c'eft un Octave douce; allons, accordez vôtre Theorbe.

ISABELLE.

Comment donc c'eft un vrai concert, puifque vous amenez vos amis.

Mr. FREDONNIER.

Point du tout; eft ce que nous ne fommes pas capables d'avoir des Pronos auffibien que les Maîtres à danfer? il accompagne fort joliment la voix: touchez vôtre Amilare Becare. Cette lettre pour Mr. Cintio.

ISABELLE.

Mais je ne chante point la lettre, je chante la Notte.

Elle chante: Folâtre amour.

Mr. FREDONNIER.

Allons, c'eft tout de bon; prenez donc garde, Mademoifelle, vous manquez la mefure.

Mr. FRE-

Mr. FREDONNIER. *chante.*

Folâtre amour que tes plaisirs sont drolles.

ISABELLE.

Monsieur Fredonnier, remettons la partie à une autre fois, je ne suis pas en humeur de chanter aujourd'hui.

COLOMBINE.

Ha, ma foi la leçon ne sera pas perduë, je m'en vai chanter pour Mademoiselle; si vous ne prenez point d'argent, je serai une de vos meilleures écolieres.

Mr. FREDONNIER.

Nous ne prenons jamais rien des suivantes.

COLMBINE.

Allons, allons, chantons.

FREDONNIER & COLOMBINE.

La, la, la, la, la: Vous voilà fort bien dans le ton,

Folâtre amour que tes plaisirs sont drolles.

Mr. FREDONNIER.

Diable, vous avez appris de Lambert!

COLOMBINE.

Ah vraiment, vraiment, vous allez bien voir autre chose; recommencez recommencez, Mr. Fredonnier.

Mr. FREDONNIER *chante.*

Folâtre amour que tet plaisirs sont drolles,

On n'y parvient qu'avecque des soûpirs.

Diable, ma chanterelle est cassée.

COLOMBINE.

J'en suis au desespoir.

Mr. FREDONNIER.

Cette lettre pour Mr. Cintio.

ISABELLE.

Une fille de ma qualité s'emporte rarement; mais vous meriteriez Mr. le Maître à Chanter que je vous fisse étriller de la belle maniere par Tablature. Qui vous fait si hardi de me demander une lettre? ai-je jamais écrit à personne?

Mr. FREDONNIER.

Mais Mademoiselle, je n'entre point là-dedans, je ne fais qu'un service d'ami.

ISABELLE.

Colombine qu'on fasse décendre mon pere, il est bon qu'il en soit puni.

COLOMBINE.

Vous avez bien affaire d'aller étourdir les oreilles de vôtre pere, une fois vous n'écrivez à personne. Allez Mr. Fredonnier, dites à celui qui vous envoye qu'il est un fou, & que ma Maîtresse n'écrit à personne.

ISABELLE.

Non, non Colombine, il faut qu'il en soit châtié.

COLOMBINE.

Holà quelqu'un, étrillez Mr. Fredonnier dé la belle maniere.

Deux Valets viennent qui le frapent.



SCENES FRANCOISES DE COLOMBINE AVOCAT POUR ET CONTRE,

Obmises dans le premier Tome.

SCENE

COLOMBINE *en Moresse*, LE MARQUIS, ARLEQUIN, CINTIO.

LE MARQUIS.

DE quel païs es-tu ma fille?

COLOMBINE.

Je suis du païs de Monopotapa.

ARLEQUIN.

Tu es du païs de Patapatapa : tu es dont du païs des Tampours.

COLOMBINE.

Monopotapa est un païs in Affriqua, in

 Affri-

Affriqua, eſt y non eſtar in Affriqua?

LE MARQUIS.

Oh, ſi fait, j'ai été en Affrique, mais il y fait ſi froid, que j'ai été contraint de me ſauver au plus vîte ici.

COLOMBINE.

Ty eſtar boufonna, ty faridre my ty eſtar cocholet?

LE MARQUIS.

Tu en as menti, je ne ſuis point un cochon de lait.

COLOMBINE.

Cocholet, minoreſque, veut dire Gentilhomme.

LE MARQUIS.

Eh bien oüi, je ſuis cochon de lait. Mais dis moi un peu ma fille, que ſçais-tu faire?

COLOMBINE.

My ſçait travilliar, my ſa par dormire, my ſapar magar, my ſa par couſir, my ſapar blanchir.

LE MARQUIS.

Qui eſt cet homme-là?

COLOMBINE.

Thomme-là eſtar in Patrona.

LE MARQUIS.

Apelle-tu ton Patron le Maître?

COLOMBINE.

Comme chiamar my Patrona, my Patrona chiamar Hallemerouide.

LE MARQUIS.

Je les acheterai.

CO-

COLOMBINE.

J'ai deux feadella à ton servissà..

Elle lui montre les cornes.

LE MARQUIS.

Mais dis moi un peu, quel âge as-tu?

COLOMBINE.

Quant anna avone, my non sapar contar à la maniere de tua paysa, my sapar contar in Moresqua, si vous vouler contar in Moresqua.

LE MARQUIS.

Oüi da, volontiers, comptez, comptez.

COLOMBINE.

Gourgy, gourga, courgous, my aver quoy dissans si ty voller my contar le anny de my fradelle.

CINTIO *mettant l'épée à la main contre le Marquis.*

COLOMBINE *prend l'épée du Marquis, & se met en devoir de le deffendre contre Cintio.*

CINTIO.

Quoy, une fille l'épée à la main!

COLOMBINE *se découvre au Marquis, & lui dit.*

Perfide traditor.

Elle s'en va.

LE MARQUIS.

Je suis mort.

COLOMBINE.

Perfide traditor.

Il. s'en vont tous deux.



PROMESSE DE MARIAGE D'ARLEQUIN FAITE A COLOMBINE,

Laquelle se lit dans le Plaidoyé.

JE promets à Colombine,
La tendresse la plus fine,
Et l'amour la mieux têtuë
Qu'un cœur ait jamais conçûë :
Si je ne tiens ma promesse,
Que vingt cloux à chaque fesse
Me tournoyent nuit & jour ;
Que la Fiévre & que la Galle
Me saisissent tour à tour
Avec une ardeur égalle.
Puisse-je être un jour mangé
Par quelque Loup enragé :
Que la gréle, que la foudre

Puissent

Puiſſent me réduire en poudre,
Pour mettre ſur les écrits
Des Fauſſaires de Paris.
Enfin ſi je ne l'épouſe.
Que dans un ſac on me couſe,
Et que tous les jours pendu
Au plus grand chaud de l'année,
Je ſois au Soleil fondu :
Que ma graiſſe diſtillée,
Serve pour graiſſer l'eſſieux,
De la plus ſalle charette,
Que l'on mene en certains lieux,
Du côté de la Vilette.

Gibet proche de Paris, qui a nom Montfaucon.

S C E N E

COLOMBINE, MEZETIN, ARLEQUIN.

M E Z E T I N.

MAis Colombine, dis-moi un peu, pourquoi te donner tant de peines pour ce malautru d'Arlequin que tu as toûjours aîmé, & il ne t'aime point, car il te quitte pour une autre ?

C O L O M B I N E.

Il eſt vrai, mais je l'aime tendrement : Enfin il avoit trouvé des manieres ſi agrea-

bles pour se faire aimer, qu'il auroit fallu avoir un cœur de rocher pour ne pas avoir de l'amitié pour lui; cependant il me quitte pour une autre à cause qu'elle a de l'argent: mais elle ne l'aime point, & elle m'a même promis qu'elle me prêteroit son secours pour faire enrager Arlequin: Elle m'a donné le passe par tout d'une des portes de la maison, & par là je serai toûjours devant les yeux d'Arlequin sans qu'il me voye.

MEZETIN.

Colombine, il me semble que tu sçais parler plusieurs sortes de langues.

COLOMBINE.

Il est vrai.

MEZETIN.

Eh bien! nous pourrons par ce moyen-là faire quelque fourberie pour le faire enrager.

COLOMBINE.

Pour moi je suis toute prête à faire ce que tu me commanderas.

MEZETIN.

Retirez-vous dans un coin, car j'aperçois Arlequin, & nous allons rire.

COLOMBINE *se retire, & Arlequin arrive.*

MEZETIN.

Par la jarni, par la mort, je voudrois être presentement a la guerre, je couperois par morceaux les Escadrons, les Bataillons, & ferois une capilotade de toute l'Armée.

AR-

ARLEQUIN.

Peut-on Monsieur, vous demander qui vous êtes ?

MEZETIN.

Je suis ce grand voyageur porte sumelle, & j'ai voyagé je croi par toute la terre. Presentement je viens d'Italie, & j'ai passé à Venise.

ARLEQUIN.

Monsieur, n'y a-til rien de nouveau dans ce païs-là ?

MEZETIN.

Vous me pardonnerez Monsieur, il est arrivé là une drolle d'affaire d'une nommée Colombine, laquelle s'étoit amourachée d'un nommé Arlequin : Mais Monsieur, ma femme vous diroit mieux cette Histoire là que moi, parce qu'elle a eu conversation avec cette Colombine.

ARLEQUIN.

Monsieur je vous prie de la faire venir.

COLOMBINE *arrive.*

Que souhaitez-vous, Monsieur ?

Elle lui fait un recit en Espagnol de l'Histoire qui vient d'être dite cy-devant ; ensuite elle se découvre à ses yeux, en disant.

Perfide traditor, si je ne suis pas dans ton cœur, je serai toûjours devant tes yeux pour te faire enrager.

Ils s'en vont tous.

SCENE D'ARLEQUIN ET PIERROT.

ARLEQUIN *en Robe de chambre.*

EH bien Pierrot que dis-tu ? n'ai-je pas bien fait de quitter Colombine? elle n'avoit rien ni moi non plus, & nous aurions été toûjours malheureux enſemble.

PIERROT.

Il eſt vrai Monſieur, mais pourtant vous lui aviez promis la foi.

AREQUIN.

Bon, c'eſt une belle bagatelle; ſi l'on veut être bien aujourd'hui dans l'eſprit des filles il leur faut promettre beaucoup, mais l'on n'eſt pas dans l'obligation de faire tout ce que l'on promet.

PIERROT.

En ferez-vous autant à Mademoiſelle Iſabelle?

ARLEQUIN.

Oh! que nenni.

PIERROT.

Eh, pourquoi?

ARLEQUIN.

C'eſt que celle-ci a de l'argent ma foi, & c'eſt de ſon argent dont je ſuis amoureux; c'eſt

c'eſt pourquoi je ne lui manquerai pas de parole : je ſuis aſſez bien dans ſon eſprit, & par là je me rendrai maître de toute choſe.

PIERROT.

Adieu Monſieur.

ARLEQUIN.

Souvien-toi je te prie de faire tout ce que je t'ai marqué, qui eſt de m'envoyer quelque petite More ou Moreſſe, que je veux acheter pour Mademoiſelle Iſabelle : Et ſi tu trouve mon Tailleur, mon Perruquier & Chapelier, envoye les moi promptement.

PIERROT.

Monſieur, je n'y manquerai pas.

LE CHAPELIER, LE PERRUQUIER, LE TAILLEUR, *entrent.*

LE TAILLEUR.

Monſieur, voilà l'habit que vous m'avez commandé, il ſera ſur vous fait comme une peinture,

ARLEQUIN.

Mais Monſieur, il ſemble qu'il ſoit fait avec du cuivre doré.

LE TAILLEUR.

Oh, c'eſt la mode aujourd'hui Monſieur.

ARLEQUIN.

Mais il me ſemble que les manches ſont bien petites.

Mode des grandes manches dans ce temps là.

LE

LE TAILLEUR.

Il y a pourtant une aune trois quarts dans les paremens ſeulement. Souffrez Monſieur, que je vous habille.

PIERROT *veut prendre l'habit.*

C'eſt à moi à habiller Monſieur, je ſuis ſon Valet de Chambre ordinaire.

LE TAILLEUR.

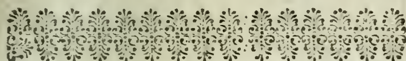
Ce n'eſt pas là vôtre affaire, Monſieur le Pot de Chambre, c'eſt au Tailleur à mettre la premiere fois l'habit.

PIERROT.

Tu en auras menti.

Ils ſe battent, & reſſent le Marquis: Dans cette intervalle il s'habille tout d'un coup.

LE PERRUQUIER *lui met ſa Perruque, &* LE CHAPELIER *ſon Chapeau Ils s'en vont tous.*



SCENE DU TRAITEUR

Qui est Arlequin, avec un Zany.

Dans la Débauche de Mezetin.

ARLEQUIN, MEZETIN.

ARLEQUIN.

MOnsieur, je vous rencontre fort à propos pour me payer ce que vous me devez.

MEZETIN.

Moi, je ne vous dois rien.

ARLEQUIN.

Comment Monsieur, vous ne me devez rien, est-ce que vous ne vous souvenez pas que le lendemain que vous avez couché chez moi, vous m'avez commandé un grand repas pour huit de vos amis ?

MEZETIN.

Il est vrai, mais nous ne l'avons pas mangé.

ARLEQUIN.

C'est la vérité, & je m'en souviens bien, mais

mais cela n'empêche pas qu'il ne faille que vous payez la dépense que j'ai faite pour le repas, attendu que je n'avois que faire de travailler & avancer mon argent pour acheter ce qu'il a fallu.

MEZETIN.

Mais encore à quoi cela monte-t-il? si vous êtes raisonnable je vous payerai.

ARLEQUIN.

Ah! pour raisonnable, je vous donne à chercher par toute la ville. Tenez voilà le Memoire.

Il le lit.

Pour une grande soupe garnie d'un Chapon, de six Pigeonneaux, Champignons & Morilles. Pour ce quatre sols, cy 4. s.

Pour un gros Chapon gras du pays du Mans. Pour ce douze sols, cy 12. s.

Pour celle qui a tourné la broche, quatre livres, cy. 4. l.

Pour le bois, sept livres, cy 7. l.

Pour celui qui a allumé le feu, trois livres, cy 3. l.

Pour six bouteilles de vin que je vends ordinairement trente sols la bouteille, pour les six bouteilles, quatre sols, cy. 4. s.

Pour celui qui a versé à boire, trente livres, cy 30. l.

Pour avoir couché une nuit chez moi dans la chambre qu'on avoit parée, un sol, cy 1. s.

Pour avoir ronflé, quarante livres, cy, 40. l.

ME-

MEZETIN.

Comment pour avoir ronflé ?

ARLEQUIN.

Hé ! oüi : par la raison que vous avez éveillé tout le monde de ma chambre, & ne dormant point ils se sont levez, & cela a usé pour quarante francs de draps.

MEZETIN.

Hé, fi.

ARLEQUIN.

Pour treize Lavemens & douze Medecines, soixante & quinze livres, cy. 75. l.

MEZETIN.

Comment donc, payer aussi les Lavemens & les Medecines ?

ARLEQUIN.

Mais c'est que c'est vous qui en êtes la cause, attendu que vous n'étes pas venu, car j'ai vû que cela seroit perdu, & peur de le perdre je l'ai mangé, ce qui m'a causé une maladie, & par consequent vous devez payer tout.

MEZETIN.

Que le diable t'emporte.



SCENE
DU CAPITAINE DE DRAGONS.
ENTRE
PASQUARIEL ET ARLEQUIN.
Dans le Grand Sophy de Perse.

Obmises dans le premier Tome.

ARLEQUIN.

QUi a jamais vû une chose pareille ! des Diables en l'air, des Diables en bas, enfin des Diables par tout.

Il va en criant, & rencontre Pasquariel, ils se font une cascade, puis ils demeurent en posture tous deux.

PASQUARIEL.

Arlequin.

ARLEQUIN.

Pasquariel.

PASQUARIEL.

Qu'as-tu Arlequin d'être épouventé de la maniere, & de crier comme tu crie ?

ARLEQUIN.

Ah ! Pasquariel tu ne sçai pas, cette peste

de Colombine m'a fait décendre dans la cave, & à la place des tonneaux de vin je n'ai vû que des diables qui m'ont tout à fait épouventé.

PASQUARIEL.

Quoi! toi qui dois être Capitaine de Dragons tu as peur des diables: hé fi donc, ce ſont les Dragons qui doivent faire peur aux diables.

ARLEQUIN.

Voilà ce que je ne m'étois pas encore imaginé: Mais dis moi un peu que fait un Capitaine de Dragons?

PASQUARIEL.

Un Capitaine de Dragons; hé, c'eſt pour devenir un grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Un grand Seignenr; hé, comment cela?

PASQUARIEL.

C'eſt qu'un Capitaine de Dragons a la plus belle place pour parvenir. Par exemple, un Capitaine de Dragons eſt il à Paris, & qu'il lui vienne un ordre de partir pour l'armée, auſſi-tôt il part, & le long du chemin les perdrix, les becaſſes, les faiſans, voilà le manger ordinaire d'un Capitaine de Dragons: & pour boiſſon on lui donne du muſcat de ſaint Laurens des Prés, du vin de Champagne, de Bourgogne; & il avale cela ſans ſçavoir.......

ARLEQUIN.

Bon celà, me voilà Capitaine, mais voilà des vins bien furieux, vous m'en faites trop boire, vous me soulerez, prenez y garde, & aprés la Compagnie ira de travers.

PASQUARIEL.

Lors que le Capitaine est arrivé à l'armée on lui donne un grand appartement pour le mettre; mais c'est un appartement tout de plein pied.

ARLEQUIN.

Bon tant mieux, aussi-bien suis-je bien las de monter.

PASQUARIEL.

Et aprés cela s'il arrive que les ennemis viennent, & qu'il faille se battre, le Capitaine de Dragons est commandé, il marche à la tête de la Compagnie, & s'il vient un autre Capitaine de l'ennemi, & qu'il se batte contre toi le sabre à la main.

Tac, voilà un bras par terre.

ARLEQUIN,

Un bras par terre, malle peste!

PASQUARIEL.

Bon, cela n'est qu'une bagatelle. Et aprés s'être battu.... la peste, vôtre Colonel écrit en Cour la belle action que vous avez faite, dont vous avez eu le bras emporté, alors on vous fait Colonel d'un autre Regiment.

ARLEQUIN.

Colonel d'un Regiment! c'est donc une charge plus grande?

PASQUARIEL.

Vrayment oüi : Puis le Regiment étant commandé pour aller en bataille, vous qui en étes le Colonel vous allez devant & derriere donner vos ordres dans la bataille, vous marquez vôtre courage en faiſant voir vôtre valeur, étant toûjours à la tête de tout le Regiment. Dans ce tems-là les ennemis font feu, Lin, ban, lint, ban, tic, toc, zin, zon, tac, voilà la jambe emportée : On écrit encore, & on vous fait Maréchal de Camp de l'Armée.

ARLEQUIN.

Charge encore plus grande apparemment : Cela ne me plaît pas.

PASQUARIEL.

Peſte quel honneur, Maréchal de Camp ! c'eſt-là où vous faites connoître vôtre valeur, & comme vous êtes capable de poſſeder de belles charges. S'il ſurvient une occaſion où il faut ſe battre, c'eſt vous enfin qui mettez tous les autres dans les poſtes les plus conſiderables. Les ennemis qui tirent d'un côté & d'un autre, & qui font les diables, envoyent des boulets de canon, des boulets de façon de balles de mouſquet, des bombes, des grenades, tout cela pour tâcher de détruire nôtre armée : Daus ce tems-là un coup de mouſquet, tac, tac.

ARLEQUIN.

Malepeſte voilà bien du carnage, deux tac,

tac,

tac, tout à la fois: hé, que veut dire celà Paſquariel?

PASQARIEL.

Celà veut dire l'autre bras & l'autre jambe emportée.

ARLEQUIN.

Celà veut dire que ne voilà plus qu'un morceau d'homme, qu'il faut envoyer aux Invalides.

PASQUARIEL.

Nenni, nenni, comme l'on voit que tu es ſi brave on te fait General.

ARLEQUIN.

Comment General, encore une Charge plus grande?

PASQUARIEL.

Vraiment oüi.

ARLEQUIN.

Mais ce me ſemble que plus je crois en Charge & plus je décline en membres; aye celà ne me plaît pas.

PASQUARIEL.

Enfin te voilà donc General, tu commande toute l'Armée, & tu fais courage à tous les autres.

ARLEQUIN.

Bon, je ferai courage dans le tems que j'aurai bien peur.

PASQARIEL.

Et fy, tu te mocque; te voilà à commander & la bataille ſe donne, le canon qui tire de toutes parts, un boulet de canon vient qui t'emporte la tête. AR-

ARLEQUIN.

Aprés qu'elle charge me donnera-t-on quand j'aurai la tête emportée.

PASQUARIEL.

Et aprés que tu es gueri de tes blessures, on t'envoye en Hongrie pour faire la guerre au Turc.

ARLEQUIN.

Que le Diable t'emporte, va, peste d'animal, de m'avoir comme cela mis par morceaux.

OCTAVE.

Où vas-tu, Arlequin?

ARLEQUIN.

Je vai à Octave lui donner plusieurs coups de pistolet. *Il s'en va.*



SCENE ENTRE LES DEUX ZANY, Dans les Fripiers.

ARLEQUIN, LEZANY.

ARLEQUIN.

DItes moi de grace, à quelle heure mangent les étrangers, & si à Constantinople il y a de bon vin?

LEZANY.

Je souhaiterois de sçavoir de vous Monsieur, si vous êtes un étranger, & combien il y a que vous êtes en cette Ville. Qu'est-ce que vous dites?

ARLEQUIN.

Plety.

LEZANY.

Si nous parlons tous deux ensemble nous ne ponrrons jamais nous entendre: Parlons l'un aprés l'autre.

ARLEQUIN.

Vous avez raison, je vous demande pardon.

Ils répetent tous ensemble la même chose qu'ils viennent de dire par phrase l'un a l'autre, mais vite.

LEZANY.

A parler de la sorte, cela fait un galimatias que l'on ne comprend pas. Voyons qui parlera le premier de nous deux.

ARLEQUIN.

Devinez.

LEZANY.

Sera-ce vous?

ARLEQUIN.

Nôn.

LEZANY.

Sera-ce moi?

ARLEQUIN.

Non.

LEZANY.

Et qui donc?

AR-

ARLEQUIN.

Tous les deux.

LEZANY.

Et cela ne se peut pas: c'est-ce que je voudrois sçavoir de vous, si vous êtes pur ou entier?

ARLEQUIN.

Je suis Hermaphrodite.

LEZANY.

Qu'est-ce que vous dites?

ARLEQIN.

Plety.

LEZANY.

Vous ne me répondez pas à propos, je vous demande de quelle profession vous êtes?

ARLEQUIN.

Je suis barbier.

LEZANY.

C'est une bonne Profession; mais qui rasez-vous?

ARLEQUIN.

Je rase les Prés, quand les Foins sont bien hauts.

LEZANY.

Qu'est-ce que vous dites?

ARLEQUIN.

Plety.

LEZANY.

Dites-moi, quel âge avez-vous?

ARLEQUIN.

Je marque encore: Voyez.

LEZANY.

De quel pays êtes-vous? Que le diable vous emporte.

ARLEQUIN.

Je ſuis de Bergame! Que la peſte vous creve.

LEZANY.

Qu'eſt-ce que vous dites?

ARLEQUIN.

Plety.

LEZANY.

Peſte de Bergame! Il me ſemble que vous êtes Arlequin, Valet du Prince.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai.

LEZANY.

Quoi tu ne connois pas Mezetin?

ARLEQUIN.

Ah! ſi fait, c'eſt toi dont le pere fut pendu, & toi tu eûs le foüet.

LEZANY.

Ne parlons plus de cela, il faut faire une fourberie, & ſi elle réüſſit tu auras cinquante piſtolles; mais ſi tu es pris tu ſeras empalé.

ARLEQUIN.

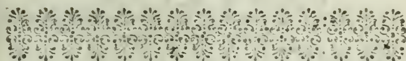
Si elle réüſſit, cinquante piſtolles; & ſinon vous ſerez empallé.

LEZANY.

Qu'eſt ce que vous dites?

ARLEQUIN.

Plety. Que le diable t'emporte animal.



SCENE

ENTRE ARLEQUIN ET ZANY.

Dans les deux Zany.

LEZANY, ARLEQUIN.

LAZANY.

OR çà Arlequin, laisse moi un peu réver à la fourberie que j'ai en tête.

ARLEQUIN.

J'y consens, mais auparavant dis-moi un peu, aurai je Colombine en mariage ?

LEZANY.

Oüi, je te la promets, mais je te prie laisse moi en repos.

ARLEQUIN.

Volontiers.

LEZANY *reste, & Arlequin compte ses boutons en disant : Je l'aurai, je ne l'autai pas, puis à la fin il se met à crier & à pleurer, en disant, je suis perdu, je ne l'aurai pas.*

LEZANY.

A qui diable en a-t-il ?

ARLEQUIN.

He je ne l'aurois pas! je ſuis au deſeſpoir.

LEZANY.

Qu'eſt-ce que tu n'auras pas?

ARLEQUIN.

Helas! c'eſt Colombine.

LEZANY.

Hé, qui t'a dit cela?

ARLEQUIN.

C'eſt la Bouttonomanchie.

LEZANY.

Hé, que le diable t'emporte avec ta Bouttonomanchie, laiſſe-moi en repos, & je te promets que tu auras Colombine comme je te l'ai dit.

ARLEQUIN.

Bon, bon, hé dis-moi un peu ſera-ce bien-tôt?

LEZANY.

Au premier jour, te dis-je, mais laiſſe-moi donc en repos.

ARLEQUIN.

Regarde deux de ſes doigts, & dit: Voilà Colombine & Arlequin. Ça bon jour Colombine, comment vous portez vous? Ha, tu vois Rrlequin, toute préte à tourner la broche de tes charmans appas, devant le feu de ma conſtance.

LEZANY.

A qui diable en as-tu, avec tes contes?

ARLEQUIN,

C'eſt que je me prepare pour la noce.

LEZANY.

Quoi, tu ne veux pas demeurer en repos ? je t'y ferai bien demeurer.

Il luy met les deux mains dans ſa ceinture.

ARLEQUIN.

Mais dis-moi donc, danſera-t-on à la noce ?

LEZANY.

Oüi, on danſera.

ARLEQUIN.

Ha ! que cela ſera beau, on danſera.

LEZANY.

Oüi, te dis-je, on danſera : mais tai-toi donc.

ARLEQUIN. *danſe.*

LEZANY *lui donne un coup de pied aux feſſes & le fait ceſſer de danſer ; puis il le met à terre & lui dit :*

Tien, imagine-toi que tu es dans ta chambre, & que tu es couché dans ton lit : Allons donc.

ARLEQUIN.

Ecoute.

LEZANY.

Que veux tu !

ARLEQUIN.

Ah, je te prie tire-moi les rideaux.

LEZANY.

Le diable t'emporte, je croi que tu me

veux faire enrager: tien voilà les rideaux tirez, tu me laisseras peut-étre en repos.

ARLEQUIN.

Et donne-moi le pot de chambre.

LEZANY.

Tien, voilà le pot de chambre.

ARLEQUIN.

Ah, mets-le plus loin, il sent mauvais.

LEZANY.

Tien, le voilà plus loin: voyons à cette heure si nous serons de repos.

ARLEQUIN *se roulant de côté & d'autre.*

Ha; ha, ha,

LEZANY.

Hé, que diable as tu toûjours à crier?

AREQUIN.

Ha, tu sçais bien qu'un amant ne sauroit dormir, & il ne peut se tenir de repos quand il n'a pas sa maîtresse auprés de lui.

LEZANY *lui fait lever les genoux, & s'assied dessus, ce qui fait tomber Lezany.*

Ha, je te ferai bien tenir moy, allons mets toi comme cela; or parle à cette heure je t'accommoderai, je ferai donc de la maniere que je me le suis imaginé, & aprés tu verras Colombine.

ARLEQUIN *se leve & fait tomber Lezany, en disant.*

Où est-elle Colombine?

Il s'enfuit.

SCE-



S C E N E

D'Arlequin Ambaßadeur dans Persée & Andromede: Par enchantement.

SI l'amour a des tourmens,
C'eſt la faute des Amans,

Diſoit un fameux Philoſophe nommé l'Opera.

Les Interpretes de ce paſſage, quoi qu'obſcur, nous l'ont aſſez bien éclairci, quand ils nous ont dit,

Si l'Arcadie a des Dragons devorans,
C'eſt la faute des habitans

Cela eſt ſi vrai, Meſſieurs, que ce Monſtre alteré de ſang, & faute d'éducation, devore les jeunes filles qu'il trouve à l'écart, & avalle un homme comme des pillules, puis vient dans nos maiſons prendre nos tendres poulles ſous le ventre de leur mere, au préjudice d'œufs fricaſſez.

Hé quoi, Meſſieurs! ſouffrirez-vous parmi vous une bête qui n'a ni feu, ni lieu, ni foi, ny Loi. Quoi! vous ſerez tranquilles dans une rencontre où la bravoure en per-

ſonne piſſera dans ſes chauſſes de peur: Toute la nature conſtipée rentre dans ſa coquille. Et vous ſeul n'avez aucune compaſſion cruël barbare, tigre Dragon, *& ipſe Dragonis Dragonies.* Ha, Meſſieurs, ſi les morts de tant de chevaux & de vaches devorez ne vous touchent point, ſoyez au moins ſenſibles aux remontrances que je vous fais de la part du Village mon Maître.

Tel que vous me voyez je ſuis un Ambaſſadeur, mais un Ambaſſadeur extraordinaire. Il eſt bon de vous dire qu'un Ambaſſadeur eſt un homme envoyé de loin, qui parle peu & qui dépenſe beancoup, & auquel on fait toûjours de grads preſens. Ainſi Meſſieurs, le Village mon Maître étant perſuadé du cas que vous faites de moi, par les preſens dont vous m'allez honorer, c'eſt ce qui l'obligera de venir lui même en perſonne pour vous en remercier. Mais ſi vous me renvoyez les mains vuides je vous déclare la guerre, & au lieu d'un Dragon je vous en ſouhaite une centaine, & par deſſus tout cela ma maladiction à toute la Bourgeoiſie.

Perſée met l'epée à la main & découvre que c'eſt une fourberie: il frappe l'Ambaſſadeur & celui de ſa ſuite tout autour du Théatre; ce qui leur fait faire pluſieurs caſcades.

SCE-



SCENES FRANCOISES DANS LES METAMORPHOSES D'ARLEQUIN.

SCENE ARLEQUIN, LE VIEILLARD, MEZETIN.

ARLEQUIN *en Hydropique.*

HA Monsieur, que je suis malade ! je suis attaqué d'une grande Iponisie, & quand je dors je ne mange point, cela me fait bien de la peine.

LE VIEILLARD.

Mais Monsieur, dites-moi un peu vôtre maladie; lors que l'on vous frappe sur le ventre sonne-t il comme un tambour.

ARLEQUIN.

Helas! oüi, quand on me frape sur le ven-

tre il ſonne par devant comme un tambour, & par derriere comme une trompette.

LE VIEILLARD.

Mais dites-moi un peu, dormez-vous comme il faut?

ARLEQUIN.

Nenni, Monſieur, je dors trop dur, & lors que je dors on emporteroit la maiſon que je ne me réveillerois point: je ſuis quelquefois quinze heures de ſuite du même côté.

LE VIEILLARD.

Mais avez-vous bon apetit, mangez vous un peu?

ARLEQUIN.

J'ay un apetit enragé, mais je ſuis perdu depuis que l'on m'a défendu le vin.

LE VIEILLARD.

On vous a défendu le vin: hé que bûvez-vous donc a cette heure?

ARLEQUIN.

Helas! je ne bois plus que de l'eau-de-vie: Et comme la penitence m'eſt neceſſaire à cauſe qu'il faut corriger la crudité des eaux qui ſont dans mon corps, je mange trois ou quatre ſauciſſons de Boulogne, & autant de Dematatelle la ſemaine. Pour le ſoir, je ne mange plus qu'un moyen aloyau, avec trois bons poulets gras & un bon dindon, enfin ſuivant la ſaiſon. Et comme le fruit m'eſt deffendu, je me fais apporter ſur une aſſiette creuſe cinq ou ſix tranches de jambon, & quatre ou cinq

taſſes de chocolat. Vous ſçavez qu'un malade fait tout ce qu'il peut pour ſe ragoûter.

LE VIEILLARD.

Il eſt vrai, mais dites-moi un peu, avant que de venir ici n'avez-vous point conſulté quelque Medecin ?

ARLEQUIN.

Oüi da Monſieur, pluſieurs, qui apés avoir bien ramagé du Latin me dirent que comme le Printemps avoit été fort pluvieux, il falloit que je me fuſſe endormi la bouche ouverte ſous quelque goutiere, puis ils me conſeillerent d'aller dans quelque Laboratoire pour me faire pomper.

LE VIEILLARD.

Quelle bêtiſe ! Mais n'avez-vous point parlé à quelqu'un touchant vôtre maladie ?

ARLEQIN.

J'en ai auſſi parlé à des femmes de nôtre montée, leſquelles m'ont dit qu'il falloit que ce fuſſent des médiſances retenuës, qui s'étoient tournées en eaux. Monſieur, je vous prie de me ſoulager le plus vîte que vous pourrez.

LE VIEILLARD.

Mais dites-moi un peu, avez vous le ventre libre ?

ARLEQUIN.

Trop de moitié : je ne ſuis pas ſi tôt à un endroit que l'on ne s'en aperçoive. Ne ſentez-vous rien ?

LE VIELLARD.

Je vous quitte pour aller aprêter ce qu'il vous faut.

ARLEQUIN *apelle Mezetin, & lui dit que cela va bien.*

MEZETIN.

Mais il lui faut dire qu'il te mette dans ſon jardin, car la chambre de Colombine eſt tout proche, & par là nous la pourrons avoir.

Il s'en va.

LE VIEILLARD.

Tout à l'heure je ſuis à vous. Dites moi un peu, voulez-vous reſter ici, ou être traité chez vous?

ARLEQUIN.

Je ſouhaite reſter ici, mais on m'a dit que l'air de vôtre jardin m'étoit fort propre.

LE VIEILLARD.

Hé bien, on vous y mettra.

ARLEQUIN *apelle encore Mezetin, & lui dit:*

Mezetin, tu vois bien que cela va le mieux du monde, il faudra enlever Colombine ſans qu'elle s'en aperçoive

LE VIEILLARD *les écoute & crie aprés eux, elle reſte en criant, & ils s'en vont tous.*

SCENE

D'ARLEQUIN *en Femme grosse.* LE VIEILLARD, MEZETIN, COLOMBINE, LA PRINCESSE.

LE VIEILLARD *sort*, & ARLEQUIN *luy dit:*

BOn jour, Monsieur. Ha! que je souffre de mal; que l'on a de peine quand on est dans cét état! Monsieur je vous prie de me donner du soulagement: Voyez je vous prie si vous n'avez point quelque Lavement de rencontre.

LE VIEILLARD.

Allons, vîte un Lavement.

ARLEQUIN.

Mais Monsieur, ne croyez pas que je sois de ces Filles capables de donner des croquignolles à la vertu; car je vous promets que mon enfant est un enfant de droit fil s'il y en a jamais eu. C'est que je suis envoyée devant par mon mari à cause que les douleurs me pressent, & je croi qu'il viendra bien-tôt. Monsieur, je vous prie de me tirer d'un doute.

LE VIELLARD.

Dequoi s'agit-il?

ARLEQUIN.

Monsieur, c'est qne j'ai toûjours entendu dire que les jeunes femmes grosses avoient envie de quelque chose, & que si on ne leur donnoit pas assez à temps elles en accouchoient, ou que leurs enfans en étoient marquez. Dites-Moi je vous prie si cela est vrai ?.

LE VIEILLARD.

Je vous dirai Madame, que nous avons bien des Auteurs qui le disent de même, mais cela n'arrive pas toûjours.

ARLEQUIN.

Si cela est je suis perduë.

LE VIEILLARD.

Hé! pourquoi cela Madame ?

ARLEQUIN.

Par la raison Monsieur, qu'il y a longtems que j'ai envie d'un Carosse & on ne me l'a point donné, j'accoucherai d'un Carosse: je suis perduë, car l'Imperialle me galvauderoit. Monsieur, faites-moi un plaisir, donnez moi vôtre jambe là-dessus ?

LE VIEILLARD.

Hé! pourquoi Madame ?

ARLEQUIN.

Mais je vous en prie, Monsieur.

LE VIEILLARD.

Il faut satisfaire les femmes grosses: Tenez.

ARLEQUIN *le mord par le pied.*

LE

LE VIEILLARD.

Ah ! pourquoi me mordre ?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'il y a long-tems que j'ai envie de manger un pied de Medecin à la ſainte Menehou..... Mais, Monſieur, tournez-vous de l'autre côté, car vous avez un vrai nez à gâter des enfans... Helas ! la méchante qualité que celle d'être groſſe : Un de mes étonnemens eſt de voir tant de Filles qui s'en mêlent. Mais mon mari met bien long-tems il aura peut-être trouvé en ſon chemin quelque Fille avec laquelle il s'amuſe à batifoller, mais ſi je ſçavois cela il n'auroit plus que faire de venir cuire à mon four, ce vilain fripon Je voudrois (ſi cela eſt) qu'il fut crevé, que la peſte l'étouffe, que le diable le puiſſe emporter : Si jamais il arrive je lui en donnerai diablement ; par la jernie je ſuis au deſeſpoir contre ce coquin-là.

MEZETIN *vient, & ſalüe le Viellard.*

Monſieur, je ſuis vôtre ſerviteur.

ARLEQUIN.

Ah ! mon fils, que tu as été long-tems en chemin ; je parlois (quand tu es entré) de trouver quelqu'un pour aller au devant de toi , afin de ſçavoir ton retour : mon fils mon fils, mon mignon.

LE VIEILLARD.

La ſcelerate..... Hé bien, Madame, je vai vous préparer des drogues pour vous don-

donner du ſoulagement : & je vai faire venir ici Colombine, ma prétenduë femme, pour vous tenir compagnie.

COLOMBINE.

Bon jour Mademoiſelle, je croi que vous ſouffrez bien de la peine dans l'état où vous êtes.

ARLEQUIN & MEZETIN *ſe découvrent, & amenent Colombine.*

LE VIEILLARD *revient, & ne trouvant plus rien, court dire qu'il ſe va plaindre à la Princeſſe.*

LA PRINCESSE, COLOMBINE, ARLEQUIN, MEZETIN.

La Princeſſe vient avec Mezetin, Arlequin & Colombine. Le Viellard ſe plaint de ce que l'on a enlevé Colombine. La Princeſſe dit qu'il y avoit ordre du Prince de les faire marier enſemble en cas qu'il la pût enlever: & puiſque cela étoit fait qu'ils n'ont qu'à aller conclure le mariage. La Princeſſe s'en va, & le Vieillard qui tient un Pillon à ſa main en donne ſur le ventre d'Arlequin, & caſſe une cruche qui ſervoit à le rendre gros.

SCENE
POUR L'ASTROLOGUE.

Dans les Trompeurs trompez.

ARLEQUIN, LE VIEILLARD,

ARLEQUIN

Dit au Vieillard qu'il est Astrologue, & que s'il veut par le pouvoir de son Art il lui fera trouver les voleurs.

LE VIEILLARD.

Lui demande si cette Science est bien difficile? Arlequin lui dit, que pour être bon Astrologue il faut être bon Cuisinier. Le Vieillard lui demande, pourquoi? Arlequin lui dit, que tout ce qu'il a trouvé dans les Astres se trouve à la cuisine, & que partant pour être bon Astrologue il faut estre bon Cuisinier. Par exemple, dans les Astres n'y a t-il pas les douze Signes du Zodiaque, qui sont,

PREMIEREMENT.

Le Mouton, où Aries.

LE VIEILLARD.

Hé bien, où trouvez-vous le Mouton à la cuisine?

AR-

ARLEQUIN.

Le Mouton : on l'aprête à la cuisine pour mettre au pot.

Le Taureau, ou Taurus : le bœuf à la mode.

Les Gemeaux : deux poulets à la broche.

L'Ecrevisse, ou Cancer : la soupe d'écrevisses qui se fait les jours maigres.

Le Lion : les griffes du Cuisinier, quand il déchire des poulets pour en faire une fricassée.

Virgo, ou la Vierge : la servante du Cuisinier quand elle est bien vieille.

Les Ballences : ce sont les ballences avec lesquelles on pese les épices pour mettre dans les sauces.

Le Scorpion : le sel & les épices qui picquent par leur acridité.

Le Sagittraire : le Cuisinier lors qu'il larde la viande avec sa lardoire.

Le Capricorne : le Cerf avec lequel on fait de bons pâtés, & on laisse les cornes à la cuisine.

Le Verseur d'Eau : le porteur d'eau qui verse l'eau dans la fontaine, pour faire le pot au feu.

Les Poissons : les poissons qui se mangent les jours maigres à la cuisine.

LE VIEILLAD.

Tout ce que vous dites est vrai, mais vous ne me parlez point des sept Planettes, qui

qui sont les principales parties des Astres.

ARLEQUIN.

Vous avez raison, il y a les sept Planettes, qui sont, le Soleil, ou l'Or, la Lune, ou l'argent, Vénus, ou le Cuivre, Jupiter, ou l'Estain, Saturne, ou le Plomb, Mars, ou le Fer, Mercure, ou le vif Argent.

LE VIEILLARD *dit à Arlequin.*

Arlequin, & où trouver les sept Planettes dans la cuisine?

ARLEQUIN *lui dit.*

On les trouvera facilement. Par exemple; le Soleil ou l'Or, ne faut-il pas de l'or pour aller à la provision de la cuisine.

La Lune ou l'Argent, c'est les fourchettes & les les cuiliers d'argent, avec lesquels on mange la soupe.

Vénus, ou le Cuivre, la fontaine où l'on met l'eau, laquelle est de cuivre.

Jupiter, ou l'Estain, la vaisselle d'étain qui sert à la cuisine.

Saturne, ou le Plomb, les contrepoids du Tourne-broche qui sont de plomb.

Mars, ou le Fer, les gros chenets qui portent le bois dans le foyer de la cuisine.

Hé bien, Monsieur, ne voilà-t-il pas les sept Planettes qui se trouvent dans la cuisine.

LE VIEILLARD.

Monsieur, il me semble que vous n'en avez

avez nommé que six, & vous n'avez pas nommé le Mercure ou vifargent.

ARLEQUIN *lui dit.*

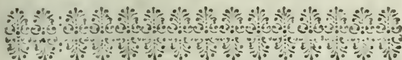
Je l'aurai bien-tôt trouvé.

LE VIEILLARD *lui demande ce que c'est.*

ARLEQUIN *dit.*

Que c'est le Mercure, ou le vif argent, & l'argent avec lequel la servante ferre la mulle en allant au marché.





LES MARCHANDS DE la ruë Saint Honoré raillez.

SCENE

ENTRE ISABELLE, COLOMBINE. & Mr. GALLONNIER Marchand.

Dans Arlequin Chevalier du Soleil.

COLOMBINE.

AVez-vous vû les habits que vous aportoit la Revendeuſe? Il y en a un que vous aurez à bon compte.

ISABELLE.

Moi, prendre le reſte d'un autre!

COLOMBINE.

Cela eſt fâcheux, mais vous dépendez d'un pere qui aime l'argent plus qu'il ne vous aime, & qui a la goute aux mains toutes les fois qu'il en faut donner.

ISA-

ISABELLE.

A mon âge n'avoir point d'étoffe à la mode ; j'en suis si honteuse quelquefois que je n'oserois me montrer.

COLOMBINE.

Ah ! ce chagrin-là est juste, & si vous en sentiez moins je ne croirois pas que vous fussiez fille.

ISABELLE.

Je la suis toute entiere de ce côté-là ; & je croi que l'on ne me regarde pas quand je ne suis pas faite comme une autre.

COLOMBINE.

Vous n'étes pourtant pas trop mal tournée.

ISABELLE.

Je me défierois moins de moi, si quand je viens le matin à ma toilette je trouvois un habit neuf.

COLOMBINE.

Un habit neuf. attendez je pourrai bien......

ISABELLE.

Hé qnoi, Colombine ?

COLOMBINE.

J'ai pitié de vous, laissez moi faire, vôtre pere n'est pas homme à se mettre en peine des habits que vous aurez, pourvû qu'il ne lui en coute rien.

ISABELLE.

Il eſt vrai : Mais ſi pour en avoir il falloit expoſer ma gloire.

COLOMBINE.

Le pas pourroit être un peu gliſſant ſi l'affaire ſe conduiſoit par un autre: mais Dieu merci je ne paſſe pas pour bête, & je prétens ménager les choſes de maniere, que la médiſance même ne pourra trouver à mordre. A dire le vrai, je ne comprends pas certains maris qui permettent à leurs femmes des ſuperfluitez d'ajuſtemens magnifiques qu'ils n'ont point payé, elles les ont gagnés au jeu, ou bien le Marchand leur a fait crédit. Bagatelle, en argent ou autrement, c'eſt toûjours aux dépens du mari qu'il s'agît.

ISABELLE.

Comment pretends tu.....

COLOMBINE.

Mon Dieu, vous payerez quand vous pourrez; je ne vous demande preſentement que trois ou quatre coups d'œil; là deſſus je vous fais préter tout ce que vous voudrez d'étoffe, & par des gens ſans conſequence, quoi que ce ſoit gens à bonne fortune, leſquels ſe plaiſent dans leurs intrigues galantes, & ſi on ne les ſoupçonne pas.

ISABELLE.

Hé, qui ſont donc ces Meſſieurs ?

COLMBINE.

Ces Messieurs, sont des Marquis de Boutique, des Héros de Magasin & les Favoris de ces fieres coquettes, qui voulant changer tous les jours d'habit, ont à tous momens affaire à eux. Enfin ces Messieurs sont les beaux garçons Marchands de la ruë aux Fers, de la ruë saint Honoré, & d'autres lieux de Paris, où les boutiques sont remplies de gens de qualité.

ISABELLE.

J'aurois eu de la peine à le deviner.

COLOMBINE.

Comme ils ont un continuel commerce avec tout ce qu'il y a de plus poli, de plus galant & de plus spirituel à la Cour & à la Ville, ce qu'ils font a le bon goût & on peut les regarder comme les Copies des meilleurs Orignaux. Ils ne respirent que l'air musqué, ils n'entendent que les paroles qui ont le beau tour, & ne voyent que les manieres du plus pur usage du monde choisi. Ce n'est pas que quelquefois il n'entre beaucoup de ridicule dans tout cela, mais ce ridicule plaît pourvû qu'il soit à la mode; & le plus habile, sans cet air-là, passeroit pour un Pédant en galanterie. De plus ces Amans à petit bruit sont les miroirs à la mode: Vous les voyez d'une propreté qui n'a point d'égal, & les injures de l'air ne causent au-

aucun desordre à leurs perruques. Ils sont dans leurs Magasins comme dans des Trônes de brocard d'or. Ils déployent leurs étoffes avec des mains blanches, en gracieux, des yeux languissans, & regardent la Dame bien plus que les étoffes.

ISABELLE.

J'en ai vû qui me sembloient fort contens de leurs personnes.

COLOMBINE.

Il y en a dont l'esprit n'est pas moins agreable que la personne, & qui étans doux & insinuans viennent à bout de persuader tout ce qu'ils veulent : chaque Dame s'accoûtume à quelqu'un d'eux, & le demande toûjours en entrant chez le Marchand; s'il n'est pas en Ville elle s'en retourne sans vouloir rien acheter, elle croit qu'il n'y a que lui qui lui puisse apprendre les modes nouvelles, celles qui doivent durer ou passer vîte, & celles qui n'ont point encore paru & où l'on travaille.

ISABELLE.

Mais pour tirer de lui ce grand secret de l'Etat Marchand, il faut qu'elle lui fasse beaucoup de caresses.

COLOMBINE.

Bon : hé ! qu'est-ce que cela coûte ? une femme entêtée des modes nouvelles feroit encore plus Pour empêcher qu'on n'en parle elle est la premiere à dire qu'elle est des amies de Monsieur Morinaux, ou tel nom

qu'il vous plaira, & tournant cela d'un air plaiſant & ſpirituel, elle l'embraſſeroit devant tout le monde qu'on n'en diroit rien. Cependant comme quelqu'un de ces Meſſieurs ſont aſſez bien faits, il eſt de certaines femmes d'un grand goût qui s'enflâment tout de bon, & qu'un ſemblable commerce accommode d'autant plus qu'on eſt fort long-tems à découvrir les intrigues qu'on fait rouler ſur ces ſortes de gens.

ISABELLE.

Laiſſons cela, tu en ſçais beaucoup ſur cette matiere.

COLOMBINE

J'ay demeuré chez des Dames qui ſe trouvoient bien de cette ſorte d'amour: & même chez un gros Marchand, où j'ai vû tout le manége de ces beaux pilliers de Magaſin. Si quelque jolie perſonne vient pour acheter, ils trouvent moyen de faire durer la converſation, en évitant de vendre d'abord. Ils diſent que dans peu de jours il leur doit arriver quelque choſe de plus beau, & qu'on lui portera au logis: & allant chez elle pour la voir plus à loiſir ils luy font bon marché, ou crédit, & vont même juſqu'à lui offrir gratis ce qu'elle ſouhaite, ſelon qu'ils remarquent qu'elle a de penchant à être reconnoiſſante: ils ſçavent enfin tâter le terrein & s'y accommoder.

ISA-

ISABELLE.

S'il étoit tout comme tu dis, Magasin d'étoffe & Magasin donnant, ce seroit-là une bonne chose, & cela feroit grand plaisir aux coquettes mal-aisées.

COLOMBINE.

Il faut bien qu'il y en ait quelqu'un de plus rustique pour donner du relief à la galanterie des autres. Ces beaux mignons de Comptoir ont encore un avantage à quoi l'on ne pense pas, c'est qu'ils ont la clef de la plu-part des intrigues de Paris. L'Amant vient avec la Dame, & ils les voyent acheter des étoffes, & puis quand il faut payer l'Amant n'attend point que la Dame ouvre sa bourse, il a de l'argent tout prés qu'elle lui rendra chez elle ; & on devine aisément ce que cela signifie. S'il faut porter les étoffes au logis, & que les Gallans ayent leurs raisons pour ne s'y pas rencontrer, les industrieuses Amantes n'ont pas les mêmes pour cacher leur passion, & elles deferent inconsiderément à une suivante ou à quelque amie qui se trouvera chez elles : voilà qui plaira à Monsieur un tel, voilà les couleurs qu'il aime, voilà qui est de son goût : ces manieres font deviner le commerce : Et si l'Amant est present & qu'il rechigne de voir quelquefois la Dame qui veut prendre une étoffe trop chere, le beau Marchand profite de ce chagrin, qui met les Amans en broüillerie, offre tel

credit que l'on veut dans une autre occasion, sur tout quand la Dame est belle, & qu'il connoit que l'Amant a de la peine à fournir. Enfin il découvre jusqu'aux affaires des grisettes mêmes, qui viennent acheter chez eux avec leurs Amans. L'amour ne peut se cacher, il fait que l'on est liberal, il n'y a pas jusques aux Mousquetaires & Gardes du Corps qui ne donnent quand ils aiment

ISABELLE.

Il faut que tu aye quelque Amant de Magasin pour sçavoir tout cela, & en avoir tant apprit.

COLOMBINE.

Vous dites peut être plus vrai que vous ne croyez: Il y a huit ou dix jours qu'ayant besoin d'une bagatelle, j'entrai dans une boutique où un certain Mr. Galonnier m'échût en partage: C'est un grand garçon, assez bien tourné, qui dit de fort-jolis mots; & que je crois fort-content de sa personne. La maniere dont il commença à me regarder m'ayant fait connoître qu'il me trouvoit à son gré, je pris pour lui de certains airs flâteurs qui l'obligerent à se radoucir pour moi: Outre le bon marché qu'il me fit, ce fut presque malgré lui que je payai, tout étoit à mon service, je n'avois qu'à prendre. Je prétends vous l'amener ici, & deux ou trois mots gracieux, que vous

mêle-

mêlerez à ce que je dirai, feront vôtre affaire.

ISABELLE.

Mais prends bien garde....

COLOMBINE.

J'ai dans ma tête le tour qu'il faut donner à la chose, comptez sur moi, & les étoffes sont à vous.

ISABELLE, COLOMBINE, & M. GALONNIER.

COLOMBINE.

Mr. Gallonnier, Madame est une bonne pratique.

Mr. GALONNIER.

Je vous suis fort-obligé Madame.

ISABELLE.

Tu te moque Colombine, Monsieur n'est point fait pour demeurer dans une Boutique, il a un air de bon goût, & des qualitez qui sautent aux yeux quand on le voit.

Mr. GALONNIER.

On ne reçoit des civilitez que de gens comme vous.

COLOMBINE.

Mr. Galonnier est fort-honnête.

ISABELLE.

Il a un air de naissance qui m'a frapée si-tôt que j'ai eû les yeux sur lui: cela ne se

faſte point en quelque état que l'on ſe trouve.

Mr. GALONNIER.
Ah! Madame.

COLOMBINE.
Il a l'air de Cour.

ISABELLE.
Aſſurément.

Mr. GALONNIER.
Madame!

COLOMBINE.
C'eſt le plus bel eſprit du monde.

ISABELLE.
Il eſt aiſé de connoître que Monſieur a l'eſprit fort agreable.

Mr. GALONNIER.
Madame!

ISABELLE.
Qu'il ne diſe qu'un ſeul mot, ce mot eſt dit avec une grace merveilleuſe.

Mr. GALONNIER.
Ah! point du tout Madame.

ISABELLE.
Le joli homme que Mr. Galonnier, il a des manieres toutes engageantes.

Mr. GALONNIER.
Madame!

ISABELLE.
J'ai remarqué dans la plupart de vos Magaſins, qu'il y a parmi vous autres beaucoup de gens fort bien faits.

CO-

COLOMBINE.

Bien des Dames les vont voir, & elles n'en disent rien.

Mr. GALONNIER.

Nous allons bien aussi chez elles.

COLOMBINE.

Et de la belle maniere vous vous faites payer.

ISABELLE.

Laissons cela Colombine.

COLOMBBINE.

Est-ce qu'il ne faut pas payer ce que l'on doit.

Mr. GALONNIER.

Voulez vous voir ce que j'ai fait aporter?

ISABELLE.

Voyons. Qu'il est bien mis Colombine! il a une propreté ragoûtante.

Mr. GALONNIER *montrant dans son coffre.*

En voilà une belle par avanture.

ISABELL.

Mais c'est une étoffe qui n'est propre qu'à une femme, & même je suis trompée si Madame de Bellemontre n'en a un habit.

Mr. GALONNIER.

C'est le Marquis de Bonne-avanture qui lui a donné, il est de ses amis.

ISABELLE.

Ho! ho! Monsieur le Marquis est dont son Amant? je ne sçavois pas qu'elle eût une affaire.

Mr. GALONNIER.

Nous sçavons quelquefois bien des choses.

COLOMBINE.

Ho ! c'eſt dans leurs Magaſins que l'on fait de belles découvertes.

Mr. GALONNIER.

Nous ſommes là deſſus fort diſcrets & fort réguliers.

COLOMBINE.

Qu'eſt ce que cela ſert d'être ſi modeſte ?

ISABELLE.

Qu'y trouve tu à redire ? Monſieur Galonnier fait fort bien d'être modeſte.

Mr. GALONNIER.

Ha Madame !

ISABELLE.

Voyons, voyons ce brocard.

Mr. GALONNIER.

Celui-là vous plaît-il ?

ISABELLE.

Non, je trouve quelque choſe dans le deſſein qui n'eſt pas ſelon mon goût.

Mr. GALONNIER.

En voilà un qui eſt fort beau, & je l'aimerois aſſez

ISABELLE.

Qu'il eſt brillant !

Mr. GALONNIER.

Aparemment vous l'aimez Madame ?

ISABELLE.

Voilà des nuances qui me charment.

Mr. GA-

Mr. GALONNIER.

Puisque cetre étoffe vous plaît, il faut vous en accommoder.

ISABELLE.

Laissez-là moi regarder tout à mon aise, quelle est riche, & que l'ouvrage en est bien conduit! Pardon, c'est assez, reployez-là.

Mr. GALONNIER.

Aprés cela je ne sçaurois vous montrer plus rien.

ISABELLE.

Aussi aprés l'avoir vûë je n'en veux voir aucune autre.

COLOMBINE.

Vous avez de l'amitié pour elle?

ISABELLE.

Tu l'as deviné,

Mr. GALONNIER.

Pour l'amour de cela je vous la donnerai au prix qu'elle coûte.

ISABELLE.

C'est quelque chose, mais.....

COLOMBINE.

Hé quoi, vous voilá bien embarrassée! faites marché comme avec vôtre Maître à Danser; que vous payerez quand vous serez mariée, Religieuse, ou morte.

ISABELLE.

Tu me fais rougir en parlant ainsi, ces étoffes sont plus réelles que des coups d'archet.

Mr. GALONNIER.

Sur ce pied là Madame, elle eſt à vôtre ſervice.

ISABELLE.

Je vous remercie Mr. Galonnier. Colombine, voilà ce que tu m'as attiré.

COLOMBINE.

Ho! c'eſt que Monſieur eſt de mes amis.

ISABELLE.

Quoi qu'il ne me vende rien, je prétends auſſi qu'il ſoit des miens, il eſt ſi civil & a une ſi belle phiſionomie.

Mr. GALONNIER.

Rien n'eſt plus honnête que vous.

COLOMBINE.

Elle voudroit bien vôtre étoffé, mais franchemeut....

Mr. GALONNIER.

Madame n'a qu'à la prendre, elle la payera à ſa volonté.

IABELLE.

Je voudrois bien pourtant n'avoir de ces ſortes d'obligations à perſonne.

Mr. GALONIER.

Madame, prenez vous la piece toute entiere?

COLOMBINE.

Oüi: & Madame vous la payera quand elle aura de l'argent.

Mr. GALONNIER.

Madame la payera comme elle lui plaira.

ISA-

ISABELLE.

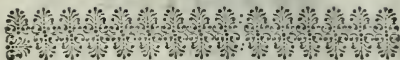
Adieu Mr. Galonnier, j'ai tant de confusion que je ne sçaurois plus me laisser voir.

Mr. GALONNIER *s'en va.*

COLOMBINE.

Ne sçavois-je pas bien que nous aurions les étoffes à bon marché: Allons Madame, les faire accommoder par quelque Tailleur, qui ne prenne pas plus que le Marchand.





SCENE

LA DECENTE D'ARLEQUIN aux Enfers.

PLUTON, ARLEQUIN, ISABELLE, COLOMBINE.

Pluton & Proserpine avec leur Cour. Orphée fait un Compliment à Pluton, puis il chante une Chanson, par où il lui demande sa femme.

PLUTON.

EST-ce là vôtre femme? Elle valoit bien la peine de faire le voyage.

ARLEQUIN.

Ah! s'il ne tient qu'à une Chanson pour avoir sa femme, je vai en dire une nouvelle.

CHANSON.

Pluton mon ami j'ai fait ce voyage,
Pour tirer d'ici celle pour qui j'enrage:
Si tu ne veux me la donner,
Il faudra bien m'en consoler.

ISABELLE.

Il est étonnant de voir un Mari venir chercher sa femme jusqu'aux Enfers. Il ne l'est pas moins de voir une femme souhaiter avec

avec empreſſement de retourner avec ſon mari quand une fois elle en a été ſéparée.

PLUTON.

Voilà un début qui n'eſt pas ſot.

ARLEQUIN.

Ni la débuteuſe non plus.

ISABELLE.

Pour moi je ne ſuis point de celles qui regardent la ſeparation d'un mari comme la porte de leur félicité, & j'avouë franchement que je ſuis d'aſſez mauvais goût pour trouver qu'il n'y a point de bonheur égal à celui de vivre avec un époux qui vous aime, & dont on eſt tendrement aimée.

ARLEQUIN.

Hé ! fy donc, faites la taire : Elle prêche là une nouvelle Doctrine ?

ISABELLE.

Je ſçai bien que je ne ſuis pas du goût des femmes d'aujourd'hui, mais j'aime mieux n'être pas tout à fait à la mode & être un peu plus dans la route de mon devoir : c'eſt ce qui fait que je viens me jetter à vos pieds pour implorer vôtre clemence, & vous prier de me rendre un mari que je cheris plus que toutes choſes au monde, & je ſerai toute ma vie obligée à vôtre grandeur diabolique.

ARLEQUIN.

Malepeſte, voilà du plus beau recitatif.

CO-

COLOMBINE.

Les femmes d'aujourd'hui sont si malheureuses, & l'empire que les maris ont pris sur elles est si absolu, que je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de Filles à marier, qui regardent le mariage comme l'écüeil de leur plaisir & le tombeau de leur liberté.

ARLEQUIN.

Bon, bon, toute la journée les Filles ont le gosier ouvert pour chanter,

Ma mere mariez moi,
Vous sçavez la raison pourquoi.

COLOMBINE.

En effet; n'est ce pas une chose qui crie vengeance de voir l'inhumanité avec laquelle les pauvres femmes, ces moutons d'amour sont traitez par ces loups devorans. Ne diroit-on pas....

ARLEQUIN.

Oh! oh! je voi bien que nous sommes ici sur le patrimoine des Avocats: Comme elle a appris à crier!

COLOMBINE.

Ne diroit-on pas, dis-je, que le Mariage qui devroit être l'union, le nœud & la soudûre des volontez, soit presentement un champ de bataille, où la femme est exposée aux insultes, & bien souvent aux coups de celui qui devroit être le rampart de sa foiblesse.

PLU-

PLUTON.

Hé! laissez faire: je sçai de bonne part qu'on travaille là-haut à vous venger; l'on va enroller tous les mauvais maris.

ARLEQUIN.

On feroit bien mieux d'enrôler les méchantes femmes, elles feroient un beau Regiment de Dragons.

COLOMBINE.

Pour moi je vous déclare que si heureusement mon mari étoit mort le premier, j'aurois fait comme les femmes d'aujourd'hui, j'aurois pleuré, crié, je me serois couverte jusqu'au bout des ongles d'un deüil, où le cœur n'auroit pas eu grand part: mais loin de le venir trouver aux enfers, je me serois bien donné de garde de le chercher.

ARLEQUIN.

Oh ma petite femme! je n'ai jamais douté de vôtre affection.

COLOMBINE.

Ainsi, puisqu'il me vient querir de si loin c'est une marque qu'il ne sçauroit se passer de moi, mais il ne m'aura que par le bon bout. Je prétends avoir des conditions si avantageuses qu'on ne me puisse reprocher d'avoir gâté le métier & m'accuser d'avoir été assez sotte pour reprendre le même mari, aprés avoir été assez heureuse pour en être délivrée.

AR-

ARLEQUIN.

Je fais une action bien plus heroïque en vous reprenant, & si l'on permettoit aux maris veufs de venir se remarier en enfer, je suis seur qu'ils ne reprendroient pas la défunte.

PLUTON.

Elle est pourtant jolie.

ARLEQUIN.

Monsieur le Diable, puisqu'elle est si jolie prenez-là pour vous, je vous la donne de bon cœur.

COLOMBINE.

Auparavant, comme c'est une chose qui crie vengeance de voir le peu de dépense que les femmes font aujourd'hui, je veux avoir plus d'argent que par le passé, & que chacun ait sa semaine la clef du coffre fort.

ARLEQUIN.

Si vous l'aviez une semaine, je courrois grand risque la suivante de ne pas entrer en exercice..

PLUTON.

Cet Oiseau ci sçait bien sa leçon: Voilà une Pelerine qui a diablement de l'esprit.

ARLEQUIN.

Elle a encore sept fois plus de tête, çà, çà, voyons. Comme ainsi soit que le naturel des Corneilles est d'abattre des noix, des Perroquets d'être habillez de verd: De même le naturel de certaines femmes est de faire enrager leurs maris.

CO-

COLOMBINE.

Et les maris de faire enrager leurs femmes.

ARLEQUIN.

Quoi que j'aye enragé tout mon ſaoul pendant que nous avons été enſemble, je veux bien la reprendre encore à mes riſques, perils & fortunes; c'eſt le plus grand ſervice que je vous puiſſe rendre, car je vous promets que ſi elle eſt encore deux jours en enfer, elle vous fera tous deſerter les uns aprés les autres.

PLUTON.

La Cour vous eſt obligée.

ARLEQUIN.

C'eſt ce qui fait, Meſſieurs les Diables, Diableſſes & menus Diablotins, en faveur de l'amitié que j'ai toûjours portée à vôtre Corps, & pour entretenir la Paix & l'union dans l'Enfer, que je veux bien vous en délivrer, mais à certaine condition & article que nous ferons ſigner par les Notaires de ce païs cy, car je croi qu'il n'y en manque pas?

PLUTON.

Ils y ont tous de belles places, ce ſont les plus beaux meubles de nos palais.

COLOMBINE.

Oüi! tu le prends comme cela, & moi je ne veux pas ſortir d'ici. Une jolie femme comme moi, en tout païs ne manque pas de mari.

AR-

ARLEQUIN.

Je veux que vous me promettiez de n'aimer desormais que moi.

COLOMBINE.

Ho ! pour cet article, neant : Je ne veux point engager ma conscience dans le tems ou nous sommes. Il n'y a point de femme qui puisse promettre cela.

ARLEQUIN.

Item : Je prétends que vous baissiez vôtre rayon d'un demi pied pour le moins.

COLOMBINE.

Un demi pied ! je me ferois plûtôt couper la tête. Non, non, je demeurerai ici.

PLUTON.

On les porte donc bien haut ?

ARLEQUIN.

Si on les porte haut ! Vous ne sçavez donc pas que les femmes ont presenté une Requête pour faire hausser les Enseignes, parce qu'en passant dans les ruës leurs Fontanges s'y acrochent, & qu'elles y demeurent penduës. Vous n'avez qu'à prononcer là-dessus.

PLUTON.

Aprés avoir entendu les raisons des uns & des autres : Pour vous défrayer de vôtre voyage, moi Pluton Prince des Tenebres, Souverain du Stix & de Plegeton, Gouverneur des Païs-Bas, Président du Sabat, & Correcteur né des Arts, Métiers & Professions, je vous permets non seulement d'em-

d'emmener vôtre femme, mais toutes celles qui ſont en Enfer, ſans même en excepter Proſerpine

ARLEQUIN.

Pour moi j'en ai trop de celle-cy, mais il y a bien des gens ici qui ne demanderoient pas mieux que de troquer avec vous.

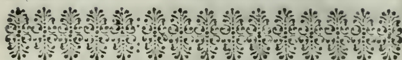
PLUTON.

Avant que de partir je prétends que vous me donniez un plat de vôrre Métier, & que vous donniez aujourd'hui le Bal aux enfers.

ARLEQUIN.

Trés-volontiers, Proſerpine ſera la Reine du Bal, nous la ferons bien danſer. Et vous ma femme allez-vous en toûjours à la Maiſon, & pour vous faire danſer je me ſervirai d'un bâton de côteret pour vous donner le Bal au logis..... Nouvelle maniere de faire-danſer.

On fait une eſpece de Bal, les Danſeurs danſent, & les Sauteurs ſautent.



SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN ROY DE TRIPOLI.

Dans la Propreté Ridicule.

SCENE D'ARLEQUIN & AULARIA.

ARLEQUIN *en Roi de Tripoli, dit à la Seignore Aularia.*

NEttoyez vos oreilles, afin que mes paroles ne se salissent pas en passant au travers. Madame, ayant entendu parler de vôtre propreté, je suis devenu amoureux de vous, par la raison que je suis le Roi des propres.

AU-

AULARIA.

Vous êtes le Roi des propres?

ARLEQUIN.

Oüi, Madame, car tous conviennent que le Tripoli sert à rendre toute chose propre; & comme je suis le Roi de Tripoli, ergo je suis le Roi des propres.

AULARIA.

Allons un fauteüil & des chaises.

On apporte un fauteüil.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela Madame?

AULARIA.

C'est un fauteüil de Tapisserie.

ARLEQUIN.

Un fauteüil de Tapisserie où s'amasse la poussiere, qui est la chose la plus mal propre du monde. Et vous dites Madame, que vous êtes propre? vous vous mocquez. Caribara, charari.

AULARIA.

Que dites vous Seigneur?

ARLEQUIN.

Je dis que l'on m'apporte un fauteüil de fayence, où la poussiere ne s'engendre jamais, & par cette raison il est toûjours propre. Allons Madame, seyez-vous.

AULARIA.

Sire, puisque vous avez tant de bonté pour moi que de venir de vôtre Royaume pour m'épouser, je voudrois sçavoir quelque chose touchant la propreté de vôtre païs.

AR-

ARLEQUIN.

Je vous dirai, Madame que tout y est fort-propre, puisque j'en ai banni jusques aux faiseurs de chandelle, qui sont des gens mal propres.

AULARIA.

Dequoi vous servez vous donc pour vous faire éclairer la nuit?

ARLEQUIN.

Madame, j'ai fait faire des chandelles de Cristal de Venise, & dessus en forme de lumignons, j'ai fait mettre une quantité de petit verre luisant, & cela fait une clarté sans pareille. De plus, nos Palais & nos Maisons ne sont point bâties comme sont toutes les vôtres, de pierre, de bois & de plâtre, car tout cela engendre des rats, des souris, des araignées, & mille autres vilainies.

AULARIA.

Mais Seigneur, dequoi sont donc les vôtres?

ARLEQUIN.

Mes Palais sont faits avec de la toille de Hollande, les portes & les fenêtres sont faites de point de France, & lorsque mes Palais sont salles je les donne à la Blanchisseuse, qui me les rend fort-propres.

AULARIA.

Voilà une grande propreté!

ARLEQUIN.

Permettez donc aussi, Madame, que je vous

vous demande de la maniere que l'on vit dans vôtre païs ?

AULARIA.

Ha ! volontiers, Seigneur.

ARLEQUIN.

Que mangez-vous de bon Madame, dans ce païs ici ?

AULARIA.

Sire, nous mangeons des Poulets, des Chapons, des Pigeons, des Perdrix, des Becasses, & autres sortes de viandes ; le tout accommodé fort-proprement.

ARLEQUIN.

Vous mocquez vous Madame, de manger Perdrix, Poulets, Chapons, fy, cela ne se peut pas souffrir, des viandes qui engendrent une corruption dans l'estomach, dont il se forme une matiere puante ; & vous dites qus vous êtes propre : Ah ! Madame, vous me scandalisez.

AULARIA.

Hé ! que mangez-vous donc Seigneur ?

ARLEQUIN.

Je mange du Musc, de l'Ambre, de la Civette ; & de tout cela il s'en forme une odeur de franchipanne qui est fort agreable.

Il lui regarde les bras.

Attendez Madame, qu'est ce que c'est que cela ? Quoi ! vôtre peau n'est pas corroyée ? Une peau sans corroyer où s'engendre la sueur qui fait une crasse épouventable ! Pour

moi Madame, j'ai mon Corroyeur ordinaire qui me corroye la peau tous les quinze jours; mais à vous il la faudroit corroyer tous les jours.

Il lui regarde dans la bouche, & dit

Qu'est ce que c'est que cela?

AULARIA.

Ce sont des dents.

ARLEQUIN.

Vous avez des dents Madame, entre lesquelles il se met de ce que l'on mange, & cela rend l'haleine puante. Allons que l'on vienne arracher les dents à Madame.

AULARIA.

Ne bougez pas, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Attendez Madame, quoi vous avez les trous du nez débouchez, par où sort l'hiver mille roupies, & vous dites que vous étes propre? Pour moi j'ai le nez bouché ermetiquement, & il n'en peut rien sortir. Les trous du nez débouchez, hé! fy Madame, fy, la, fy, fy, fy. Pour moi Madame, je vous croyois fort-propre, mais je vous trouve extrémement salope. En verité, Madame, encore un coup je suis scandalisé de vôtre saloperie. Fy, ly, fy, fy, fy, allons à Tripoli. Ah! la salope, ah! la salope, ah! la salope.

SCE-

SCENE

D'ARLEQUIN *à la toilette.*

ARLEQUIN *seul.*

J'A envie de rire quand je songe à ces Amans qui viennent faire l'amour à leurs Maîtresses : Voyons si je ferai bien l'un & l'autre. Allons des sieges : Madame je vous souhaite le bon soir.

Je vous saluë Monsieur, de tout mon cœur.

Allons Madame, asseyez-vous.

Je n'en ferai rien.

C'est donc pour vous obeïr.

Couvrez-vous Monsieur, je vous prie.

Aprés vous Madame.....

Ha ! Madame, je vous aime de tout mon cœur, parce qu'il y a en vous un débordement, un dévoyement & un écoulement de charmes & de graces.

Ha! Monsieur vous vous mocquez, car là-dessus je vous promets que je suis fort constipée.

Le joli esprit que vous avez Madame !

C'est une refraction du vôtre.

Les beaux yeux ! la belle gorge !

Elle est bien vôtre servante.

Souffrez donc Madame, que je vous embraſſe.

Ha! Monſieur, vous mocquez-vous?

Non la peſte m'étouffe; je creve, je me meurs, je ſuis endiablé de vos charmans appas.

Fi donc, vous ſaliſſez mes oreilles par vos ordures.

Hé! bien Monſieur.

Je me donne au diable ſi je peux vous quitter comme cela.

Retirez-vous donc Monſieur.

Je n'en ferai rien.

Que veut dire cela?

Cela veut dire qu'il faut....

Il fait la Caſcade ſur la Chaize, & cependant vient Scaramouche qui le voit tomber: il croît que c'eſt ſa fille Aularia; & aprés qu'il l'a découvert il lui donne de ſa ſangle tout autour du Theâtre: & par là finit le premier Acte.

AR-

ARLEQUIN
SOLDAT
ET
BAGAGE
OU
HÔTE ET HÔTELERIE,
COMEDIE ITALIENNE

Traduite en Vers François.



PERSONNAGES.

BALOUARDE Pere.
ISABELLE sa Fille.
ARLEQUIN valet du Docteur.
OCTAVE Amant d'Isabelle.
COLOMBINE servante d'Isabelle.
MEZETIN valet d'Octave.

Traduction des Personnages.

GORGIBUS pour Baloüarde.
ISABELLE sa Fille.
BAGOLIN pour Arlequin, valet de Gorgibus.
LEANDRE pour Octave.
PAQUETE pour Colombine.
ERGASTE pour Mezetin.



ARLEQUIN SOLDAT ET BAGAGE; OU HÔTE ET HÔTELERIE.

COMEDIE ITALIENNE.

Traduite en Vers François.

SCENE I.

GORGIBUS, BAGOLIN, ISABELLE, PAQUETE.

GORGIBUS.

SAns remettre un jour davantage,
De ce pas pour ton mariage,
Je vai prier tous mes amis.

Moi dehors, prends ſoin du logis:
C'eſt par ta fidelle conduite,
Depuis huit ou dix ans de ſuite,
Que je tiens Cabaret ici,
Que mon bien a crû Dieu merci:
Et pour t'en rendre le ſalaire,
Si ma fille à l'heur de te plaire,
Je veux, avant qu'il ſoit demain,
T'en faire un don avec ſa main,
Comme à celui qui plus me touche.

BAGOLIN.

Aprés cela ſoyez farouche,
Quand je vous conte mes douceurs.

GORGIBUS.

Lors que l'Himen joindra nos cœurs,
Ces froideurs deviendront careſſes.

BAGOLIN.

Deffendez lui d'être tigreſſe,
Car l'amour chez moi dominant,
Ne s'y fait point en rechignant.

ISABELLE.

Moi rechigner, moi qui vous aime,
Bien plus que je ne fais moi même.

GORGIBUS.

De cet avœu ſoyez joyeux,
Elle ne demande pas mieux
Que vous épouſer, & je jure,
Qu'elle fera bonne figure,
Dont ſa parole & ceſſion
Suivra vôtre conjonction.

BAGOLIN.

Quel plaisir de pouvoir prétendre,
A l'honneur d'être vôtre gendre,
Et de me voir le digne Epoux,
De cet objet beaucoup plus doux,
Que raisin, sucre & confitures!

GORGIBUS.

Je vai donc prendre mes mesures,
Pour te rendre tantôt content:
Mais écoute mon cher enfant:
Je te veux dire une parole.

Il parle en secret.

PAQUETE.

Hé quoi Madame étes-vous folle?
Est il vrai que vous consentez
Bonnement à ses volontez?

IABELLE.

Tu n'es qu'une folle toi-même,
C'est pour joüer mon stratagême,
Avec plus de facilité,
Que je feins la docilité,
De me rendre à ce qu'il souhaite,
Mon pere ne tient rien, Paquete,
Et son favori Bagolin,
Pour son compte aura moins que rien.

PAQUETE.

Vous êtes donc toute à Leandre?

ISABELLE.

Oüi, mais mon pere nous peut entendre,
Et je n'ai pas ici le tems,
De t'expliquer mes sentimens,

Et de t'inſtruire ; il pourroit nous ſurprendre.

PAQUETE.

J'entens le reſte à demi mot Madame,
Et mon ſecours dans vôtre flâme,
Vous eſt hoc : Mais ils ont tout dit.

GORGIBUS.

Mets bien tout à profit,
Pour accomplir ton hymenée,
Je reviendrai dans la journée,
Aimez vous donc mes chers enfans,
Dés ce ſoir vous ſerez contens.

BAGOLIN.

Nous ferons ce qu'il faudra faire,
Que puiſſe vôtre luminaire,
Vous ramener frais & gaillard :
Ah ! morbleu l'honnête Vieillard,
Qu'en Beau pere je vai bien être !
Mais que diable vois je paroître ?

SCENE II.

ERGASTE, BAGOLIN, PAQUETE.

ERGASTE *déguisé en Paisan.*

SErviteur Monsieur Bagolin,
Je voudrois avoir du bon vin,
Mais du plus bon de vôtre cave.

BAGOLIN.

Souhaitez-vous du vin de Grave,
De l'Hermitage, ou saint Laurens,
Du Jennetin, de Picardant,
Du vin de Bourgogne & Champagne,
Ou bien d'excellent d'Allemagne,
Qu'on nomme autrement vin du Rhin,
Ou du clairet de saint Laurin.
Du vin blanc d'Anjou qu'on renomme,
Pour récréer l'esprit de l'homme.
Vin de Chanuit en Maconnois,
Ou de Dié proche de Blois:
De trés-bon vin d'Andalousie,
Du vin Grec, de la Malvoisie.

ERGASTE.

J'en voudrois qui fut bien friand.

BAGOLIN.

J'en ai d'nn rouge petillant,
Qui sera parbleu vôtre affaire.

ERGASTE.

J'en veux tâter, car d'ordinaire,
J'en goûte pour voir s'il est bon.

BAGOLIN.

C'est un vin qui vient du Japon.
J'en vai tirer.

SCENE III.

PAQUETE, ERGASTE, ISABELLE.

PAQUETE.

Quelle figure !
Qui t'a donné cette parure ?
Que tu sens bien ton franc Pallot !

ERGASTE.

Pour m'informer à ce fallot,
Des sentimens de cette Belle,
Mon Patron, son amant fidelle,
Tout rempli d'amoureux souci,
M'oblige d'être fait ainsi
Un poulet, ou quelque poulette,
Rendront son ame satisfaite
Madame, si du bon du cœur,
Vous en régalez son ardeur.

ISABELL.

Dis lui qu'il aime & qu'il espere,

Que

Que la presence de mon pere,
S'il en croit ce mot important,
Doit le rendre aujourd'hui content.
PAQUETE.
Bagolin vient & fait silence.

SCENE IV.

BAGOLIN, ERGASTE,

BAGOLIN *montrant du vin dans un verre.*

Voici du vin de consequence,
Qu'on peut nommer du vin sans prix,
Etant trés-rare & trés-exquis,
D'en tâter prenez donc la peine:
Ergaste boit.
Peste! il mettroit dans sa bedaine
Un carosse & quatre chevaux:
Quelle éponge pour mes tonneaux!
Ce nez par son aprentissage.....
ERGASTE.
Morgué, ce vin de marmitage,
Est de stila que je voulons.
BAGOLIN.
En voici des échantillons.
ERGASTE
Je suis pis qu'un Satan pour boire.
Il boit.

BAGOLIN.

Je le vois bien, quelle avaloire !
Un muid ne lui ſnffiroit pas.

ERGASTE.

Morgoi, connoiſſez-vous Lucas?
Ce gros crevé, fils du grand Blaiſe,
Il boit ſi-bien, ne vous déplaiſe,
Qu'il fezit nôtre Procureux,
Cocu pargué devant ſes yeux.
Tandis qu'il liſoit ſa chicane.

BAGOLIN

Tant pis pour lui.

ERGASTE.

Jannin Varane,
Qui de Gauchet par ſon couſin,
Et de Guillot gendre & voiſin,
Et le fils s'il faut vous le dire,
A raiſon qu'il ſçait par tout lire,
De la bru d'Olive le Rond,
Se boutit au cœur cet affront :
Car morguienne il a du courage,
C'eſt le Margoulié du Village,
Ardé ce gros fils de putain,
Se plaquit par un biau matin,
Apprenti ſoudar dans la guerre,
C'eſt le plus michant de Nanterre.
Au, morgué, c'eſt un bon grivois !
Il herita du grand François :
Se diſant bâtard de ſon pere,
Mais pour vous éclaircir l'affaire,
Bien plus que liau de nôtre puits,

On

On fera dans nôtre logis
Le feſtin pour les Accordailles,
Du lendemain des Fiançailles,
De Maffet & du gros Collin :
Et comme il nous faudra du vin,
Faites nous donc l'Ariſtmeticle,
Du meilleur de vôtre bouticle.
La, combien vendez vous le pot ?

BAGOLIN.

Le Maconnois vaut en un mot
Quarorze ſols, & l'Herbois ſeize,
Le Muſcat, vingt.

ERGASTE.

Ne vous déplaiſe,
Voulant bien vous payer comptant,
Je n'y voulon pas boutre tant.
Pour ſix ſols.

BAGOLIN.

J'ai du vin d'Auxerre.

ERGASTE.

Pour cinq ſols.

BAGOLIN.

Du vin de Nanterre,
Et d'autre crû de Paris.

ERGASTE.

Je n'en voulons que de ce prix :
Tirez-moi donc dans ma bouteille,
Demi ſetier.

BAGOLIN

Je te conſeille
De ne te pas mocquer de moi.

ER-

ERGASTE

Tout au contraire ſur ma foi,
Je vous eſtime & vous revére,
Pourquoi donc vous boutre en colére.

BAGOLIN.

Je ne ſuis pas, vois-tu, d'humeur....

ERGASTE.

Tout biau Robart point de fureur.
Vous vous boutez trop en outrance,
Voilà pour faire connoiſſance:

Il lui donne un ſoufflet.

Car vois-tu je ſuis diligent,
A tout payer de cet argent.

BAGOLIN.

Coquin, filou, tireur de laine.

SCE-

SCENE V.

PAQUETE, ISABELLE, BAGOLIN.

PAQUETE *en retenant Bagolin.*

HE Monſieur !

BAGOLIN.

Ta ſiévre quartaine,
Tu fais ſauver cet affronteur ;
Mais morbleu ma jalouſe humeur
Croit ce Pallot toute autre choſe,
Et ce Magot ſera la cauſe,
Que tout ſera fermé chez nous.
Pour empêcher qu'auprés de voûs,
Deſormais nul Galant n'aproche,
J'aurai dequoi donner taloche,
A qui viendra d'un air muguet
Pour vous joindre, ferai le guet.
Oüi, pour qu'on n'entre ni ne ſorte,
Je me mettrai devant la porte,
Sous la figure d'un Soldat,
Dont l'accoutrement n'eſt pas fat.
Et ſi je vois quelque bon frere,
Qui ſouhaite faire grand-chere,
Sans quitter mon poſte d'un pas,
Je lui veux faire un bon repas,
Fournir un couvert agreable,

Et du vin le plus delectable,
Vous n'en croyez rien entre vous :
Mais faites-nous les yeux plus doux :
Et pour flâter nôtre martyre,
Dit....

ISABELLE.

Moi, je n'ai rien à dire,
Sinon qu'a faire ainsi sa Cour,
On n'inspire guere d'amour.

BAGOLIN.

Ce discours me met dans la rage,
Rentrez sans tarder davantage,
Malgré vos dents & malgré vous.
Je serai sous le nom d'époux,
Vôtre Seigneur & vôtre maître,
Et lors je vous ferai connoître...
Mais Paquete va l'enfermer,
Car puisqu'elle ne peut m'aimer,
Je veux faire qu'avec justice,
L'impertinente me haïsse :
Observe bien égallement.....

PAQUETE.

Laissez-moi faire seulement,
Si vous n'avez l'ame contente,
Je ne suis pas vôtre servante.

BAGOLIN.

Va donc, & comme je te dis....

PAQUETE.

Il suffit.

SCENE VI.

BAGOLIN *seul.*

FAute d'observer ma methode,
Force Maris ont pris la mode,
De porter cornes sur le front ;
Donc pour prévenir cet affront,
Allons prendre nôtre équipage,
Aussi-bien vois-je un Personnage,
Qui sans vendre du vin, je croi,
En a plus de charge que moi.



SCE-

SCENE VII.

ERGASTE *ſeul, ivre,*

C'Eſt une choſe inconteſtable,
Que j'ai toûjours oüi dire à table,
Qui ſouhaite avoir du repos,
Va le chercher au fond des pots.
Voyez-vous la mélancolie,
Dont l'embaras toûjours nous lie:
Robert Vinot le grand Docteur,
Roi des ragouts, fort bon-bûveur,
Moraliſant ſur la bouteille,
D'un diſcours qui charme l'oreille,
Diſoit donc ſans trop diſcourir,
Que... Mais bon ſoir je vas dormir:
J'ai tant bû parlant de Paquete,
Que j'en ai l'ame contrefaite.
De dormir prenons le régal,
Qui boit beaucoup ne fait pas mal;
Car le vin, comme on dit, inſpire,
Oüi da: Qu'eſt-ce que je veux dire?
Je l'oubliois, c'eſt de dormir.

SCENE VIII.

LEANDRE, ERGASTE *dormant sur le Téatre.*

LEADRE.

Que diable a-t-il pû devenir ?
Au lieu de faire son message,
Ce maraut s'est soulé, je gage :
Hé bien ! devine-je à demi,
Le voilà mort, ivre, endormi,
Quelle raison en tirerai je ?
Et pour l'éveiller que ferai je ?
Ha ! que si j'avois un bâton,
lui donnant des coups de pied.
Et consulter ma passion.

ERGASTE.

Qui va là ? qui va là,

LEANDRE.

Ton maître,

ERGASTE.

Il est sorti,

LEANDRE *continuant de le battre.*

Le double traître,
Qu'a-t-il fait de son jugement ?

ERGASTE.

Si tu ne heurte doucement,
D'un pot à pisser je te jure,

Tu

Tu verras coëffer ta figure.

LEANDRE *le battant de la main,*

Je ne puis retenir ma main ;

ERGASTE.

Qui va là ? Revenez demain,
J'ai perdu la clef de la porte.

LEANDRE *le frapant toûjours.*

Quoi ! n'entends-tu pas qui je ſuis ?

ERGASTE.

D'ouvrir maintenant je ne puis.
Qui va là ?

LEANDRE *le relevant & tourmentant*

Je pers patience

ERGASTE.

Ha ! c'eſt vous ! Monſieur, que je penſe, Qui vous croyoit ſi tard dehors ?

LEANDRE

As-tu coquin, le diable au corps ?
Dans une affaire qui m'importe,
D'aller t'enyvrer de la ſorte,
Et dans l'état où je te vois.....

ERGASTE.

Mais Monſieur, parlez-vous à moi ?

LEANDRE.

A qui donc ?

ERGASTE.

Mettez vos lunettez.
Pour regarder ce que vous faites,
Vous perdez, je croi, le reſpect,
Il faut fléchir à mon aſpect.

Et

Et de plus m'embraſſer la cuiſſe,
D'être ſoul pour vôtre ſervice:
Voyez-vous bien l'effet preſent,
Du vin couleur d'œil de Faiſan,
Que j'ai bû chez vôtre Maîtreſſe,
Me vient broüiller à la traverſe:
Mais c'eſt par ce broüillamini,
Que nous avons été muni,
D'un Poullet, que vôtre Iſabelle
M'a donné.... . Morbleu qu'elle eſt belle!

LEANDRE *en le pouſſant.*

Veux-tu le donner? animal.

ERGASTE.

Vous ruez plus fort qu'un cheval.

LEANDRE.

Dépêche-toi, la peine extrême.....

ERGASTE.

Voyez vous! Monſieur, je vous aime,
Renguainez donc vôtre couroux,
Si vous voulez ce Billet doux,
Que j'ai de vôtre deſtinée,

LEANDRE.

Seras-tu toute la journée
A le chercher?

ERGASTE.

Ah, doncement!
Patience pour un moment:
Vous êtes prompt comme tempête,
Voilà des chevenx de la tête

Tirant un papier.

De feu mon pauvre pere grand.

LEAN-

LEANDRE

Sçais-tu si le courroux me prend,
Que.....

ERGASTE.

Point d'impatience.
Le voici Monsieur, que je pense.

LEANDRE.

C'est un billet d'Operateur.

ERGASTE.

Cet autre?

LEANDRE.

Un compte de Tailleur.

ERGASTE.

Le voici donc?

LEANDRE

Chanson à boire.

ERGASTE.

Et celui ci?

LEANDRE.

C'est un Memoire,
Que t'a donné le Maréchal.

ERGASTE.

Bon le voilà!

LEANDRE.

Chien de brutal,
Sçais tu que je suis las d'attendre?

ERGASTE.

Ah! je le tiens.

LEANDRE *lit.*

Mon cher Leandre,
Mon Pere prétend dés ce soir,

Me

Me mettre au dernier defeſpoir,
Puiſqu'il veut trahiſſant ma fiâme
Que j'épouſe ce ſot infame,
Qui vend ſon vin: Cherchez moyen,
D'empécher ce cruël lien;
Ou ſoyez ſeur que vôtre Amante,
Ne ſera pas demain vivante.

Aprés avoir lû.

Juſte Ciel!

ERGASTE.

C'eſt là le premier,
Mais Monſieur, liſez le dernier,
Que Paquete par la fenêtre,
M'a jetté, me voyant paroître:
Je l'avois mis je ne ſçai où.

LEANDRE *lit.*

Une fenêtre obſcure & baſſe,
Qui donne en cette ruë où perſonne ne paſſe,
Et ne ferme qu'à deux verronx:
M'eſt un moyen aiſé de me tirer d'affaire,
Pendant l'abſence de mon pere:
Oüi, je ſuis réſoluë à ſortir de chez nous,
Puiſque pour peu que je difere,
Mon Mariage ſe doit faire:
Mais pour donner occaſion,
A nôtre juſte évaſion.
Amuſez devant nôtre porte,
Ce ſot qui me force à ſortir:
Il veut, dit il, n'en point partir,
Et ſe propoſe de la ſorte,
De détourner mes ſoûpirans,

De venir pour me voir, étant......
Mais par un revers équitable,
Ce qu'il veut me donner d'ennui,
S'en va retomber dessus lui.
Tandis que vous serez à table,
Qu'Ergaste vienne nous aider,
A tous deux pour nous évader.
Pour ôter tout sujet de plainte;
J'irai chez mon Oncle Philinte,
Qui devant mon Pere a cent fois
Condamné son indigne choix.

Aprés que Leandre eût lû, il dit,

Ah! ce Billet me rend la vie.
Allons contenter son envie,
Ou plûtôt attendre ici prés,
Nôtre brutal & ses aprêts,
Le voici qui vient en figure,
De particuliere structure.
Ergaste, sui moi.

ERGASTE.

Je le veux.

SCENE IX.

BAGOLIN, ISABELLE, PAQUETE.

BAGOLIN.

POur vous cacher des amoureux,
Je ſuis Logis, Soldat, Bagage,
Déguiſé ſous cet équipage,
J'attraperai tous les Gallans,
Qui nuit & jour viennent errans :
Et ſi quelqu'un deux fait la bête,
Je lui mets du plomb dans la tête.
Màis tous ceux qui paroîtront doux,
Et qui viendront manger chez nous,
Trouveront ici toutes choſes,
Les chambres par là ſeront cloſes,
Et vous dedans, m'entendez vous?
Je ſuis choiſi pour vôtre Epoux,
Rien ne vous en peut plus deffendre.

ISABELLE.

Mon pere me l'a fait entendre,
Ses volontez me ſont des Loix.

BAGOLIN.

Je vous ai dit plus de cent fois,
Que les Cocus ſont dans la France,
Plus qu'autre part en abondance:
C'eſt un mal qu'on n'y peut guerir.

PAQUETE.

On n'en voit perſonne mourir.

BAGOLIN.

Je n'en veux point être malade,
Et pour en éviter l'aubade,

Il parle à Paquete.

Nuit & jour je ſuivrai vos pas.
Va l'enfermer ne tarde pas,
Quelqu'un vient.

PAQUETE.

Quelle bruſquerie !

SCENE X.

BAGOLIN, LEANDRE, ERGASTE.

LEANDRE.

MOntrez-nous quelque Hôtelerie.

BAGOLIN.

Monſieur ne prenez pas le ſoin
D'en aller demander plus loin;
Vous en avez fait la rencontre.

LEANDRE.

Où donc est-ce mon ami, montre?

BAGOLIN.

C'est moi, je suis Hôte & Logis,
Et pour prouver ce que je dis,
Et qu'en rien je ne vous impose,
Un trés-bon vin couleur de rose,
Fera le début d'un repas,
Dont les mêts seront délicats:
Car enfin chez moi tout se trouve,
Et sans que d'ici là je mouve,
Vous aurez Saucisses & Boudins,
Pour vous bourrer les intestins;
Patés, Ragoûts, Bisque, Potage,
Des Entremêts, selon l'usage,
Où la Truffe & le Champignon,
La Morille & le Morleron,
Par un mariage agreable,
Font naître un goût si delectable,
Que quand on en tâte une fois,
On se mange le bout des doigts.
De plus vous aurez des Poulardes,
Chapons, Faisans, Pigeons, Outardes,
Cercelles, Lapins des plus blans,
Bécasses, Perdrix, Albrans,
Lévraux, quelque tendre Poulette,
Ou la douzaine d'Aloüette,
Ramier, Canard & Chevalier,
Des Grives & quelque Pluvier.
Aprés tant de viandes exquises,
Si vous aimez les friandises,
Je vous changerai de couvert,

Et vous donnerai pour dessert,
Piece de Four & Confitures :
Mais pour montrer ces choses seures,
Parlez, voulez-vous un repas ?
Vous verrez si je ne suis pas,
Hôte, Cuisinier & Taverne.

ERGASTE.

Qui, toi ?

BAGOLIN.

Oüi, moi.
Je veux que l'on me berne,
Si je ne suis pas la maison,
Expliquez-vous donc sans façon :
Qu'est-ce ? avez vous la geule morte ?

LEANDRE.

Pourquoi être mis de la sorte ?

BAGOLIN.

Pourquoi ! C'est que je suis Soldat,
Et je porte un Certificat
Pour le prouver : car devant Dole,
Ayant le mousquet sur l'épaule,
J'eûs quatre balles dans le corps,
Aussi fis-je de grands efforts :
Comme nous marchions balle en bouche,
Un Sergent brutal & farouche,
M'accusant d'aller doucement,
M'apliqua sans nul compliment
Un soufflet, qui sans intervalle
Me fit avaler quatre balles.
La Gazette parla de moi.

LEAN-

LEANDRE.

Mais en l'état où je te voi,
Que peux tu faire ?

BAGOLIN.

Etre je pense
Hôtelier ou Maître de danse.

LEANDRE

Tu travailles, je le voi bien ?

BAGOLIN.

Point du tout. Je n'ignore rien,
En vertus je vaux cent Alcides,

LEANDRE.

A qui, mon cher ?

BAGOLIN.

Aux Invalides.

LEANDRE.

Il eſt ma foi divertiſſant.
Cà traite-nous.

BAGOLIN.

Un vin puiſſant,
Feroit je croi, bien vôtre affaire :
Mais avant il eſt neceſſaire,
De commençer par le couvert,
On ne me prend jamais ſans verd :
J'ai de tout, le diable m'emporte,
A me voir diſpos de la ſorte,
En quittant la jambe de bois,
L'équipage & tout le harnois,
Dont ſouvent nous charge Bellone.
Je vois bien que je vous étonne,
Mais apprenez que la fureur,
Qui ſuit mon excés de valeur,

M'a fait prendre cet équipage,
Pour empêcher mon grand courage,
D'expoſer mes jours aux aſſauts,
Et je ne fis tous ces défauts,
Que pour être exempt de me battre,
Mais je ſuis diſpos comme quatre,
Quand il faut employer les mains,
A faire d'excellens feſtins,
Dont je me bourre d'ordinaire,
A l'exemple de mon Grand pere,
Qu'on nommoit Forget le Goulu,
Homme à boire plein de vertu.
Imitant ce grand Perſonnage,
Je porte toûjours mon bagage,
Et me délaſſe des combats,
En prenant mes plus doux ébats,
Dans la cuiſine que je porte.

LEANDRE.

Ça voyons donc de quelle ſorte,
Tu prétens nous donner dequoi ?

BAGOLIN *qui ſert avec ſa jambe de bois.*

Il n'eſt point de nenni chez moi,
Voilà chacun vôtre eſcabelle,
Si c'eſt mon vin qui vous appelle,
Il vous en faut qui ſoit de prix.

ERGASTE.

Goutons en donc ?

BAGOLIN.

J'en ai d'exquis :
Voici ma cave là derriere,
Tirez-en, donnez vous carriere,

Pour

Pour en choisir de vôtre goût.

ERGASTE.

Il est bon.

BAGOLIN.

Voici du ragoût
Pour l'entremêts de vôtre table,
Et d'un potage délectable.

ERGASTE.

Plaçons-nous, & bûvons souvent.

BAGOLIN.

Alte-là, vous devez avant
Laver l'un & l'autre la patte,
Suivant la régle d'Hipocrate,
Qui fut jadis grand Medecin.

LEANDRE.

Dépêche toi.

BAGOLIN.

C'est mon dessein,
Approchez, voici la fontaine.

LEANDRE.

C'est assez, tu prens trop de peine.

BAGOLIN.

Tenez, essuyez-vous les doigts,
Voici d'un saucisson François,
Qui vaut mieux que ceux de Boulogne,
C'est le délice d'un ivrogne,
Mangez, il est de ma façon.

ERGASTE

Bûvons avant.

BAGOLIN.

Oüi, la boisson,

Suivant l'Ecole de Salerne,
A qui sagement se gouverne,
Dans le régime des repas,
Doit toûjours préceder les plats.

ERGASTE.

Je ne fais rien qui ne se doive,
Mais tournez-vous que Monsieur boive.

BAGOLIN

Voici d'un Chapon merveilleux.
Qui jadis nous fit bien des œufs,
Il est tout chaud je vous assûre :
Il vous faut un peu de verdure,
C'est l'ornement des bons ragoûts.

LEANDRE.

Mais à propos, entre-nous tous,
Si tu le peux, une salade.

ERGASTE.

C'est fort bien dit : Fait camarade,
Cela provoque l'apetit.

BAGOLIN.

Nôtre jardin, quoique petit,
Nous en fournit en abondance,

Il a des laitues, qui lui servent de jarretieres.

Bûvez, pour prendre patience,
Tandis je vais l'assaisonner :
Je ne veux pas pour lesiner,
Epargner l'huile & le vinaigre,
On hait trop la salade maigre :
Vous voyez qu'il n'y manque rien.

ER-

ERGASTE.

Donne, l'ami, cela va bien.

BAGOLIN.

Jugez par là de mon adresse ;
Il vous faut un peu d'allegresse.

LEANDRE.

Tu gâte tout ?

BAGOLIN.

Non pas, non pas,
C'est l'agrément des bons repas :
Aprêter, je suis peu novice.
Voilà du sel & de l'épice,
Une Orange pour le Chapon.
Vous n'en dites rien : Est il bon ?

ERGASTE.

Un peu dur, mais j'ai la dent forte,

BAGOLIN.

La pauvre bête est pourtant morte,
De quatorze jours avant-hier,
C'est du tems pour mortifier :
Mais bûvez donc, mort de ma vie,
Vous allez gagner la pepie.
Je vai donc pour vous provoquer,
A vous faire rire & trinquer,
Vous apporter un bon service,
D'un mêts assaisonné d'épice :
Voyez ce pâté de Lapin,
Je le garantis de ma main :
Sentez l'odeur de cette piece :
Tenez voilà de l'allagresse.

LEANDRE

Cet ornement ne me plaît pas.

BAGOLIN.

Arrosez donc vôtre repas,
En vin vous faites peu d'emplette.

LEANDRE

Peut-on nous faire une omelette ?

BAGOLIN.

Oüi, volontiers.

ERGASTE.

Fais promptement.

BAGOLIN.

Vous l'allez avoir seurement,
Ne bougez vos yeux de la tête,
En ragoût je ne suis pas bête,
Et les Fricasseurs, sur ma foi
Ne sont que des sots prés de moi,
Je suis Docteur dans la cuisine,
Trouvez-vous qu'elle ait bonne mine ?

LEANDRE.

Assurément, on ne peut mieux.

BAGOLIN.

Une omelette faite aux œufs !
Voyez-vous, j'entens la friture.
Mais j'oubliois de la verdure.

LEANDRE.

Hé ! dispense-nous de ton verd.

BAGOLIN.

Que voulez vous pour le dessert,
De tout bois je sçai faire fléche,
Voici des Confitures seches,
Des Tartelettes, des Marons,

Des

Des Biſcuits & des Macarons,
Et ſur tout beaucoup d'allegreſſe.
N'admirez-vous pas mon adreſſe:
Voilà du Fromage nouveau,
Et du ſucre ſur le Gâteau.
Mais vous ne bûvez point, j'enrage,
Allons Meſſieurs, prenez courage,
Humectés un peu l'inteſtin,
Sans mettre de glace en mon vin,
Il ſe tient frais à mon derriere.
Que cherchez-vous?

Il parle à Leandre, qui s'écarte du côté de la maiſon.

ERGASTE.

L'Apoticaire,
Monſieur voudroit un Lavement.

BAGOLIN.

Celui-ci va dans un moment,
Dégager tout ce qui l'oppreſſe:
Il vous faut un peu d'allegreſſe.

ERGASTE.

Ecartons nous ſans dire mot.

BAGOLIN.

Dites moi, vous cherchez le pot
Aparemment, ou bien la chaiſe.
Tenez, mettez vous à vôtre aiſe.

LEANDRE *bas.*

Ergaſte, tâche à t'eſquiver,
Mon ami, pourras-tu trouver,
Un petit doigt de Limonade?

BAGOLIN.

Celle-cy n'est je croi, pas fade.
Je sers les gens sans embarras.

LEANDRE *à part.*

On ne peut s'écarter d'un pas,
Il trouve tout ce qu'on demande.

BAGOLIN.

Si vous avez l'ame friande,
J'ai d'un hipocras merveilleux,
Qui passe le Nectar des Dieux.
Voulez-vous que je vous en tire?

LEANDRE *à part.*

D'accord... Amusons ce Satire,
De peur qu'il ne rentre au logis,
Avant que nos gens soient sortis.
Voyons s'il gobera le leûrre.
Mon ami pour passer une heure,
N'as-tu rien dans ton havresac?

BAGOLIN.

Voici des pipes & du Tabac,
Voici des cartes, des palettes,
Un villeton & des boulettes.
Vous êtes seul: d'où vient cela?
De ce Monsieur qui mangeoit-là,
Le départ un peu m'inquiete,
Est-il point avec Paquete?
Isabelle.... Elles n'y sont plus,
Ah! tous mes cris sont superflus;
J'ai pourtant bien fermé la porte,
Crions encore à voix plus forte,
Paquete.....

C'est

C'eſt perdre le tems,
Sortons dehors, voyons dedans,
Pour ſçavoir d'où vient ce ſilence?

SCENE XI.

ERGASTE, BAGOLIN *rentrant aprés ces deux Vers.*

ERGASTE.

Vous tenez ſous vôtre puiſſance,
Le digne objet de vôtre amour.

BAGOLIN.

Morbleu l'abominable tour!
C'en eſt fait, je pers ma Maîtreſſe.

ERGASTE.

Il vous faut un peu d'allegreſſe.

BAGOLIN.

Quoi donc! ne reverrai-je plus....?
Mais voici Monſieur Gorgibus.

SCENE XII.

GORGIBUS, LEANDRE, BAGOLIN.

BAGOLIN.

JE n'ai rien fait que d'inutile,
Pour vouloir garder vôtre Fille,
On me l'a priſe en tapinois.

LEANDRE.

Oüi Monſieur, je ſuis ſon choix.

GORGIBUS.

S'enfuir de chez moi; la pendarde!

LEANDRE.

Elle eſt ſous une honnête garde,
Mais vous n'en ſerez averti,
Qu'en m'acceptant pour ſon parti.

GORGIBUS.

Je vois par là qu'il faut me rendre,
Oüi Monſieur, je vous prens pour gendre?
Mais que deviendra Bagolin?

LEANDRE.

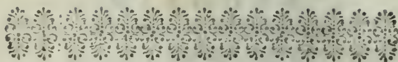
Si pour diſſiper ſon chagrin,
Cent loüis neufs dans une bourſe.

BAGOLIN.

J'y trouverois plus de reſſource,
Qu'à tout le ſexe feminin :
Et le tour de Maître Gonin,
Me va tellement rendre ſage,
Sur le ſujet du Mariage,
Que ſi jamais je ſnis coucou,
Je veux qu'on me rompe le cou.



SCE-



SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN EN DUEIL,

Dans le Peintre par amour.

SCENE

ARLEQUIN *en deüil, parlant au Vieillard, & se lamentant.*
LE VIEILLARD *lui demande ce qu'il a à pleurer, & qui est-ce qui est mort?*

ARLEQUIN.

C'Est mon Pere qui est mort, & il m'a laissé pour deux cens mille écus de bien.

LE VIEILLARD.

Hé pourquoi pleurer? il y a sujet de rire,

rire, puiſqu'il t'a laiſſé tant de bien.

ARLEQUIN.

Je ſuis inconſolable.

Il pleure.

Mais je ſerai fort à mon aiſe.

Il rit.

LE VIEILLARD.

Comment eſt-ce que vôtre Pere avoit amaſſé tant d'argent ?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'il apprenoit à joüer des Inſtrumens: Il avoit joüé devant le Roi Henri IV. à Paris.

LE VIEILLARD.

Mais avant que de joüer des Inſtrumens, que faiſoit il ?

ARLEQUIN.

C'étoit un homme d'une condition fort élevée; un homme au deſſus des autres.

LE VIEILLARD.

Hé comment au deſſus des autres ?

ARLEQUIN.

C'étoit lui qui plantoit le coq au deſſus des clochers les plus élevés: c'eſt ce qui le faiſoit diſtinguer & paroître au deſſus des autres.

LE VIELLARD.

Mais de quel inſtrument joüoit-il?

ARLEQUIN.

Il joüoit de la Harpe. Helas! le pauvre homme eſt mort par la perſecution des envieux

vieux, à cause qu'il joüoit mieux que tous les autres joüeurs de Harpe, & pour cela ils le mirent dans un lieu fort-obscur, pour l'empêcher de joüer davantage.

LE VIEILLARD.

Est-il mort là dedans?

ARLEQUIN.

Au contraire, étant enfermé on vouloit sçavoir de lui s'il étoit vrai qu'il s'étoit comme cela enrichi à joüer de ses Instrumens: Mais comme il connoissoit que l'on vouloit sçavoir son secret, il tint bon & dit que non. Et comme mon Pere s'étoit échauffé à son dernier voyage de Paris, ils firent venir un Medecin qui avoit un bonnet quarré qui lui ordonna les Eaux pour lui rafraîchir les entrailles. Mon Pere qui avoit une averſion pour les Ordonnances, & sur tout pour les Eaux, n'en voulut point boire: mais quelques personnes ayant pitié de lui le lierent avec des cordes & lui firent boire de force deux seau d'eau. Cette boisson affoiblit fort mon Pere, & croyant mourir il ne voulut pas en homme d'honneur emporter son secret. Il dit toutes les manieres agreables & nouvelles dont il joüoit de la Harpe: & le pauvre défunt parla si élegamment ce jour là, que l'on écrivit tout ce qu'il dit sur cette illustre Profession. Aprés cela on assembla plusieurs Medecins qui firent une Consulte, & lui ordonnerent une promenade pour prendre l'air.

l'air. L'apresdîné, sur les trois heures, il devoit venir un carosse pour le prendre ; mais comme il faisoit grand chaud, & que les Medecins lui avoient ordonné de prendre l'air, on trouva à propos de le mettre dans une charette, avec un honnête homme qui avoit uue si grande amitié pour mon Pere qu'il ne l'abandonna jamais. Cette charette, étoit gardée de Gardes à cheval & de Gardes à pied. Son Medecin étoit à cheval derriere la charette, & aprés lui il y avoit mille ames qui suivoient. Toutes les fenêtres étoient remplies de monde, & jamais Cesar n'est entré à Rome en si grand triomphe que mon Pere est entré dans une grande Place : Or on l'attendoit avec grande impatience ; on avoit bâti pour lui un nouveau édifice, & lors qu'il fut arrivé les montées n'étoient pas encore faites: Il fallut monter par une échelle; mais comme il étoit foible son ami monta le premier pour lui aider. Quand il fut monté & qu'il étoit dans la force de l'air il lui prît une convulsion : Son ami, de peur qu'il ne tombât, lui mît adroitement une corde au col, la convulsion le reprît & il tomba: Son ami le retint avec la corde, & comme il avoit peur que son ame ne sortit par la bouche il la repoussoit toûjours : elle fut contrainte de sortir par le bas psr un gros pet ; & voilà comme mon Pere est mort.

LE VIEILLARD.

Que le diable te puisse emporter, va il falloit bien me faire perdre du tems pour me dire que ton Pere étoit un voleur, & qu'il avoit été pendu : Puisse tu l'être un jour pour m'avoir ainsi amusé.

SCENE

LE VIEILLARD, ARLEQUIN *vendeur d'Almanachs.*

LE VIEILLARD.

MOn ami que vens-tu là ?

ARLEQUIN.

Toute sorte de bons livres : Pierre de Provence, la Belle Maguelone, Robert le Diable, Richard sans Peur, Roland le Furieux, Tiel l'Espiegle, les quatre fils Aimon, les Ruës de Paris en Vers Burlesques & leur étimologie.

LE VIEILLARD.

Voyons, je te prie, ce livre des ruës de Paris.

ARLEQUIN.

Tenez Monsieur, le voilà. Ecoutez. Ruë d'Hablon.

Ruë

Ruë des Coquilles.
Ruë des deux portes.
Ruë des Poupées.....

LE VIEILLARD.

Dis-moi un peu, d'où vient que ces rües-là se nomment comme cela? me le diras-tu bien?

ARLEQUIN.

Oüi da Monsieur, je vous le dirai, avec plaisir.

LE VIEILLARD.

Pourquoi la ruë d'Hablon?

ARLEQUIN.

C'est la ruë de Paris la plus passante, & comme il y passe beaucoup de Hableurs, on l'a nommée ruê d'Hablon.

LE VIEILLARD.

Pourquoi ruë des Coquilles?

ARLEQUIN.

C'est une Ruë où logeoient beaucoup de menteurs, & lors qu'ils faisoient leurs mensonges on leur disoit; à qui vendez vous vos coquilles? C'est de-là qu'est venu ce nom.

LE VIEILLARD.

Ruë des deux Portes?

ARLEQUIN

Cette Ruë est où demeurent tous les méchans Payeurs, lesquels ont chacun deux Portes à leurs maisons, & quand on leur vient demander de l'argent par une porte, ils

ils ſortent par l'autre, pour éviter leurs creanciers.

LE VIELLARD.

Et que veut dire celle-cy, Ruë Poupée?

ARLEQUIN.

C'eſt où demeure une partie des Précieuſes de Paris.

LE VIEILLARD.

Ruë Jean Pain-mollet: Celle ci eſt drôle, vraiment.

ARLEQUIN.

C'eſt où demeuroit un Garçon Boulenger qui s'apelloit Jean, & ne faiſoit que du pain molet; c'eſt pourquoi cette ruë porte ſon nom.

LE VIEILLARD.

Ruë Princeſſe, que veut dire celle ci?

ARLEQUIN.

C'eſt une Ruë où demeuroit la Maîtreſſe de Jean Pain mollet, & Jean Pain-mollet l'apelloit toûjours, en lui faiſant l'amour, ma Princeſſe; & ce nom eſt demeuré à la ruë.

LE VIEILLARD.

Oh! par ma foi en voici une drôle, je ne ſçai ce que tu pourras dire pour ſon étimologie: Ruë Jean Tiſon.

ARLEQUIN.

Dans cette Ruë il y demeuroit un garçon qui s'apelloit Jean, & portoit tous les matins à la Princeſſe un tiſon pour allumer ſon feu, & cette ruë fut nommée la Ruë Jean Tiſon.

LE

LE VIEILLARD.

Ruë des Andoüilles : Oh ! oh! voilà une drôle de Ruë.

ARLEQUIN.

C'eſt où furent achetées les Andoüilles pour donner à la Princeſſe le jour de ſa Fête, par Jean pain-mollet.

LE VIEILLARD.

Ruë du Pied de Bœuf.

ARLEQUIN.

C'eſt où fut acheté le Pied de Bœuf, que Jean Tiſon donna à la Princeſſe pour ſa Fête.

LE VIELLARD.

Ruë Tire-boudin : Oh ! voilà une plaiſante ruë.

ARLEQUIN.

C'eſt où la Princeſſe leur donna un bon morceau de bon Boudin pour payer ſa Fête, l'un le tira par un bout, l'autre par l'autre : c'eſt pourquoi cette ruë porte le nom de Tire-boudin.

LE VIEILLARD.

Ruë du Sabot, que veut dire celle-ci ?

ARLEQUIN.

C'eſt où Jean Pain mollet jetta ſon Sabot à la tête de Jean Tiſon.

LE VIEILLARD.

Ruë des Orties : & celle-là que veut-elle dire ?

ARLEQUIN.

C'eſt que la Princeſſe paſſant dans un jar-

din elle tomba ſur des Orties, qui lui piquerent les feſſes.

LE VIEILLARD.

La Ruë de la Moignon : oh! en voilà une drolle.

ARLEQUIN.

C'eſt où Jean Pain mollet prit le couperet d'un Boucher dont il coupa le doigt à Jean Tiſon, & ne lui reſta que le moignon : c'eſt pourquoi on la nomme la Ruë de la Moignon.

LE VIEILLARD.

Ruë du Pet au Diable : oh! foi d'homme d'honneur en voilà une qui eſt drôle.

ARLEQUIN.

C'eſt que la Princeſſe en courant, cria arréte de par tous les Diables ; en criant elle s'éforça & fit un pet : c'eſt pourquoi on la nomme Ruë du Pet au Diable.

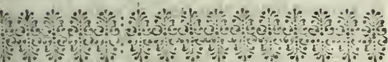
LE VIEILLARD.

La Ruë de la Femme ſans Tête : oh! oh! voilà une drôle de ruë.

ARLEQUIN.

C'eſt que Jean Pain-mollet étant aveuglé de colere ne prît pas garde où il frapoit, & coupa la tête à la Princeſſe.

SCE-



SCENES FRANÇOISES DES INTRIGUES DES HÔTELIERS.

SCENE D'ARLEQUIN, PIERROT, CLAUDINE.

ARLEQUIN.

ECoute Pierrot, je m'en vai pour quelque tems hors de la maison, c'est ourquoi je te prie de prendre garde à tout, principalement à ma Fille.

PIERROT.

Oh! mordi laissez-moi faire, si elle me rompe elle sera bien fine.

Arlequin s'en va.

C'est pourtant un maudit bétail à gouerner; elle sont du naturel des Anguilles,

ils fretillent toûjours, vous croyez les tenir & vous ne tenez plus rien, ils vous échapent. Je vai appeller Claudine, & lui faire une petite exaltation, Claudine, Claudine, Claudine.

CLAUDINE.

Hé-bien, que voulez-vous?

PIERROT.

Regardez-moi Claudine: Que l'on m'apporte mon fauteüil.

Ils s'asseyent tous les deux, & Pierrot parle.

L'honneur est un joyau, mais un joyau qui se gâte quand on le met à l'abandon, & qu'il est trop exposé à l'air. Une Fille est comme une bouteille d'eau de la Reine de Hongrie, elle perd sa vertu si elle n'est bien bouchée: c'est ce qui fait qu'un grand Philosophe dit q'une femme raisonnable demeure enfermée dans son logis. Il n'a pas parlé des Filles, car elles étoient fort claires semées en son tems, aussi bien qu'en celui-ci.

CLAUDINE.

Que veux-tu dire, Pierrot, avec ta Morale? je croi que tu es venu fou.

PIERROT.

Comment devenu fou? vous ne sçavez donc pas que je suis presentement vôtre Pedagogue, & qu'Arlequin m'a laissé pour prendre garde à vous.

CLAUDINE

Vraiment il m'a laissé-là en bonnes mains !

PIERROT.

Je suis à vôtre égard ce que la bride est à un cheval, un bâton à un Aveugle, & un gouvernail à un Vaisseau : Pour moi je suis le gouvernail, mais un gouvernail avec lequel j'empêcherai que vous n'alliez donner contre les Rochers des Garçons... Car le monde est une Mer, & les vents soufflent dans cette Mer qui boüillonne, & qui fait que la raison dans cette Mer..... Parce que la Mer est .... que..... la..... la raison ; ma foi je croi l'avoir perduë.

CLAUDINE.

Au secours, vîte voilà Pierrot qui se noye.

PIERROT.

Que la raison dis je, la.... enfin c'est qu'Arlequin m'a laissé pour vous garder.

CLAUDINE.

Hé ! va, va, je me garderai bien toute seule, encore un coup.

PIERROT.

Nenni pas s'il vous plaît, je ne me fie pas aux filles, j'y ai été atrapé, atrapé vous dis-je.

CLAUDINE.

Comment donc? est-ce que tu as quelque commerce avec les Filles ?

PIERROT.

Bon, quand on eſt fait d'une certaine maniere on a à revendre de cette marchandiſe-là..... Une petite carongne me pria de la baiſer: Damé il ne me le fallut pas dire deux fois; je ne fus ni fou ni étourdi, je m'aprochai d'elle, & elle me donna un ſoufflet. Depuis ce tems-là j'ai bien juré que je n'en baiſerois plus.

CLAUDINE.

Tu as raiſon Pierrot, car il n'y a rien à gagner auprés des Filles.

PIERROT.

Si ce n'eſt quelque bon ſoufflet à la rencontre. Allons point de raiſonnement, rentrez & marchez devant moi...... Perdre cela d'un jet, autant de gobé.

SCENE

D'ISABELLE ET COLOMBINE.

COLOMBINE.

TOut ce que je vous ai dit eſt veritable, & ſi vous ne m'aviez fait connoître la perfidie de Cintio; je croi qu'il auroit fait brêche à mon cœur.

ISABELLE.

Il eſt vrai qu'il m'a aîmé fort-tendrement, & je

& je ne peux m'imaginer la raison par laquelle il montre tant de refroidissement en mon endroit.

COLOMBBINE.

Bon, bon, c'est la maniere aujourd'hui la plus à la mode: j'ai quité, comme Rome pour un nommé Octave, un perfide qui m'a abandonnée, & l'on m'a dit qu'il étoit venu dans ce Païs-ci, où en arrivant j'ai trouvé Cintio, qui m'a fait mille protestations d'amour, & je vous promets que vous avez bien fait de me le faire connoître pour un deserteur de Profession, car sans cela ma foi j'aurois passé pour dupe. Voyez-vous, dans un tems de guerre on prend ce que l'on trouve.

ISABELLE.

Il faut se venger d'une telle perfidie.

COLOMBINE.

Pour se venger, vous n'avez qu'à le mettre entre les mains de quelque Coquette de ce païs-ci, elle vous vengera de tout ce qu'il vous aura fait.

ISABELLE.

Elle pourroit aussi peut-être en faire son propre, & prendre plûtôt ses interêts, que de songer à me venger; c'est ce qui me tromperoit davantage.

COLOMBINE.

Pour moi j'ai un moyen infaillible pour m'empêcher d'être trompée des hommes.

ISABELLE.

Hé ! comment cela ?

COLOMBINE.

C'eſt de les tromper eux mêmes.

ISABELLE.

Mais comment feriez vous pour tromper un homme qui vous fait mille promeſſes de vous épouſer ?

COLOMBINE.

Trébuchet à dupes, trébuchet à dupes.

ISABELLE.

Cela étant, vous me donneriez envie de m'engager avec quelque François.

COLOMBINE.

Encore pis, vous ne ſçavez donc pas que Paris eſt le Magaſin de la legereté & de l'inconſtance, & il n'y vient point d'étranger qui n'en remporte ſa proviſion : C'eſt Paris qui fournit d'inconſtance à toute l'Europe.

ISABELLE.

Bon, vous vous mocquez, il n'y a rien de plus aimable que le François.

COLOMBINE.

Et moi je vous dis qu'il n'y a rien de plus inconſtant ; la varieté de leur mode le fait aſſez connoître. Tantôt ils ont une perruque qui leur va juſqu'aux genoux, & enſuite ils en ont une qui ne leur va pas juſqu'aux oreilles. Quelquefois vous les voyez ſerrez dans leurs juſte-au-corps comme des Moines, & quelquefois ils ont des vêtemens dont

une piece de drap ne ſuffit pas pour faire une manche. Ils vont quelquefois avec des habits tout unis & fort-modeſtes, & aprés il les faut chercher parmi les dentelles & les rubans: Enfin les François ſont giroüettes depuis les pieds juſqu'à la tête. Voulez-vous que je vous faſſe conoître la maniere que le François fait pour déclarer ſon amour: je vous avertis qu'il eſt tout de feu au moins.

ISABELLE.

Hé bien, comment fait-il?

COLOMBINE.

Tenez, voilà un François qui fait une déclaration d'amour. Ha Madame! que vous avez d'apas! quel plaiſir de ſoûpirer pour une beauté auſſi parfaite que la vôtre! tout régne en vous, & ſi vous ne répondez par vos bontez à l'amour que j'ai pour vous, vous m'engagerez à faire ce que vous aurez ſujet de regreter enſuite.... Quoi! vous ne répondez-rien, ma Princeſſe; Voulez-vous que je ſacrifie ma vie à vos genoux? Ah! il faut que je vous ſatisfaſſe en mourant à vos pieds. Il crie, il ſe tire les cheveux & ſe donne quelques coups de la tête contre la quarre de la cheminée, ſe jette par terre, il fait le deſeſperé, zeſte, en voilà aſſez, voilà une fille dans la naſſe.

ISABELLE.

Pour moi, je vous l'avouë, je ne pourrois tenir contre de ſi gros ſermens & ſoûpirs,

ni à de si fortes déclarations que cela.

COLOMBINE.

Mais voulez-vous voir le revers de la médaille ; voici un François sur son retour, c'est à dire huit jours aprés sa déclaration. Parbleu Madame, on ne vient point chez vous que l'on n'ait quelque sujet de chagrin.

La Dame contrefaite par la même Colombine

Vous ne devez pas beaucoup en avoir, car vous n'y venez pas souvent.

Colombine contrefaisant l'homme.

Ha ! parbleu Madame, on a ses affaires.

LA DAME.

Quand vous avez commencé à m'aimer vous n'aviez autre soin que de vôtre amour, & vous m'aviez juré une tendresse éternelle.

L'AMANT.

Je le croyois Madame, hé bien on se trompe ; je ne suis pas le premier.

LA DAME.

Perfide ! est-ce là l'amitié que tu m'avois jurée ?

L'AMANT.

Ha ! Madame point d'injures, vous pouvez mettre un écriteau à vôtre porte, prenne le Bail de vôtre cœur qui voudra, pour moi je n'y mettrai point empêchement. Adieu, voilà mon François parti.

ISABELLE.

Pour moi j'aurois crû que le François auroit

auroit aîmé vingt-ans aprés la mort.

COLOMBINE.

Les femmes feroient trop heureufes fi les hommes aimoient feulement vingt jours. Tenons-nous à ce que nous avons, inconftant pour inconftant j'aime autant un Italien qu'un François : Allons, retirons-nous, car je croi que vous devez être contente fur cette matiere.

SCENE

MEZETIN & ARLEQUIN.

MEZETIN.

Ecoute Arlequin, je te prie fais moi un plaifir, il faut que tu faffe le brave Soldat.

ARLEQUIN.

Moi Soldat, dis-moi donc pourquoi faire ?

MEZETIN.

C'eft pour faire peur à Cintio, afin qu'il époufe ma fœur ; je te donnerai trois ou quatre bons vivans pour te foûtenir.

ARLEQUIN.

Mais explique moi donc auparavant ce que c'eft qu'un Soldat ?

MEZETIN.

Eſt-ce que tu ne ſçais pas ce que c'eſt? je m'en vai te l'apprendre; tu vas être tout à l'heure un des meilleurs Soldats du monde.

ARLEQUIN.

Je n'en crois rien.

MEZETIN.

Un Soldat, c'eſt un bon garçon qui prend parti avec un Capitaine pour être dans ſa Compagnie.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette Compagnie?

MEZETIN.

C'eſt quelquefois un nombre de cent ou de cent cinquante perſonnes; dont il ſe lie une amitié ordinairement entre trois ou quatre, & quand il en tombe quelqu'un de malade il faut que les autres portent les armes de leur camarade.

ARLEQUIN.

Ah! Qu'eſt ce que ces armes?

MEZETIN.

Mais c'eſt un Mouſquet, une Epée, & quelqu'autre petite bagatelle.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire tout cela?

MEZETIN.

C'eſt pour aller à l'Armée pour ſe battre.

ARLEQUIN.

Mais à l'Armée n'y a-t-il point d'autres armes que cela?

AR-

ARLEQUIN.

Vraiment oüi, il y a des Canons, des Bombes, des Poulevrines.

ARLEQUIN.

Qui est-ce qui porte tout celà ?

MEZETIN.

Bon, il y a quelquefois plus de quarante chevaux à les traîner.

ARLEQUIN.

Mais quand les chevaux sont malades c'est apparemment comme dans la Compagnie, ce sont les hommes qui les portent.

MEZETIN.

Nenni, nenni: Mais quelquefois ils les traînent pour se divertir.

ARLEQUIN.

Beau divertissement de traîner du canon! Mais à quoi sert tout cela ?

MEZETIN.

A battre les Ennemis & à remporter la Victoire.

ARLEQUIN.

Qui est ce qui remporte la Victoire ?

MEZETIN.

Ce sont ceux qui donnent les coups.

ARLEQUIN.

Je veux dont être le Victorieux.

Il donne des coups de bâton à Mezetin, tout autour du Téâtre.

SCENE

MONSIEUR CROQUIGNOLET, SON VALET, CINTIO, CLAUDINE.

LE VALET.

MA foi Monſieur, je ne ſçaurois plus marcher, j'ai les feſſes toutes écorchées d'être venu à cheval. Quelle fantaiſie! au lieu d'aller ſolliciter le Procez où l'on vous envoyoit, vous allez à l'Armée voir ce qui s'y paſſe : mais grace au Ciel nous voilà arrivez à Paris; il y a long tems que j'aſpire à arriver à la maiſon de Mr. Croquignolet vôtre pere, pour y boire de bon vin de Bourgogne. Combien vous allez avoir de viſites de Courtaux de Boutique, qui vont venir vous demander des nouvelles de la Guerre.

Mr. CROQUIGNOLET.

Oh! oh! je n'irai pas décendre chez nous, parce que j'ai reçû une lettre où l'on me mande que ma ſœur Toinon a la petite verole, & je ſerois fâché d'en être marqué.

LE VALET.

Ah! vous avez raiſon, ce ſeroit dommage qu'une

qu'une maladie auſſi impertinente que celle-là, gâtat un jeune homme que le canon a reſpecté.

Mr. CROQUIGNOLET.

C'eſt aſſez joli à mon âge, avoir déja vû une Bataille contradictoire.

LE VALET.

Vous en pourriez voir bien d'autres ſans riſque, car vous vous êtiez retiré ſur le Mont Pagnotte, hors de la portée du canon.

Mr. CROQUIGNOLET.

Je n'allois pas là pour me faire tuër, & j'enragerois ſi j'avois été tué comme un poltron.

LE VALET.

Vous avez raiſon, mais puiſque vous ne voulez pas venir chez vôtre pere, entrons donc dans la premiere Ecurie, l'Hôtelerie dis-je; je croyois être encore avec un cheval. En voilà une, je m'en vai y fraper.

CLAUDINE *ſervante de Cabaret.*

Qui eſt-là, que demandez-vous Meſſieurs: voulez-vous loger chez nous, nous avons de bon vin?

LE VALET.

Ecoute, nous cherchons à faire bonne chere & grand feu, & nous ſommes bien-aiſes d'avoir trouvé une jolie ſervante comme toi. Que dites-vous Monſieur, elle eſt aſſez drôle, oüi?

Mr. CRO-

Mr. CROQUIGNOLET.

Allons ma fille, débote-moi.

CLAUDINE.

Le plaiſant Coquefredoüille: Moi vous déboter; cherchez vos déboteuſes ailleurs, je ne me mêle pas de cela.

Mr. CROQUIGNOLET.

Eſt-ce que tu n'es pas auſſi le Valet d'écurie?

LE VALET.

Dites donc Monſieur, que vous ſemble de cette dondon? il me ſemble qu'elle ne vous tarabuſque pas mal.

Mr. CROQUIGNOLET.

C'eſt que la friponne n'eſt pas encore prévenuë en faveur de mon mérite. Ecoute ma Fille eſt-tu mariée?

CLAUDINE.

Non Monſieur, à moi n'appartient pas tant d'honneur.

Mr. CROQUIGNOLET.

Pourquoi celà dis, Coquine?

CLAUDINE.

Ah! ce n'eſt pas la bonne ſaiſon, tous les Garçons ſont à l'Armée.

LE VALET,

Ils n'y ſont pas tous encore, car en voici deux qui reviennent.

CLAUDINE.

Vous de l'Armée?

Mr. CRO-

Mr. CROQUIGNOLET.

Oüi vraiment de l'Armée, & du Camp de Fleurus en Flandre.

CLAUDINE

Du Camp de Fleurus! C'étoit donc vous qui portiez les Billets d'enterremens des Hollandois qui y ont été tuez.

Mr. CROQIUGNOLET.

La petite ſcelerate! Ecoute ma fille il fait bon avez moi, & ſi tu veux.... Je me ſens tortiller quelque choſe. J'ai de l'argent au moins.

CLAUDINE.

Je me mocque de vôtre argent, cela ne m'a jamais tentée: Mais vous, à l'Armée; voulez-vous que je vous parle franchement? J'aimerois mieux une perſonne qui n'auroit pas un ſou & qui fut à ma fantaiſie. Tenez j'aimerois mieux vôtre Valet que vous.

Mr. CROQUIGNOLET.

Tu ne connois pas encore Mr. Croquignolet Volontaire à pied, ſuivant l'Armée. Par la jernie, ſi quelqu'un groüilloit il verroit beau jeu.

LE VALET *dans le tems qu'il dit ſuivant l'Armée.*

Et Avocat en Parlement. Vien-çà, laiſſe là. Allons Monſieur, ce n'eſt pas pour vous, puiſqu'elle......

CLAUDINE.

Or çà, point tant de façons: ſi vous vou-

lez

lez quelque chose voilà la porte, vous n'avez qu'à entrer.

CINTIO *entrant repousse Mr. Croquignolet.*

Tout beau, hé! où vas-tu? que veux-tu faire à cette Fille?

Mr. CROQUIGNOLET.

Ce qui me plaît: Ce n'est pas là vos affaires.

CINTIO.

Comment maraut ce ne sont pas mes affaires? Si je t'entens dire la moindre parole je te donnerai les étrivieres.

LE VALET.

Nous serons frottez, Monsieur Croquignolet.

Mr. CROQUIGNOLET.

Monsieur, on ne traite pas comme cela un jeune Gentilhomme Parisien, qui revient de Flandre.

CINTIO.

Vous de Flandre?

LE VALET.

Oüi ma foi de Flandre, & du Camp de Fleurus.

CINTIO.

Quoi! vous à l'Armée?

Mr. CROQUINGOLET.

Hé! non non, nous n'y étions pas quand nôtre General leur fit signifier un Avenir, & il ne parut pas en personne. Le premier Juillet la Cause dura plus de huit heures: mais en

vertu

vertu de bonnes pieces de canon dont nous étions porteurs ils furent bien tôt repoussez, & ils voulurent revenir deux ou trois fois par Apel, mais ils furent déboutez de toutes leurs Demandes & Expositions. Hé! non, non, nous n'y étions pas, nous n'y étions pas.

CINTIO.

Voilà un état de guerre tout nouveau.

LE VALET.

Tenez Monsieur, écoutez-moi. Je vous dirai donc que la Bataille étant rangée, on fit d'abord une Alte en marchant, & le Combat commença par les Tambours, & ensuite nos Vivandiers donnerent sur nos ennemis: ensuite nôtre canon qui étoit toûjours à l'air faisoit toûjours son devoir, & puis ensuite nôtre Aîle gauche donna sur l'Aîle gauche des Ennemis, ce qui les mit tous en pieces, & aprés cela.... la fumée.

CINTIO.

Hé bien, aprés?

LE VALET.

La fumée.... Dame, la fumée du canon m'empêcha de voir le reste.

CINTIO.

Monsieur le Vivandier, vous meriteriez que je vous donnasse sur les oreilles, & vous mon petit ami on voit bien que vous n'avez vû l'Armée que dans l'Etude d'un Procureur.

Mr. CRO-

Mr. CROQUIGNOLET.

Qui moi ! par.....

CINTIO.

Tout beau, car je vous donnerai ſur les oreilles encore un coup ; & je vous défens de venir autour de cette Fille.

Cintio s'en va.

LE VALET.

Nous ſerons ma foi frotez.

Mr. CROQUIGNOLET.

Il s'en va pourtant : Hé bien je ne lui ai pas mal rivé ſon clou : ha ! ha ! ha ! ha !

Monſieur allons nous en auſſi, de crainte d'être frotez, s'il revient il ne fait pas bon pour nous.

SCENE

CINTIO, COLOMBINE, ARLEQUIN, CLAUDINE.

CINTIO.

PUiſque nous avons tous deux le même ſort d'avoir perdu nos amitiez, vous vôtre Amant & moi ma Maîtreſſe, il faut lier enſemble une amitié : Voilà juſtement une Hôtelerie, je m'en vai demander s'il y a place

place pour y loger, & je vous ferai passer pour ma sœur.

COLOMBINE.

J'y consens de tout mon cœur, au moins nous aurons-là dedans le tems de parler & de nous connoître.

CINTIO.

Je vai fraper à la porte.

Il frape.

ARLEQUIN *Maître de l'Hôtelerie.*

Qui est là? Comptez avec ce Suisse; ratissez ce chaudron. Qui est-là?

CINTIO.

Ami

ARLEQUIN.

Montez à la cave, & apportez du meilleur. Qui est là?

CINTIO.

Ami.

ARLEQUIN.

Mettez le boüillon sur le gril, & la sallade à la broche. Qui est-là?

CINTIO.

Ami, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Est-ce vous qui avez frapé à la porte?

CINTIO.

Oüi: je voudrois bien loger chez vous, avez vous du bon vin, du rouge & du blanc.

ARLEQUIN.

Pour le rouge il m'a manqué la semaine passée, & justement le blanc la semaine qui vient

CINTIO.

Hé! que diable voulez vous donc que je boive?

ARLEQUIN.

Ah! ne vous mettez pas en peine, nous avons à la maison un puis qui est admirable.

CINTIO.

Hé bien nous envoyerons querir du vin ailleurs. Mais pour coucher nous aurons de bons lits & des draps blans de lessive: Est-il pas vrai?

ARLEQUIN.

J'attens la blanchisseuse, qui me les doit raporter cette semaine, où la semaine qui vient.

CINTIO.

Et en attendant où coucherons-nous?

ARLEQUIN.

Mais vous coucherez entre le matelas & la couverture.

CINTIO.

Dites-moi; Pour le manger. Je mangerois bien une bonne Poularde.

ARLEQUIN.

Quoi! vous mangeriez bien une bonne Poularde?

CIN-

CINTIO.

Oüi vraiment je mangerois bien une bonne Poularde, & une bonne Tourte de Pigeonneaux.

ARLEQUIN.

Et une bonne Tourte de Pigeonneaux.

CINTIO.

Oüi une bonne Tourte de Pigeonnaux.

ARLEQUIN.

Et moi auſſi. Mais dites moi un peu, êtes vous venu à pied, à cheval, ou en caroſſe ?

CINTIO.

Moi & ma ſœur nous ſommes venus en bâteau.

ARLEQUIN.

Ah Monſieur, je vous demande pardon, je ne pourrai pas vous loger.

CINTIO.

Hé pourquoi ?

ARLEQUIN.

C'eſt que jé n'ai point de chambre pour les bâteaux.

CINTIO.

Il eſt de bonne humeur, & je croi que nous aurons du plaiſir d'être logez chez lui, ma ſœur.

COLOMBINE *arrive.*

Que ſouhaitez-vous, mon frere ?

ARLEQUIN.

Monſieur dites-moi un peu, eſt-ce là vôtre ſœur ?

CINTIO.

Oüi, c'eſt ma ſœur.

ARLEQUIN.

Faites-moi une grace, dites-moi je vous prie eſt-elle de vos parentes?

CINTIO.

Puiſqu'elle eſt ma ſœur il faut bien qu'elle ſoit de mes parentes.

ARLEQUIN.

Mais Monſieur, c'eſt que j'ai vû mille fois des couſins & des ſœurs comme celà qui ne ſont point parens. Allons je vous croi, je vai apeller ma ſervante. Claudine, Claudine, Claudine.

CLAUDINE *ſort de la maiſon.*

Plaît-il, Monſieur.

ARLEQUIN.

Tiens Claudine, voilà un Gentilhomme & ſa ſœur qui veulent loger chez nous, il faut que tu leur donne deux chambres l'une contre l'autre.

CLAUDINE

Que vois-je! Cintio avec une autre que moi, & il la fait paſſer pour ſa ſœur: Ah! traître perfide, tu ne fais pas ſemblant de me connoître.

ARLEQUIN.

Mais Claudine, tu ne répons point.

CLAUDINE.

Je ſuis partie exprés de chez moi, & je me ſuis miſe en ſervitude pour tâcher de trouver

ver le perfide, & lors qu'il me voit il ne me regarde pas.

ARLEQUIN.

Claudine, je te dis que voilà un Gentilhomme qui veut loger chez moi, il lui faut deux chambres l'une contre l'autre: m'entends-tu?

CLAUDINE.

Quoi, aprés t'avoir tant aimé, est il possible que tu me traite de la maniere.

ARLEQUIN.

Mais Claudine, que la peste te creve si tu ne veux pas me répondre.

CLAUDINE.

Pardonnez Monsieur, ce sont des vapeurs dont je suis attaquée, & quand cela me tient je ne sçai ce que je dis. Traître, tu m'abandonne pour une autre, & tu ne me regarde pas, scelerat.

ARLEQUIN.

Claudine, je te casserai ma foi la gueule, & je te ferai bien passer tes pestes de vapeurs. Je te dis qu'il faut deux chambres proche l'une de l'autre: M'entends-tu bien à cette heure, dit donc, parle?

CLAUDINE

Oüi Monsieur, je vous entends, vous n'avez qu'à vous en aller, je les vai accommoder.

CINTIO.

Allons, ma sœur entrés.

COLOMBINE.

Voilà une fille qui me ſemble fort-ſurpriſe.

Elle entre.

CLAUDINE.

Cintio.

CINTIO.

Que voulez-vous?

CLAUDINE.

Vous entrez & ne me dites rien.

CINTIO.

Je n'ai rien à vous dire.

CLAUDINE.

Quoi! vous ne connoiſſez plus Iſabelle?

CINTIO.

Vous Iſabelle, je ne vous connois point.

CLAUDINE.

Si tu ſçais me mépriſer, je ſçaurai me venger.

Ils entrent tous dans la maiſon.

SCENE

PIERROT, MEZETIN, COLOMBINE.

PIERROT.

MOnsieur, il me semble que je viens de voir passer une personne qui ressemble à vôtre sœur comme deux gouttes d'eau.

MEZETIN.

Bon ! te mocque tu ? ma sœur, je l'ai laissée en Italie qui garde la maison, & c'est elle qui mene l'Hôtellerie : c'est pourquoi cela ne se peut pas ; tu te mocque..... Mais que vois-je ? c'est ma sœur.

PIERROT.

Je n'en crois rien Monsieur, si je ne la touche.

MEZETIN.

Que venez-vous faire ici Madame la coquine ? Il me prend envie de faire une fricassée de ton foye, de ta rate, de ton cœur, de tes entrailles & de toute ta fressure. Carogne, carogne, carognissima.

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot.

PIERROT.

Il n'y a point de mon pauvre Pierrot : vô-

tre frere a raison, vôtre frere a raison, & j'aime l'honneur moi; je ne veux pas qu'une Fille coure le guildoux.

MEZETIN.

Pour quelle raison en cette Ville, parle donc, dis qui t'a fait quiter la maison?

PIERROT.

Voulez-vous parier Monsieur, que c'est l'amour qui l'a mise en campagne, les Filles sont des Vaisseau qui ne vont d'ordinaire que de ce vent-là.

COLOMBINE.

Je vous dirai, mon frere, que depuis que vous êtes parti il est venu un jeune homme bien fait pour loger chez nous: & c'est lui qui est la cause que je suis venuë ici.

MEZETIN.

Comment maraude!

COLOMBINE.

Pourquoi aussi me laissez-vous toute seule?

PIERROT.

Je vous l'ai toûjours dit Monsieur, il faut de la compagnie aux Filles, quand ce ne seroit qu'un manche à ballai.

COLOMBINE.

Je vous dirai donc que par civilité je l'ai pris, & l'ai mené dans la salle qui est de plein pied à la Cour.

PIERROT.

Par civilité.

CO-

COLOMBINE.

Oüi par civilité. Et quand il vit que cette salle donnoit sur la ruë il n'en voulut point ; à cause, dit-il, que le bruit le pourroit interrompre. Je le menai ensuite dans la grande chambre, qui est au dessus de l'écurie.

PIERROT.

Par civilité.

COLOMBINE.

Il n'y voulut point coucher, en disant que la nuit le bruit des chevaux pourroit fort l'incommoder.

MEZETIN.

Oüais, voilà un drôle bien difficile à coucher.

PIERROT.

Peut-être pas tant que vous pensez.

COLOMBINE.

Mais voyez un peu, est-ce que lors que l'on dort on est bien-aise d'être interrompu?

PIERROT.

Oh vous avez raison ! pour moi quand je dors je ne veux point être tarabusté si ce n'est des Filles.

COLOMBINE.

Je lui dis que j'avois ma chambre tout au bout du jardin, & je l'y menai.

PIERROT.

Par civilité.

COLOMBINE.

Ah ! si tu avois été à ma place est-ce que

tu n'en aurois pas fait autant, dis Pierrot?

PIERROT.

Sans doute: Ah! j'enragerois qu'un autre fut plus civil que moi.

COLOMBINE.

Je lui dis que pour l'obliger je lui ferois un lit à côté du mien.

PIERROT.

Dans vôtre chambre?

COLOMBINE.

Ah vraiment oüi! Et il me dit qu'il ne vouloit point: mais cela fut dit le plus obligeamment du monde. Il me dit aussi qu'il coucheroit plûtôt dans une écurie que de me laisser souffrir la moindre incommodité.

PIERROT.

Oh dans une écurie! le pauvre garçon! cela me fait pitié.

MEZETIN.

Mais cela finira-t il bien-tôt, & la fin de cette ceremonie viendra t-elle jusqu'à moi?

COLOMBBINE.

Oh! si je vous le dis vous vous mettrez peut-être .... Mais aussi pourquoi me promit-il de m'épouser. Vous allez vous mettre en colere.

PIERROT.

Ouf! garre la civilité.

MEZETIN.

Ho non! non acheve te dis-je, je te promets que je ne me mettrai point en colere. Parle.

COLOMBINE.

Aprés tout cela, comme je vis qu'il étoit si honnête je le mis dans mon lit.

PIERROT.

Le tout par civilité. Ma foi vous avez là une sœur bien civile.

MEZETIN.

Comment dans ton lit! Que veut dire cela?

PERROT.

Monsieur ne lui en demandez pas davantage, je vai vous dire comme tout s'est passé. Cela s'est fait..... Une fille, un garçon: oh! je voi cela du bord de mon nez.

MEZETIN.

Comment coquine, tu as donc par ta méchante conduite deshonoré un pauvre garçon qui vouloit être en bonne odeur jusqu'à la fin de sa vie.

PIERROT.

Allez, allez Monsieur, consolez-vous, un bon mariage racommodera tout.

COLOMBINE.

Oh! cela n'est pas comme vous le pensez j'ôtai la garniture & fus me placer ailleurs.

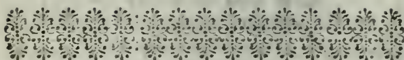
PIERROT.

Ah! c'étoit pourtant là le meilleur.

MEZETIN.

Consolons nous puisque cela est ainsi. Allons-nous en vîte pour songer à toutes nos affaires.

Ils s'en vont tous.



SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN

SEINEUR DE SBROFADEL.

Dans la Noce d'Arlequin.

SCENE

ARLEQUIN, LE VIEILLARD.

Article de mariage du Sieur Arlequin.

LE VIEILLARD.

COmment, Seigneur de Sbrofadel !

ARLEQUIN.

Hé ! oüi vraiment Seigneur de Sbrofadel, Sbrofadel c'eſt mon nom : Eſt ce que je ne ſuis pas Seigneur de mon nom ?

LE VIEILLARD.

Vous avez raiſon, voyons vos articles ?

AR-

ARLEQUIN.

Primo.

Qu'elle ſera obligée de laiſſer manger à ſon mari quatre cuëillerées de ſoupe avant elle, pour faire voir la préference que doit avoir l'homme ſur ſa femme, & en conſideration des quatre parties du monde; l'Aſie, l'Afrique, l'Amerique & l'Europe.

Secundo.

Qu'elle ne mangera point de chataignes le ſoir, de peur de ſcandaliſer pendant la nuit le nez de ſon mari.

Tertio.

Qu'elle ſera obligée de grater ſon mari quand il aura la galle, & de lui chatoüiller la plante des pieds, juſqu'à tant qu'il ſoit endormi.

Quarto.

Qu'elle ſera obligée de me faire ſept enfans mâles tout d'une ventrée, pour en faire preſent à mes amis.

Quinto.

Qu'elle me coupera les ongles tous les mois pour épargner l'argent que l'on donneroit au Maréchal.

Sexto, & dernier.

Qu'elle me laiſſera ſouler une fois par jour & qu'elle ſe laiſſera repaſſer une fois la ſemaine avec un bâton, pour évacuër ma bille qui pourroit m'étouffer, & auſſi pour me divertir.

Hé bien ! que dites-vous de cela ? vous voyez que je suis fort honnête, & qu'il n'y a rien de superflu. Allons, qui m'aime me suive, je vai me mettre à table.

SCENE

ARLEQUIN & MEZETIN, *Maître à danser.*

MEZETIN.

Bonjour Monsieur. On m'a dit que vous souhaiteriez d'apprendre à danser, par la raison que vous allez vous marier.

ARLEQUIN.

Il est vrai Monsieur mon Maître : Est ce que vous êtes Maître à Danser ?

MEZETIN.

Oüi Monsieur, & de plus je suis aussi Maitre à Chanter, & un des plus habiles du païs.

ARLEQUIN.

Ma foi j'en suis bien aise, mais pour voir si j'apprendrai quelque chose, chantez-nous quelque petite Chanson de vôtre façon.

MEZETIN.

Oüi volontiers, j'y consens, & je vai prendre mon Téorbe .... Allons, accordons

le plan, pli, plant, plan, plin, & le reste à la la fantaisie du personnage.

ARLEQUIN.

Pardi voilà un fort joli instrument, mais il y manque une corde.

MEZETIN *joüe de son Téorbe, & demande à Arlequin ce qu'il dit de cela.*

ARLEQUIN.

C'est la plus belle chose du monde, mais je ne m'y connois pas, j'aimerois mieux une petite Chanson.

MEZETIN.

Hé bien il en faut chanter une. La voulez-vous Françoise, ou Italienne, ou Espagnolle, ou Allemande. Mais non d'un drôle de langage: Il faut que je vous la chante.

Il chante la fille d'un pauvre homme.

ARLEQUIN *fait plusieurs hai, & aprés il dit, Qu'il ne pourroit jamais apprendre ce Chant, & que le Téorbe est trop difficile, qu'il n'en viendra jamais à bout, qu'il aime mieux apprendre à danser.*

MEZETIN *lui montre, & ils font plusieurs hai, & aprés il dit à Arlequin, Qu'il n'apprendra jamais par ses méthodes,*

qu'il faut qu'il en prenne un autre: Il lui met de grands rubans aux pieds & le fait danser, en disant. Tou, ty, tous, dengo: ty, tous, ty, tous, ty, tous, dengo: tous, ty, tous, dengo. Il continuë la même chose tout autour du Téâtre, & le fait tomber, puis il s'en va.

ARLEQUIN *se relevant, dit.*

Tou, tu, tou, dengo. Que le diable t'emporte.





SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN PHAETON,

Obmises dans le premier Tome.

SCENE

ARLEQUIN *seul.*

QUel bonheur j'ai rencontré! J'étois Lacquais, j'ai volé mon Maitre: Je me suis enrôlé, & puis j'ai deserté. Aprés j'ai enlevé la fille de mon Hôte:je fus pris, je fus condamné aux Galeres, je me suis sauvé avec quatre ou cinq pendards comme moi: Et à peine suis-je arrivé dans ce païs que l'on me prend pour le Fils d'un Dieu, & encore on me veut donner en mariage la Fille d'un Roi, parce que mon Pere l'a dit. Comment diable! Est-ce que l'on veut obeïr aux ordres

de mon Pere qui n'eſt qu'un ſimple Païſan ? Je ne ſçai ce que tout cela veut dire, mais il faut aller juſqu'à la fin. Et s'il eſt vrai ce que l'on dit, qu'il faut avoir été Laquais pour devenir grand Seigneur; le Proverbe ſera vrai ſi tout ceci arrive: J'en prends un aſſez bon chemin, il faut voir le reſte. Je m'en vai voir la Princeſſe.

Il s'en va.

SCENE

ARLEQUIN, LA PRINCESSE.

ARLEQUIN.

HE bien Mademoiſelle, que dites-vous de cette Metamorphoſe, ſi vous vouliez pour vous donner du plaiſir je vous Metamorphoſerois en Princeſſe.

LA PRINCESSE.

Je vous remercie.

ARLEQUIN.

Hé bien Mademoiſelle, ne ſouhaitez-vous pas m'épouſer ?

LA PRINCESSE.

Qui moi? non je n'en ai nulle envie.

ARLEQUIN.

Ha vous pourriez faire une plus grande ſottiſe! j'aurai un jour du bien; le Soleil eſt mon

mon Pere, & chacun ſçait qu'il'eſt nn des meilleurs bourgeois du Ciel, il poſſede douze maiſons. C'eſt un homme qui fait une aſſez belle figure dans le monde, & vous pouvez vous imaginer que l'on ne ſe promene pas tous les jours à quatre chevaux ſans qu'il en coûte.

LA PRINCESSE.

Je ſçai cela: mais dites-moi, d'où vient que vous avez le viſage ſi noir?

ARLEQUIN.

C'eſt que lors que je vins au monde le Soleil mon Pere voulut m'embraſſer, & il approcha ſi prés de moi, que les rayons qui ſont autour de ſa tête me ravirent tout le viſage.

LA PRINCESSE.

Eſt-ce la même raiſon qui fait que vous êtes ainſi de toutes couleurs?

ARLEQUIN.

Cela vient d'une envie de femme groſſe: Car ma mere ayant oüi dire qu'il y avoit des Poiſſons dans les Cieux, & voyant l'Arc-en-Ciel elle s'imagina que c'étoit un Poiſſon, de ſorte qu'étant groſſe de moi elle eût envie de manger un Arc-en Ciel au courtboüillon, & ne pouvans effectuer ſon envie elle ſe graiſſa par tout le corps: c'eſt ce qui fait que je ſuis ainſi de toutes couleurs.

LA PRINCESSE.

Mais ne recevez vous point de nouvelles de vôtre Pere.

ARLEQUIN.

Fort ſouvent : j'ai encore reçû une lettre ce matin de lui, par laquelle il me prie de lui acheter un cheval à la premiere Foire de ce païs, parce qu'il y en a un de ſon Char qui a gagné le farcin.

LA PRINCESSE.

Ne vous mande-t-il rien de nouveau ?

ARLEQUIN.

Non, ſinon que le bruit court dans le Zodiaque que la Pucelle d'Orleans eſt retenuë pour nourrir le premier enfant que Jupiter aura.

LA PRINCESSE.

Qu'il eſt ridicule ! j'aimerois mieux plûtôt mourir que de l'épouſer.

ARLEQUIN.

Mademoiſelle, ſongez aux avantages que vous aurez lors que vous ſerez ma femme.

Il s'en va.

SCE-

SCENE

COLOMBINE *en Docteur* ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Dites moi un peu je vous prie, êtes-vous Docteur?

COLOMBINE.

Saſſon Docteur.
Oüi, je ſuis Docteur.
Mais un Docteur, *utriuſque juris.*
Saſſon Docteur, ſaſſon Docteur.
Je ſuis la baſe de la Philoſophie.
Le ſoûtien de la Loi.
L'honneur de la Rethorique.
Le principe de la Raiſon.
La Fille de la vertu.
Le Bouclier de l'Eloquence.
Le Treſor de la Speculation.
Saſſon Docteur.

ARLEQUIN.

Puiſque vous êtes Docteur.

COLOMBINE.

Oüi, oüi, je ſuis Docteue.
Les autres m'apellent Fortereſſe de l'Argument.
Baſtion de l'Invention.

Chemin

Chemin couvert de la Définition.
Contrefcarpe de la Politique.
Une Lune de la Morale.
Fontaine de la Poëfie.
Lune de Confeil.
Mere d'Aphorifme.
Et abime des fauffes Siences.
Saffon Docteur.

ARLEQUIN.

Je crois tout cela, & j'en fuis perfuadé.

COLOMBINE.

Oüi, oüi, je fuis un Docteur; mais un Docteur diftingué parmi les autres.

Comme le Diamant, parmi les Pierres précieufes.

Comme l'Or, parmi les métaux.
Comme la Lune, parmi les influences.
Le Nectar, parmi les douceurs.
Parmî les Serpens, l'Hidre.
Parmi les Bétes à quatre pieds, le Lion.
Parmi les Volatiles, l'Aigle.
Parmi les Poiffons, la Baleine.
Et parmi les Medecins, Efculape.
Saffon Docteur.

ARLEQUIN.

Quoi! je ne peux pas dire une parole.

COLOMBINE.

Oüi, oüi, je fuis Docteur.
Dans l'Hiftoire, je fuis Tite-Live.
Sur la Satire, Juvenal & B.. ..
Sur les Elegies, Ovide.

Sur

Sur la Comedie, Terence.

Et dans la Doctrine, B.....

Saffon Docteur.

ARLEQUIN.

Comme vous êtes habile homme, je n'ai qu'un mot à vous dire.

COLOMBINE.

Vous avez raiſon, je ſuis Docteur,

Intelligent.

Speculatif.

Et abjet d'un ſens commun.

ARLEQUIN.

Je ne veux dire que ſix ou ſept paroles.

COLOMBINE.

Vous avez raiſon, je vous écouterai, parce que le nombre de ſept eſt celui qui compoſe le corps humain, dit Microſcope.

Sept, ſont les parties exterieures du corps humain, comme Tête, Eſtomach, Ventre, deux Bras & deux Jambes.

Sept, ſont les parties interieures, comme Boyaux, Cœur, Foye, Poulmon, Rate & les deux Reins.

Sept, ce ſont les mouvemens, deſſus, deſſous, devant, derriere, à droit, à gauche & en rond.

Sept, ſont, les Sages de la Grece, Talés, Solon, Periandre, Demoſtene, Chiron, Bias & Pithagore.

Sept, ſont les Merveilles du monde. Les Murs de Babilone, le Temple de Diane, le Co-

Coloſſe de Rhodes, la Statuë de Jupiter, le Mauſolée d'Arthemiſe, les Piramides d'Egypte, & la Tour de Nemroc.

Saſſon Docteur.

ARLEQUIN.

Tout cela ne me ſert de rien, & je voudrois ſçavoir.....

COLOMBINE.

Que voulez vous ſçavoir ?

Qui a trouvé la Rhetorique, ce fut Merini.

Qui fut l'inventeur de la Poëſie, ce fut Apollon.

Qui inventa la Muſique, ce fut le même.

Qui a inventé l'Arithmetique, ce fut Liardi.

Qui commença la Guerre, ce fus Mars.

Qui enſeigna l'Agriculture, ce fut Cerés.

Qui a trouvé la Medecine, ce fut Chiron.

Qui a trouvé l'Aſtrologie, ce fut Arollante.

La Magie, ce fut Croiſter.

La Philoſophie: ce fut Emmion.

La Navigation, ce fut Dedalle.

La Loi, ce fut Minos.

La Pâture, ce fut le Dieu Pan.

L'Art de forger, Vulcain.

Que voulez-vous donc ſçavoir ?

Le Jugement de Paris.

La Diſgrace de Pirame.

L'Incendie de Troye.

La Deſtruction de Babilone.

Le

Le Triomphe de Scipion.

La mort de Lucrece Romaine.

Le Stratagême de Semiramis.

Le Char d'Atalante.

La Folie de Bradamante.

La Medecine de Chiron, ou d'Esculape son Disciple.

La Philosophie d'Aristote.

La Poësie d'Homere.

La Cause de Ciceron.

Les trois pouvoirs de l'Ame, Memoire ntellect & Volonté.

Les huit parties de la Raison : dites, parez donc, que voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Je ne veux plus rien.

COLOMBINE.

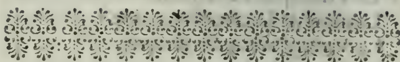
Comment, vous ne voulez plus rien! vous tes un impertinent : & je prétens moi.....

ARLEQUIN.

Et moi je ne prétens rien de vous, je veux n'en aller tout-à-l'heure : peste soit du Docteur, & de sa Doctrine.

Il s'enfuit, & le Docteur court aprés.

SCE-



SCENE DU DIVORCE,

Obmises dans le premier Tome.

ARLEQUIN, MEZETIN.

ARLEQUIN.

HE bien oüi je suis étranger, oüi étranger. Qui a jamais vû des gens comme cela ? hé oüi, encore un coup, je suis étranger, & je viens d'arriver tout à l'heure. A qui diable en ont-ils? Mais voyez, à cause que je suis étranger & que j'arrive à present dans cette Ville, tenez, tenez, il n'y en a pas un qui me perde de vûë : Hé bien oüi je suis étranger, oüi étranger. Il me semble que je reconnois cette frelimouse, ou je me trompe.

MEZETIN.

Cet homme-là n'a pas la phisionomie d'un galant homme, & il me semble que je le connois.

ARLEQUIN.

Mezetin.

MEZETIN.

Arlequin. AR-

ARLEQUIN.

Ha ! parent, comment te portes-tu ?

Il luy dit d'emporter le manteau de Mezetin.

Mais parent, ce manteau-là m'appartient.

ARLEQUIN.

Mais il pourroit bien m'appartenir aussi.

MEZETIN.

Mais dis-moi un peu, du temps que j'étois à Roüen, on m'avoit écrit de Paris que l'on t'avoit mis une cravate un peu trop serrée, c'est à dire que tu avois été pendu.

ARLEQUIN.

Tu vas entendre l'Histoire qui m'est arrivée. Tu sçais moi ami que j'ai toûjours aimé les grandes choses, & que j'ai passé pour un homme d'esprit du tems que nous servions le Roi ensemble.

MEZETIN.

Il est vrai.

ARLEQUIN.

Aussi tôt sorti delà & aprés l'avoir quitté, je me jettai dans le parti des Medailles.

MEZETIN.

Lesquelles, les Anciennes ou les Modernes.

ARLEQUIN.

Hé non, je te dirai ce que c'est. Je prends des morceaux de cuivre, & je mets dessus une feüille d'argent, puis aprés cela j'y imprime le Portrait du Roi : Ensuite je don-

donne ces Medailles à de mes amis, pour du pain, du vin, de la viande, & autres petites bagatelles necessaires..... Voi je te prie jusqu'où va la malice du monde, & comme on empoisonne les plus belles actions de la vie: on fut dire à la Justice que je me mêlois de faire de la fausse Monnoye. Voi je te prie s'il y a de l'apparence à cela?

MEZETIN

Hé...... non.

ARLEQIN.

La Justice envoye chez moi dire que je l'allasse trouver: Je n'y fus point, parce que j'avois affaire. Elle envoya encore de ses gens pour me chercher.

MEZETIN.

Quoi; des Lacquais.

ARLEQUIN.

Mallepeste nenni, c'étoit des geus bien-faits, avec des plumes, des épées; des pistolets, des mousquetons: mais outre cela les gens les plus simples que j'ai jamais vû. L'un me prît par le bras, aussi fit l'autre, & me disoient; allons Monsieur, venez donc s'il vous plaît: Il y a long temps que la Justice vous attend. Allons vîte Monsieur, il y a là bas un Carosse pour vous porter. Enfin ils firent tant avec leurs civilités qu'ils m'amenerent jusqu'au petit Château, où étant arrivé on me fit d'abord asseoir.

ME-

MEZETIN.

Sur un beau Fauteüil, apparemment.

ARLEQUIN.

Non, ſur une petite Sellette de bois. Auſſi-tôt que j'y fus en voilà un qui ſe leve, & me dit d'un ton fort-ſerieux : C'eſt donc vous Monſieur, qui vous mêlez des Medailles ? Oüi Monſieur, lui dis-je, c'eſt moi qui ai ce petit talent. Vous êtes un fort-honnête-homme, me dit-il, & nous allons parler de vous tout à l'heure : Auſſi-tôt ils me condamnerent à être pendu l'aprés midi. Alors je me mis à pleurer, & à leur dire ; hé ! Meſſieurs qu'allez-vous faire, je ſuis un jeune homme qui ne fait que d'entrer dans le monde, & qui n'a pas encore l'âge competent pour être pendu. Ils écouterent mes raiſons & d'abord me donnerent une diſpenſe d'âge. Grande grace de la Juſtice. Enſuite ils me mirent entre les mains d'un galant homme, qui me fit monter dans une charette. Etant dans cette charette je ne diſois mot, mais j'enrageois diablement d'être pendu ſi jeune. Nous arrivâmes enfin à la Voix du Droit, au pied de cette fatale Colomne qui devoit être le *non plus ultra* de ma vie : ce que le vulgaire ignorant apelle Potence. Comme j'étois fatigué du voyage je demandai à boire. On me demanda ſi je voulois de la biere ? Je répondis que non, diſant que par la ſuite du tems elle pourroit me cauſer la gravelle. Je

priai ſeulement les Archers de me laiſſer boire à la fontaine: & quand je fus proche je prens mon tems : je regarde autour de moi, & ſi-tôt que je vis ma belle je prens mon écouſſe & me lance dans le Robinet de la fontaine. Les Archers me tirent en arriere moi je tire en avant, & enfin il ne reſta aux Archers que mes ſouliés pour les prendre. Moi, du réſervoir de la fontaine je décendis dans la Seine, & je m'en fus à la nage juſqu'au Havre de Grace, où je trouvai un Vaiſſeau qui partoit pour les Indes, je m'embarquai dedans, dont me voilà de retour.

MEZETIN.

Ton Hiſtoire eſt bien perilleuſe, mais gros comme tu es comment diable as tu fait pour entrer par le trou du Robinet de la fontaine?

ARLEQUIN.

Ah mon ami! quand on eſt à la veille d'être pendu on eſt diablement mince.

MEZETIN.

Tu as raiſon, mais que fais-tu dans cet équipage, pourquoi portes-tu comme cela tes bottes?

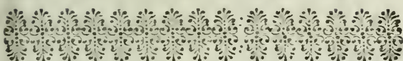
ARLEQUIN.

Comme je ſuis pauvre, c'eſt pour épargner les ſemelles.

MEZETIN.

Vien-çà que je te débotte.

SCE-



SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN

EMPEREUR DANS LA LUNE,

Obmises dans le premier Tome.

SCENE

LE DOCTEUR, ARLEQUIN

Recit que fait Arlequin au Docteur, du Voyage qu'il a fait dans le Monde de la Lune.

HE! pourquoi cherchez-vous le Docteur?

ARLEQUIN.

C'est que je suis envoyé ici du monde de la Lune pour vous servir d'Ambassadeur, & vous demander vôtre Fille en mariage.

LE DOCTEUR.

Ambſſadeur du Monde de la Lune ! Etes vous de ce païs-là ?

ARLEQUIN.

Non Monſieur, je ſuis de cette Ville.

LE DOCTEUR.

Comment avez vous donc fait pour vous en aller ſi loin ?

ARLEQUIN.

Ah ! je m'en vai vous le dire Monſieur: Il y a environ un mois que j'avois fait partie avec un de mes amis de m'en aller promener, & je m'en fus à la rotiſſerie acheter une groſſe Oye graſſe, puis je vai pour retrouver mon ami. Quand je fus en chemin voilà le gros Venteur qui s'en vient ſe jetter ſur mon Oye, & m'enleve ſi haut moi & elle que je pers connoiſſance. Etant ſi haut elevé, il revient encore une douzaine de gros Venteurs qui ſe jettent d'abondant ſur mon Oye. Moi je la tenois toûjours par le col. car ſi je l'euſſe lâchée je ſerois peut-être tombé ſur la pointe d'un clocher, & y aurois été empâlé pour le reſte de mes jours. Enfin aprés m'avoir enlevé extrémement haut le col de mon Oye vient à manquer ; je tombe dans un flacquet, où par bonheur des Pêcheurs avoient tendu un filet & je tombe dedans. Les Pêcheurs me tirent à bord, & il y en eût un qui me prit ſur ſes épaules, & me porte droit à l'apartement de l'Empereur

de

de la Lune. Quand je fus-là, Monsieur l'Empereur dit, quel Poisson est-ce là? Est-ce une Carpe ou un Brochet? Que l'on metre frire cela..... Ha! Monseigneur, lui dis je.... Et il répondit: qu'est-ce que c'est donc que cela? C'est que les Poissons parlent Monseigneur: toutes les fois que l'on nous veut frire, nous avons le privilege de nous plaindre. Il me demanda qui j'étois, & comment j'étois venu en son païs. Je lui dis que j'étois de cette Ville, & lui fis le recit que je viens de vous faire. Il me demanda si je connoissoi. le Docteur? Je lui dis que oüi. Et sa Fille, me dit il? & sa Fille aussi; je les connois tous deux, lui dis-je. Hé bien, je veux que tu me serve d'Ambassadeur. Mais Seigneur je ne sçai pas le chemin. Ne te mets pas en peine, je te mettrai dans une influence chargée de Rhumatismes, de Rhumes, de Fluxions sur la poîtrine, de Goutes, & autres maux semblables. Mais Seigneur, quelle place donnerez-vous au Docteur? Il me dit que depuis quelques jours il étoit mort, dans les douze signes du Zodiaque, le Scorpion, & qu'il vous mettoit à sa place. Il dînoit dans ce tems-là, & il mangeoit assez plaisamment.

LE DOCTEUR.

Ne mange-t-il pas comme nous?

ARLEQIN.

Oh! vraiment nenni: Il y a une somme

de ses gens à sa droite, qui tiennent chacu une grosse Arbalêtre d'or massif, bien bar dée : A l'une il y a une andoüillette, à l'autı un petit pâté, à l'autre une perdrix, becass & ainsi des autres. Du côté gauche il y a er core vingt autres de ces gens, qui tienner chacun une grande Seringue d'argent, tou tes remplies, l'une de vin François, l'au tre de vin d'Espagne, l'autre de vin d'Al. cant, & ainsi des autres à proportion d'au tres Liqueurs: si-bien que lors qu'il veut manger il n'a qu'à se tourner du côté droit on le couche en joue, tac, & on lui lâch dans la bouche qu'il tient ouverte un pet pâté, un alloyau, une andoüillette, un bœuf & ensuite il n'a plus qu'à mâcher. Et loı qu'il veut boire il se tourne du côté gauche il ouvre la bouche, puis on lui seringue boire.

LE DOCTEUR.

Voilà une plaisante maniere.

ARLEQUIN.

Mais Monsieur, ils ont dans ce païs-là une plaisante Simphonie.

LE DOCTEUR.

Comme l'on dit, Luht & Téorbe, Cla vessin & Violons.

ARLEQUIN.

Ah! que nenni. Je vous dirai que dans ce pays-là il y a des gens qui ont le nez d'u-ne grandeur extraordinaire: ils y mettent dessus

dessus des cordes à boyaux, & ils en joüent aprés comme d'un violon.

LE DOCTEUR.

Par ma foi voilà qui est plaisant : mais dites-moi un peu, les Villes-sont elles belles en ce païs-là ?

ARLEQUIN.

Fort-belles, d'une belle toile, d'un beau satin : les maisons sont fort-droites, elles sont meublées par dehors, & par dedans il n'y a rien : elles sont couvertes de bois de reglisse, & quand il pleut il tombe de la Ptisane par toute la Ville. Les murs du Palais sont de cristal mineral, soûtenus par de grosses colomnes toutes de tabac en corde, & les salles sont de bouraquan de Flandre, brodez or & argent, qu'il n'y a rien de plus propre.

LE DOCTEUR.

Mais ils parlent donc bon François?

ARLEQUIN.

Comme vous & comme moi?

LE DOCTEUR.

Hé! comment ont ils appris?

ARLEQUIN.

Ah! je m'en vai vous le dire Monsieur: Il y a un Maître de Langue en cette Ville qui vient tous les jours sur le Pont-neuf, avec une Trompette parlante, & parle comme cela à Monsieur l'Empereur, & lui donne sa leçon : puis Monsieur l'Empereur

en a un autre qui lui répond, & voilà com me il a appris à parler François. Il m'a don né une de ces Trompettes pour lui parle: dans le besoin.

LE DOCTEUR.

Vous pourriez donc lui parler si vou: vouliez.

ARLEQUIN.

Oüi Monsieur.

LE DOCTEUR.

Hé! de grace, que je vous entende lu: parler.

ARLEQUIN.

Tout-à-l'heure Monsieur, tout-à-l'heure.

SCENE

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *sortant de dessous la table en ombre, c'est à dire un drap sur son corps, chante ces paroles de l'Opera.*

AH! tu me trahis malheureuse, ah! tu vas trahir tes sermens:
Pour te reprocher ta foiblesse, c'est aux Enfers que je t'attends.

CO-

COLOMBINE.

Hé: qu'eſt-ce que je voi! ſont ce les ma-
ıes plaintives d'Arlequin?

ARLEQUIN.

Je ne ſuis ni manne ni panier, je ſuis un auvre Colimaçon qui eſt dans la coquille es perfidies de ma Maîtreſſe, puiſqu'elle ıe me donne pas un ſoûpir.

COLOMBINE.

S'il ne tient qu'à un ſoûpir pour réveiller ın Amant, mon cœur en fera volontiers la éponſe. Ha!

ARLEQUIN.

Si le ſoûpir eſt pour moi, me voilà; mais i c'eſt pour le Fermier je rentre dans ma :oquille.

COLOMBINE.

Hé! ne vois tu pas mon cher que c'eſt ın vrai ſoûpir d'amour & de mariage. Sors, ſors, Arlequin.

ARLEQUIN *Chante une autre parole de l'Opera.*

Le jour me bleſſe.

COLOMBINE.

Viens, j'ai ſongé à une fourberie bien ri-ſible; commençons toûjours par rire.

ARLEQUIN.

Allons rions, ha, ha, ha, ha,

COLOMBINE.

Non pas, non pas, ne rions pas tant, la choſe ne peut réüſſir.

ARLEQUIN.

Hé! pourquoi?

COLOMBINE.

C'est que mon Maître m'ayant promis un Fermier, il ne voudroit pas me donne à un autre.

ARLEQUIN.

Pleurons donc.

COLOMBINE.

Non, non; pour mieux vaincre le cau ser, il faut que tu pleure pendant que je ri rai, ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé, hé, tu es bien éffrontée d rire pendant que je pleure, je te donner un souflet.

COLOMBBINE.

Vien-çà Arlequin, j'ai revé une fourbe rie, vôtre Maîtresse est une vieille Medail le antique, qui prétend que ses rides do vent encore donner de l'amour. Je voudro avoir trouvé une Fille de Chambre qui lu fit de la Pommade & des drogues pour l visage. Je te veux habiller en Fille.

ARLEQUIN.

Moi en Fille, hé! fy donc, tu te moc que. Ai je la phisionnomie d'une Fille.

COLOMBINE.

Va, va, laisse-moi faire, je veux que tu sois le premier trompé.

ARLEQUIN.

Hé! cela ne ſe peut pas, je n'ai pas aſſez de pudeur pour cela.

COLOMBINE.

Que tu es bon! Va va, ce n'eſt pas là le plus neceſſaire au déguiſement, allons il n'y a point de tems à perdre à nos affaires.

Ils s'en vont tous deux.





SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN HOMME A BONNE FORTUNE,

Obmises dans le premier Tome.

SCENE

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

PASQUARIEL.

BOn jour Arlequin, l'on m'a dit que tu avois là Fiévre ?

ARLEQUIN.

Oh ! non, je suis gueri par un remede souverain, que je veux vous apprendre si vous voulez.

PASQUARIEL.

Oüi-da, volontiers.

AR-

ARLEQUIN.

Vous ſçaurez donc que cette diable de Fiévre me vient trouver tous les jours ſans manquer à trois heures ; puis elle me prend par une porte & tantôt par l'autre : Quand je vis cela je délogai de la maiſon Bon ! elle me vint trouver le lendemain juſte à trois heures. Moi je m'imaginai que quelqu'un lui avoit dit que j'étois délogé, & lui avoit enſeigné où je demeurois ; je m'aviſai d'aller à Vaugirard, ſans en rien dire à perſonne : où quand je fus-là à deux heures & demie, je me cachai dans une cave. A trois heures voilà cette diable de Fiévre qui me vint trouver ; & moi j'enrageois ne ſçachant que faire : Pourtant le lendemain ſur les deux heures il me prit fantaiſie de paſſer l'eau & d'aller à Chaillot : Je dis, la Fiévre n'aura point d'argent, il faudra qu'elle faſſe le grand tour par deſſus le Pont ; elle ne pourra jamais y être à tems. A trois heures ſonnantes voilà cette peſte de Fiévre qui me prend : Moi ne ſçachant plus que faire, je dis, il faut que je me faſſe mettre en priſon, la Fiévre aura peur & elle ne voudra pas y venir. Je m'en allai à Paris dans le Marché, je foüille dans la poche d'un homme bien fait, je lui pris ſa bourſe. Auſſi-tôt il crie au voleur: Il vient cinq ou ſix Archers qui me prirent & me demanderent, où avez-vous pris cette bourſe? Moi je leur dis, je l'ai trouvée dans la po-

che d'un homme : Eux auſſi-tôt me menerent en priſon : Moi bien aiſe d'être priſonnier,(il n'étoit que midi) je dis bon la Fiévre ne viendra pas ici : mais à trois heures cette enragée me vint viſiter & ſaute ſur mon corps ſans craindre la priſon. Alors il vint un drille qui me dit,allons bon vivant ſuivez moi. Il avoit un gros paquet de clefs; moi je croyois que c'eſt qu'il vouloit enfermer les Fiévres dans quelqu'un de ſes apartemens, & moi dans un autre : mais il me mena dans une chambre où il y avoit des gens vétus de noir, avec des bonnets quarrez,qui me firent mettre ſur une petite ſellette de bois pour bien examiner ma maladie. Aprés qu'ils eurent bien conſulté il y en eût un qui ſe leva & me dit, qu'avez-vous, mon ami à trembler? Je lui dis Monſieur, c'eſt que j'ai la Fiévre. C'à, çà, me répond-il, je vai vous la faire guerir. Il donna un morceau de papier où étoit écrite l'Ordonnance du Remede : puis il me met entre les mains de celui qui fait prendre tous les Remedes qu'il ordonne. C'eſt un homme bien fait, qui eſt gros & gras, qui a une groſſe mouſtache, le viſage un peu gravé, & il y a bien des gens dans Paris que le connoiſſent & qui ne s'en vantent pas. Il me dit, hé bien, mon ami, où la Fiévre te prend-elle? Moi je lui dis, par tout dans le dos. Il me mena avec lui & m'atacha ſur le derriere d'une charette, & depuis deux heures jnſqu'à trois heures & demie

mie nous fûmes toûjours à nous promener, en me foüttant le dos d'une bonne maniere, puis quand Madame la Fiévre se sentit foüetter elle s'en alla, & voilà comme j'ai été gueri. Quand vous l'aurez vous pouvez vous servir de ce remede, il est fort-bon.

PASQUARIEL.

Va t en au diable toi & ton remede, que la peste te creve, le remede est pire que le mal.

SCENE

DU SCORPION.

MEZETIN, LE VIEILLARD, ARLEQUIN, LEZANY,

MEZETIN.

HA mon pauvre Frere! un Mededecin, un Chirurgien, un Maréchal, du secours pour mon pauvre Frere.

LE VIEILLARD.

Qui a-t-il mon ami? qu'avez-vous à crier?

MEZETIN.

Ha! Monsieur, c'est qu'il est arrivé une in-

influence de Scorpion, & mon pauvre Frere en eſt mordu. Je vous dirai auſſi que tous les Hôpitaux ſont pleins de gens qui ſont mordus de ces ſortes d'animaux-là.

LE VIEILLARD.

Hé! que m'importe à moi.

Mezetin voyant Lezani, lui dit attendez, patience.

MEZETIN.

Monſieur, attendez. Que vois-je! c'eſt un Scorpion

LE VIEILLARD.

Et où?

MEZETIN.

Le voilà ſur vôtre chapeau.

LE VIEILLARD.

Ote-le, je te prie, & prens garde à moi.

MEZETIN.

Non, il n'eſt plus là: le voilà qui entre dans le colet de vôtre pourpoint.

LE VIEILLARD.

Dépêche-toi vîte.

MEZETIN.

Démenagez toûjours.

Arlequin emporte les hardes.

LE VIEILLARD.

Hé bien?

MEZETIN.

Tenez le voilà qui entre dans la ceinture de vôtre culotte.

LE

LE VIEILLARD.

Défais-là donc vîte.

MEZETIN.

Y a-t-il de l'argent?

LE VIEILLARD.

Il y a cinquante Loüis d'or.

MEZETIN.

Malepeste, voyez un peu les Scorpions qui aiment l'argent.

Arlequin prend toûjours les hardes.

MEZETIN *lui dit, emporte toûjours cela, c'est bien tôt fait.*

Prenez garde Monsieur, le voilà sur vôtre dos, ne groüillez pas, par la raison que je le vai prendre: Tenez vous bien.

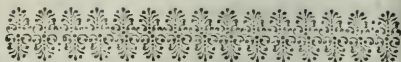
Dans ce tems-là Mezetin s'en va.

LE VIEILLARD.

Hé bien mon ami, l'as-tu? helas! parle donc, est il atrapé?

Il se tourne & ne voit point son homme, il crie au voleur, & s'en va.

SCE-



SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN DOGUE D'ANGLETERRE.

LISTE DES MARCHANDISES qui ſont dans le Vaiſſeau de M. Pierrot.

LEs Eſcarpins d'Herodias, pour apprendre à danſer à ceux qui manquent de diſpoſition.

Les Beſicles de Scipion Naſique, dont l'uſage allonge le nez à ceux qui l'ont trop court.

Le Buſc de Sophonisbe, pour cacher la groſſeſſe des Filles.

De l'herbe nommée Uncula- Cabalina, qui tuë les vers des mauvais Payeurs de ce tems.

Un livre qui enſeigne les droits d'Igno-roman-

omancie, Fourbonomancie & Gloutono-nancie, lesquelles sont fort usitées en ce ems.

Trois mille Ballots de Crême foüetée, a plus blanche qui ait jamais paru.

Les Pantoufles de Pline, qui guerissent la curiosité.

Un nombre infini de ballots de Diamants, le toutes couleurs.

La Guitare de Neron, pour endormir les Mullots.

Trois mille cinq cens livres d'eau de la Riviere de Seine, calcinées & mises en pou-dre, & passées par le tamis fin.

La Quenoüille d'Heliocubule, pour ser-vir d'entretien aux servantes des calleux.

Deux cens cinquante toises de Chaînes à Puits, faites par le bon ouvrier.

Un gros Limaçon venu de Goa, qui pro-duit des Fontaines à la mode.

Une côte du Cheval de Troye, laquelle appliquée sur les reins guerit l'inflammation des Langues médisantes.

Quatre mille pintes d'essence de Lune, pour blanchir les affligez.

Un Baril de la Roüille de l'épée de Rol-ant le Furieux, dont un seul grain fait fuïr un Escadron d'Infanterie & un Bataillon de Cavalerie: Le tout éprouvé sur mer au plus grand jour d'Esté, pendant l'Hiver.

SCENE

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

BIen venu la Romaine de mon cœur, aimable portefaix de mes bonnes graces.

ARLEQUIN.

Bon jour beau fruit du jardin de mes amours, charmante citroüille.

COLOMBINE.

Quoi! tu as été si long tems à me voir, moi qui voudrois tous les jours rester auprés de toi, & qui pour cet effet ai souhaité plusieurs fois être une trufe & que tu fusse un cochon, pour te donner occasion de me chercher.

ARLEQUIN.

Je le souhaiterois de tout mon cœur, car cherchant avec mon groüin, gran, gron, je te dirois en effet: Mon aimable Colombine, j'ai souhaité aussi plusieurs fois être Pluton, & que tu fusse Proserpine, afin que lors que tu me chercherois en disant où es-tu Pluton mon ami? Je te ferois repousser ma voix, ma charmante diablesse.

COLOMBINE.

Quoi! tu souhaite d'être Pluton, toi qui

es

es ſi drôle, ſi beau & ſi bien fait, que tu reſſemble à un baril de moutarde de Dijon.

ARLEQUIN.

Et toi tu ſouhaite être une Trufe, qui eſt un fruit noir, malle, fort-vilain & raboteux, toi qui as la taille delicate comme le corbillon d'un Oublieux.

COLOMBINE.

A propos d'Oublieux, je voudrois que tu en fuſſe un, & que je fuſſe une Lanterne, afin d'être toûjours auprés de toi.

ARLEQUIN.

C'eſt ce que je ſouhaite charmant étui de chagrin, bel Aſtre de Charbonnier, aimable ancre reluiſante. Adieu toute aimable.





SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN LINGERE DU PALAIS.

SCENE

De Rodrigue & de Chimene, tournez en ridicule: Au sujet de ce que Spestafer a percé de son épée une bouteille de vin à Arlequin.

SPESTAFER, ARLEQUIN.

SPESTAFER.

HE bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Soulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

AR-

ARLEQUIN.

Ah! Ciel où sommes-nous, & qu'est-ce que je voi?
Rodrigue en ma maison, Rodrigue devant moi.

SPESTAFER.

N'épargnez pas mon sang, goûtez sans resistance,
La douceur de ma perte & de vôtre vengeance.

ARLEQUIN.

Helas!

SPESTAFER.

Ecoutez moi.

ARLEQUIN.

Je me meurs.

SPESTAFER.

Un moment.

ARLEQUIN.

Va laisse-moi mourir.

SPESTAFER.

Quatre mots seulement,
Aprés ne me repons qu'avec cette épée.

ARLEQUIN.

Du jus de ma bouteille encor toute trempée.

SPESTAFER.

Ma chimene!

ARLEQUIN.

Ote moi cet objet odieux,
Que reproche ton crime, & ta vie à mes yeux:

Ah!

Ah ! quelle cruauté qui tout en un jour tuë,
La pinte par le fer, le bûveur par la vûë :
Ote-moi cet objet, je ne le peux souffrir,
Toute ma soif redouble & tu me fais mourir.
Va-t en, ne montre plus à ma douleur extrême,
Le cruel assassin d'une liqueur que j'aime.
Dieux ! je n'entendrai plus ce langage si doux,
Qui s'exprimoit à moi par d'aimables glougloux.
Malgré tes sentimens qui flâtent mon oreille,
Je ferai mon possible à venger ma bouteille :
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Si tu me rens mon vin je n'ai plus de pouvoir.

SPESTAFER.

O miracle d'amour !

ARLEQUIN.

Que j'eusse bû de verres !

SPESTAFER.

Que de maux & de pleurs nous coûteront nos pertes !

ARLEQUIN.

Rodrigue qui l'eût crû !

SPESTAFER.

Chimene, qui l'eût dit.

ARLEQUIN.

Que ce vin prêt à boire aussi-tôt se perdit.

SPES-

SPESTAFER.

Adieu je vai traîner une mourante vie.
Tant que par ta pourſuite elle me ſoit ravie.

ARLEQUIN.

Si j'en obtiens l'efet je te donne ma foi,
De m'enivrer auſſi pour courir aprés toi.

SCENE

LE DOCTEUR, SPESTAFER, ARLEQUIN *déguiſé en Nourrice.*

LE DOCTEUR.

VRaiment Monſieur, vous n'aviez que faire de vous aller embroüiller l'eſprit, en vous fourant dans la diſpute de la Lingere & du Limonadier, vous avez eu vôtre recompenſe, car vous avez été froté de la belle maniere comme moi, je ſens encore tous mes bras & mes jambes rompus des coups qu'ils m'ont donné.

Un Païſan, qui eſt Mezetin déguiſé, demande au Docteur.

Monſieur, faites moi la grace de m'enſeigner où demeure Mr. Speſtafer, par la raiſon que je ſuis le Pere nourricier d'un de ſes enfans, & depuis que nous l'avons en nourrice il ne nous a donné ni denier ni maille: Voilà ici proche la femme & l'enfant ſur un âne Monſieur, parce que nous

ſommes venus pour lui rendre ſon enfant, nous n'en voulons plus.

LE DOCTEUR.

Faites venir l'enfant & la nourrice, car voilà Monſieur Speſtafer.

ARLEQUIN *en nourrice, monté ſur un âne, tenant un enfant en ſes bras, & parlant au Docteur.*

. Eſt-ce vous Monſieur, qui êtes Monſieur Speſtafer?

LE DOCTEUR *en montrant Speſtafer.*

Non Madame, le voilà.

LA NOURRICE.

Bon jour Monſieur, hé! pourquoi n'êtes-vous pas venu voir vôtre enfant?

SPESTAFER.

Moi, un enfant! tu te mocque. Je n'a point d'enfant. Va t-en au diable, quelle coquine eſt-ce là, qui me prend pour ur autre?

LA NOURRICE.

Dénier ſon enfant! n'eſt-ce pas donne un camouflet à la nature? Je ſens mon lai qui ſe trouble, mon bavolet en pâlit & le oreilles de mon ame qui ſe dreſſent de fra yeur. Ce petit Speſtafer eſt ſi joli! Il n'eſ jamais ſi joyeux que quand il a ſes petite mains remplies de dez & de cartes, & un pipe pour lui ſervir de hauchet. Il n'auroi jamais teté que je n'euſſe froté ma mamell

d

de vin. Le pauvre enfant, du plus loin qu'il voyoit un bœuf, un cochon, ou un âne couroit l'embrasser comme son papa. Nos Collecteurs qui sont des gens sçavans, disent qu'à la naissance des Grands il y a toûjours quelque chose qui arrive. Quand le petit Spestafer vint au monde la chandelle pâlit trois fois, le vin fut répandu dans la cave, & par un prodige la marmite fut renversée: Marque Messieurs, que le petit Spestafer sera un jour le flambeau du Tabac, le soûtien des Cabarets, & enfin la terreur des Marmites.

SPESTAFER.

Retire-toi, que mille diables te puissent emporter.

LA NOURRICE.

Coquin! tu me chasses aprés le tort que tu m'as fait; j'étois retenuë pour être la nourrice de la Republique de Genes, & tu me maltraite encore coquin! un Commissaire, un Commissaire, je suis grosse, il aura blessé mon enfant.

Arlequin s'en va.

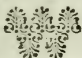
SCENE

Articles du Contrat de Mariage de la Fille du Docteur Baloüarde & de Cintio.

ARLEQUIN.

PAr devant Messieurs les Notaires infernaux de la Cour Souveraine de Pluton, a comparu d'une part, malgré lui, le Docteur Balloüarde pere, & aussi Maître de sa Fille Aularia d'autre part; laquelle n'a voulu démordre des prétentions par elle avancées à son pere, qui étoit de pousser l'original du Portrait en question, & par consequent maîtresse de ses droits, & par cette raison qu'elle aura le Sieur Cintio en mariage, & non le prétendu Spestafer fou des Petites Maisons, par avanture Crotesque, qui a été concertée par le Sieur Cintio son prétendu Epoux, & si ledit Docteur n'y avoit consenti il auroit été presentemeut au Bureau des Saisies Mobilaires de l'Enfer pour ensuite y être fait droit sur les belles & bonnes raisons des Filles qui prétendent être mariées à leur fantaisie: Et en cas de contestation le Docteur & tout

tout ſon équipage ſera porté dudit Bureau à tous les diables. Fait ſous la cheminée du conſentement des Cabaleurs pour mariage, le jour & an qu'ils aviſeront, car ainſi eſt leur volonté; & ce en la preſence des Notaires ſuſdits ſouſſignez Aularia & Cintio, puis le reſte : Fourbe, parent. Ainſi fait à la hâte.





SCENES FRANÇOISES D'ARLEQUIN FOURBE FOURBE ET DEMI.

SCENE

La Gazette que lit Arlequin, pour donner une lettre aux Filles du Docteur.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR

ARLEQUIN.

De Perse.

MES DAMES,

J'ai une lettre à vous donner de la part de vos Amans, mais à moins que le diable n'emporte vôtre gros animal de Papa mignon, je ne trouve nul moyen.

De

De Perse, le 43. jour d'Aoust.

LE DOCTEUR.

Comment donc, le quarante-troisiéme jour d'Aoust ?

ARLEQUIN.

Ha ! Monsieur, c'est que comme la chaleur est grande dans ce païs-là, cette grande chaleur dilate les mois : Voilà ce qui fait qu'ils sont plus longs qu'ici.

Dudit Perse.

Le Grand Sophi est accouché d'un beau Garçon, dont il se porte fort-bien.

LE DOCTEUR.

Comment le Grand Sophi accouché d'un beau Garçon? Est-ce que les hommes accouchent en ce païs-là ?

ARLEQUIN.

Oüi, tous les Sophis ont ce Privilege.

De Milan, ou de l'Archipel.

Les six Vaisseaux d'Alger, & douze Galeres de Huis, ont pris trois Escadrons de Cavalerie qui se promenoient sur Mer.

LE DOCTEUR.

De Paris.

Un certain Fourbe voulant donner une lettre au Filles du Docteur, a fait semblant d'être Gazetier; c'est pourquoi il lui faut donner des coups de bâton pour recompense.

ARLEQUIN.

Il ne faut pas se fier aux Gazettes, elles ne disent jamais la verité.

SCENE

PASQUARIEL, COLOMBINE.

PASQUARIEL *frape à la porte.*

ARLEQUIN *répond.*

Qui frappe à la Pore?

PASQUARIEL.

C'eſt moi ma charmante Colombine.

COLOMBINE.

Si le chat de mes amours pouvoit attraper la ſouris de ta foi, je ſerois une chatte bien fortunée.

PASQUARIEL.

Oh, la belle Bouche! elle me paroît juſtement la porte cochere du Palais de Venus. Le beau Nez! il reſſemble à une des Pyramides d'Egypte. Les beaux Yeux! ils me ſemblent être les fenêtres de l'écurie ou doit loger la bourique de mes inclinations.

COLOMBINE.

Oh, la belle corporence d'homme! la belle Tête, les beaux Bras, les belles jambes, les jolies grimaces! ſa Bouche me ſemble juſtement un mortier dont les Boucs ſont chargez de tendreſſe.

PAS-

PASQUARIEL.

Ces paroles sout des dards qui m'ont percé le cœur. Haye: mais.....

COLOMBINE.

Eſt-ce que vous vous trouvez mal Monſieur de la Contorſion, Monſieur de la Grimace, du ſecours, du ſecours: A moi, de l'eau de la Reine d'Hongrie. A propos j'en ai dans ma poche.

Elle lui fait flairer.

PASQUARIEL.

Qui eſt-ce que je ſens qui me fait du bien? Quelle charmante voix qui m'entre dans les oreilles?

COLOMBINE.

Courage, courage, c'eſt un remede rafraichiſſant.

PASQUARIEL.

Cher Medecin, qui m'a donné un remede pour rafraichir mon cœur; que je vous ai d'obligation!

COLOMBINE.

Tu fuïs, cruël!

PASQUARIEL.

Se retirer, n'eſt pas fuïr.

COLOMBINE.

Cruël! tu n'as pas pitié de celle qui t'aime.

Elle fait ſemblant de s'évanoir.

PASQUARIEL.

Quoi! pour moi une Fille va perdre la vie: Ah que je ſuis malheureux! Au ſecours,

un Chirurgien, un Apotiquaire un Medecin, un Maréchal, du vinaigre, du poivre, du sel: hé, vîte au secours. A propos, j'ai du Baume qui est composé & fabriqué avec des soûpirs amoureux, peut être cela la fera revenir.

Il lui montre une bourse dans une phole.

COLOMBINE *en prenant la bourse, dit*

Voilà un Baume qui va tout droit au cœur.

PASQUARIEL.

Hé, comment va vôtre mal?

COLOMBINE.

Vôtre Baume m'a donné bien de la joye.

PASQUARIEL.

Vôtre santé est tout mon plaisir & toute ma satisfaction.

COLOMBINE.

Mais Monsieur, comment me marier avec vous sans argent, car je n'ai pas un sol, je suis une Fille que l'on peut apeller pauvre.

PASQUARIEL.

Hé bien, quand nous aurons beaucoup d'enfans, nous ferons un fameux Hôpital.

COLOMBINE.

C'est à dire, Dieu aidant, que nôtre maison deviendra une pepiniere de gueux.

PAS-

PASQUARIEL.

Dis-moi un peu Colombine, es-tu un peu adroite en fourberie ?

COLOMBINE.

Hé, là, là..... Et de plus, comme je dois être ta femme je m'exercerai toûjours, pour te plaire, dans cet aimable exercice de ferrer la mule. Ecoute, je croi que la nature nous a fait l'un pour l'autre.

PASQUARIEL.

Dis-moi un peu, pourrois-tu me faire un plaisir ; J'aurois besoin que tu contrefisse un Docteur.

COLOMBINE.

Je ferai tout ce que je pourrai pour te satisfaire : mais que faut-il faire pour être un bon Docteur.

PASQUARIEL.

Ecoute, tu sçais qu'une servante sçait bien voler, & un Docteur beaucoup parler.

COLOMBBINE.

Oh ! s'il n'y a que cela je suis une Servante Doctoressé, & une des plus illustres du monde : pour beaucoup parler c'est assez de dire que je suis du sexe feminin : pour bien dérober c'est assez dire que je suis servante : puis mon pere étoit voleur, ma mere laronnesse, & comme tu peux croire un bon chien chasse de race, Oh ! si j'étois un homme je serois le plus riche voleur de nôtre siécle, & pour cet éfet je me serois mis Fermier,

PASQUARIEL.

Tu deviendras la Doyenne dans cette Profeſſion: Allons, je te vai préparer, tu n'as qu'à me ſuivre.

SCENE

D'ARLEQUIN VOYAGEUR.

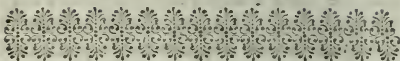
Avec ſon Chapeau envelopé de pluſieurs feüilles de papier, & de deux ſerviettes.

ARLEQUIN.

COmme aprés la pluye vient le beau tems, de même affecté de Sayete me voilà arrivé dans cette fameuſe Ville ou l'eſprit fait vivre les trois quarts des Habitans, & que ſi j'y avois ſongé du tems où rien n'échape à la ſoupleſſe de mes mains! mais malheureuſement pour moi j'ai été enterrer mes talens à la méchante Ville, où à peine en un an trouve t-on ſeulement un mouchoir à dentelle, où les Juges ſont ſi prés regardans qu'il faut leur donner preſque tout le butin que l'on a pris. Puiſque

que me voilà arrivé il faut chercher à faire quelque chose. La propreté & le manege qu'il y a à faire est d'apprendre de quelle maniere je dois me mettre pour faire ma fortune. De me mettre dans quelque bonne maison cela ne se peut pas, par la raison qu'il faudroit y être Laquais, eschelon de la fortune: Ou bien, je prendrai quelque reste de plumet, je me ferai Brêteur, je tuërai deux ou trois personnes pour me mettre en réputation, & aprés cela j'aurai du pain assuré.





SCENES FRANCOISES DE LA BELLE SOLICITEUSE.

SCENE ROQUILE ET COMODE.

ROQUILE.

HE bon jour ma pauvre Comode, hé bon jour : Que je suis charmé de te voir en si bon point : Apparemment que la marée donne chez vous.

COMODE.

Pas mal.

ROQUILE.

J'ai vû aussi ta Maîtresse magnifique : Comme faites-vous donc vous autres pour avoir de l'argent, à present qu'il est si rare ?

CO-

COMODE.

Nous vivons sur les sots comme ton Maître & toi.

ROQUILE.

Ma foi cela va mal, & de la Province d'où nous venons il n'y a pas un sol, & l'on dit que c'est encore pis à Paris, & que l'on n'y trouve plus de dupes.

COMODE.

Autant que j'amais, Paris est l'abîme des riches & l'azile des gueux. Vois-tu, la misere donne de l'intelligence, & ma Maîtresse n'a jamais été plus opulente que depuis qu'elle ne reçoit rien de ses parens.

ROQUILE.

Hé bien, mon Maître avoit tous ces talens & abords, & de l'heure que je te parle, tel que tu me vois, je n'ai pas un sol de reste depuis le premier de Janvier jusqu'au lendemain de Decembre.

COMODE.

Paris le remplumera : Peut-on manquer de vivre avec de l'effronterie si on donner à joüer ? car outre le profit des cartes ils ont des Joüeurs attitrez qui leur rendent la moitié de ce qn'ils gagnent aux pauvres dupes. Les autres pour obliger les gens pressez prêtent au denier un pour un.

ROQUILE.

Au denier un pour un ! Il faudroit pendre

ces

ces coquins-là, mon Maître se complantera-t-il à moins.

COMODE.

Tant pis : Sommes-nous dans un siécle où l'on fasse rien pour rien ? la sincerité & la bonne foi ne sont plus des vertus de ce tems. Chacun consulte la necessité & fait comme il peut : L'un emprunte sur de faux Contracts : l'autre achete à bon marché des Porceleines, des Bijoux & des Tableaux, que des sots, sous le tître de curieux, achetent trop cher. Celle-ci trafique des emplois, l'autre fait des mariages & tire de l'argent des deux partis qu'elle trompe. Celui-là au dépens de sa voix attrape des repas où il peut. Un plus malheureux fait des Vers pour le premier sot, qu'il traite de Héros & de Liberal, pour en tirer un habit. Beaucoup aux dépens d'une vertu mitigée trouvent moyen de subsister : Enfin chacun se tire d'affaire du mieux qu'il peut, mais ma Maitresse a trouvé le secret de gagner de l'argent sans offencer personne.

ROQUILE.

Le secret doit être rare.

COMODE.

Elle est Soliciteuse de Procés, si tu voyois combien nous avons de Soliciteurs tous les matins, tu en serois surpris.

ROQUILE.

Ils perdent bien leur tems.

CO-

COMODE.

Pas trop, Galantine en a fait gagner qui n'étoient pas des meilleurs.

ROQUILE.

Les Juges sont ils si faciles ?

COMODE.

Hé, non pas .... Quand ils voyent une belle Fille qui vient avec un air tout neuf de la Province, ils n'ont pas la force de la refuser.

ROQUILE.

Elle a du credit prés de ces jeunes Conseillers.

COMODE.

Ils ne la regardent pas : Mais si tu voyois ces vieux Doyens comme ils sont gracieux aux jeunes personnes, ils donnent plus d'audience que l'on ne veut, & jusqu'à moi ils me serrent les mains.

ROQUILE.

Que n'engage t-elle un de ces Anciens à l'épouser pendant qu'elle est jolie, cela vaudroit mieux que mon Maître.

COMODE.

Hé, ne la connois-tu pas, c'est une étourdie, qui ne veut de l'argent que pour le jetter, qui rit à tout, qui ne s'arrête à rien, qui n'a du penchant que pour le jeu. Ah, vraiment ton Maître est de retour, ell ne va plus songer à cette affaire. Cependant le Conseiller Passart l'aime depuis le départ de ton

ton Maître, il lui a promis même une donation de l'épouser si elle rompt commerce avec son Baron : Il sçaura son retour. Nous sommes perdus, elle vient, retire-toi.

ROQUILE.

A tes heures perduës songe à ton pauvre Roquile, je t'en prie. Adieu.

SCENE

GALANTINE, LE BARON.

LE BARON.

Enfin beauté estropiante, dont mon triste cœur ne bat plus que d'une aîle, aprés cinq jours de grand galop j'arrive d'Orleans pour vous voir. Aussi le diable m'emporte, je suis si fatigué qu'à peine ai-je la force de vous dire : ah, ouf.... Hé, ma foi il fait bien chaud voyager : ce qui me console c'est que je connois trois ou quatre grisettes qui me donneront tantôt un cartaut de leur vin pour me rafraîchir.

GALANTINE.

Vous avez fait aussi une grande diligence.

LE BARON.

La peine est peu de chose, au prix de la douleur que j'ai d'apprendre en arrivant que jadis vos charmes inconnus dans les plus fameu-

meuses ruës de Paris, reçoivent à présent l'encens de tout le monde. A ces terribles nouvelles je n'ai eu le tems que d'ôter une botte, pour vous dire que de quatre de ceux qui m'ont parlé de vous, trois sont restez sur la place.

GALANTINE.

Ne pouviez-vous pas vous fâcher sans tuër personne, j'aurois bien trouvé le moyen de me justifier.

LE BARON.

Ah! tête sans cervelle, giroüete qui tourne à tout vent. puis-je écouter sans fureur qu'on dise par la Ville que vous déclarez guerre ouverte à vôtre réputation.

GALANTINE.

Hé, que fais-je, que l'on puisse condamner?

LE BARON.

Hé, que ne faites vous pas?

GALANTINE.

Insolent.

LE BARON.

Non, je ne me puis taire tant que vous irez avec Raffard au Concert, que vous vous promenerez au Cours avec un Mousquetaire, à la Plaine avec un petit colet, n'esperez pas qu'Himenée nous acroche, car je suis d'un assez beau ménage pour n'avoir pas besoin de la parure que vous voulez me mettre sur la tête.

GALANTINE.

Eſt-ce là tout ce que l'on dit ?

LE BARON.

Bagatelle : ſçavez-vous que ces diſcours vous mettront bien-tôt plus à la mode que Madame de Painbis, Madame de la Beſaciere & d'autres, que j'ai abandonnées à leur méchante deſtinée.

GALANTINE.

Mais qui parle ainſi de moi ?

LE BARON.

Mes amis.

GALANTINE.

Hé ! ſçavez-vous ce que l'on m'a dit de vous ?

LE BARON.

De moi, morbleu, que peut-on dire d'un Gentilhomme de ma qualité qui compte trois cens ſoixante Filiations de pere en fils, ſans ce que le Genealogiſte a négligé.

GALANTINE.

Tant pis, ne ſçavez-vous pas que la Nobleſſe la plus nouvelle eſt aujourd'hui la meilleure, il ſemble que l'ancienne tombe en ruïne comme les vieux Châteaux, & puis on s'étonne qu'un homme de vôtre nom reſte en tems de guerre ſans prendre parti.

LE BARON.

Pauvre abuſée, qui ignore que toutes les Nations de l'Europe me font penſion pour les laiſſer vivre en repos.

GALANTINE.

On eſt bien injuſte, car on aſſure que toute vôtre reſſource eſt d'emprunter ardemment, de rendre avec peine, & de forcer vos amis d'aquiter vos dettes.

LE BARON.

Hè ! qui oſe parler de la ſorte ; Il n'y a point de ſot aſſez las de vivre qui ait la hardieſſe d'en donner exemple.

GALANTINE.

Pardonnez-moi, on publie qu'une Dame vous trouvant à ſon gré ſouffrit vos beſoins, & que vous ne manquâtez pas d'abord vôtre caractere, car étant preſſé par le Maître de l'Auberge, vous lui dites que vous aviez beſoin d'argent.

LE BARON.

Ha ! ha ! ha ! menterie, faribole.

GALANTINE.

La Dame non dupe dit qu'elle n'en avoit point : Surpris de ſa réponſe vous vous en allâtes en colere, & pour vous ſouvenir d'elle vous lui emportâtes une Montre qu'elle n'a pas vûë de puis.

LE BARON.

Fauſſeté, fauſſeté, fauſſeté, ſi j'étois de ce Caractere, avec ce minois de Conquerant je nagerois dans les Piſtoles. Il eſt vrai qu'ayant nn habit à breluche, malheureuſement cette diable de Montre s'y acrocha, & je ne voulus pas prendre la peine de remonter pour

pour la rendre. De bonne foi peut-on apeller cela voler ?

GALANTINE.

Non, on apelle seulement cela friponnerie:

LE BARON.

Embrassez ma botte & rendez graces à mon amour, si un autre que vous me disoit pareille chose....

GALANTINE.

Que lui feriez-vous ?

LE BARON.

Je vous le demande, objet de mes transports.

GALANTINE.

Pour vous venger vous lui emporteriez de l'argent.

LE BARON.

Non, je ne sçaurois plus endurer cet outrage. Je vai...... Peste que mon épée est enroüillée, on voit bien qu'il y a long-tems que je souffre les humains en paix. Allez je ne veux point m'emporter, je vous laisse en proye à tous les médisans, dont je vous aurois garantie à l'abri de mon nom.

GALANTINE.

Vous me delivrez du plus dangereux.

LE BARON.

Ha ! je reviens, la pitié me rapelle: Franchement j'ai le cœur admirable pour oublier

les

les offenſes : Tenez baiſez ma main pour marque de reconciliation.

GALANTINE.

Vous êtes fou.

LE BARON.

Mais du moins changez de conduite.

GALANTINE.

Pour vous ? Je ne le ferois pas pour un Prince.

LE BARON.

Je vous aimerai donc telle que vous êtes, petite guêpe qui m'éguillonnez le cœur. Allons, donnez-moi vôtre main, mon amour vous fait grace.

GALANTINE.

En verité je ſuis bien bonne.

COMODE.

He bien ils ſe querellent toûjours, & ne ſçauroient ſe paſſer l'un de l'autre. Allez-vous-en là-dedans vous, j'ai quelque choſe à dire à Madame.

Le Baron rentre.

Je ne ſuis pas de bonne humeur, vôtre diable de Baron me cajole de prés ; je vous en avertis au moins. A propos un Cocher vous eſt venu prier de la part du Corps des Fiacres de vouloir ſoliciter contre un certain Plumet qui les fait courir depuis le matin juſqu'au ſoir, & puis les frape quand ils demandent de l'argent. Ce pauvre diable eſt enragé contre le Baron, qui eſt entré dans une

une porte qui traverse, & s'est sauvé ici dedans. Les voisins sont avertis, & ils l'attendent à la porte pour l'arrêter : Allons voir. Vraiment il faut avouër que vôtre Baron est un grand scelerat.

SCENE.

COMODE, *un Gentilhomme Campagnard, qui veut se separer d'avec sa Femme Galantine.*

COMODE.

NE verrai je jamais une Femme raisonnable. Ha ! ha ! voici le Gentilhomme Campagnard qui prétend se separer d'avec sa femme, par la seule raison qu'elle est coquette..... Quel animal !

CAMPAGNARD.

Hé bien ma bonne, vôtre Maîtresse a-t-elle sollicité mon affaire auprés des Juges ? puis-je esperer de me voir défait de cette coquine qui me ruïne en se mocquant de moi.

COMODE.

Ma Maîtresse n'y perd pas un moment, & depuis quinze jours elle ne prend des repas que chez le Bussier. Franchement je ne sçai

ce

ce que vous lui donnerez pour toute la peine qu'elle prend.

CAMPAGNARD.

Ho! la reconnoiſſance ne tient à rien, & ſur ce qu'elle m'avoit dit qu'il ſe jugeoit inceſſamment, je lui apporte un Colier de Perles de feuë ma premiere femme: elles ſont barogne, mais d'un éclat merveilleux.

COMODE.

Vous êtes ce Gentilhomme dont la femme mangeoit tout le bled en herbe.

CAMPAGNARD.

Oüi, & des plus illuſtres de la Beauce.

COMODE.

Et qui voulez vous ſéparer.

CAMPAGNARD.

Oüi, ma chere.

COMODE.

Et qui devez faire un preſent à Galantine s'il eſt jugê, & dont le preſent eſt tout prêt.

CAMPAGNARD.

Hé, oüi.

COMODE.

Et qui me donnerez quelque choſe pour avoir ſolicité ma Maîtreſſe.

CAMPAGNARD.

Oh! de bon cœur.

COMODE.

Hé, que ne vous expliquez vous? vôtre affaire eſt finie, vous n'avez plus qu'à don-

ner le Colier, ſans oublier vôtre petite ſervante.

CAMPAGNARD.

Finie! Et depuis quand?

COMODE.

Et de quand avez-vous apporté le Colier?

CAMPAGNARD.

De hier.

COMODE.

Hé-bien, c'eſt de hier que vôtre affaire eſt jugée.

CAMPAGNARD.

Et j'ai gagné?

COMODE.

Vraiment.

CAMPAGNARD.

Et ſans être obligé de lui faire une petite penſion.

COMODE.

Belle demande.

CAMPAGNARD.

Cette diableſſe m'eût abîmé, ſi je n'y euſſe pas donné ordre. Je ne me ſens pas de joye.

COMODE. *à part.*

Ah, voilà Galantine.

Elle va tout gâter.

Galantine vient.

CAMPAGNARD.

Ha! Mademoiſelle, je vous dois la vie.

GALANTINE.

Comment ?

COMODE *à Galantine.*

Ne perdez pas la Cause..... Monsieur vient vous rendre grace de la réüssite de son Procés, & vous apporte un beau Colier de Perles.

GALANTINE.

A quoi bon ceci ?

CAMPAGNARD.

Le present est peu de chose pour le service que vous m'avez rendu, mais il est de bon cœur, & quand je serai dans ma terre je vous envoyerai deux douzaines de chapons gras, que vous n'en aurez jamais mangé de semblables.

COMODE.

Sans ce que Monsieur m'a promis.

GALANTINE.

Mais je ne sçai.....

COMODE.

Mais Monsieur, a les manieres du monde les plus charmantes, & s'il avoit perdu son Procés vous auriez été au desespoir.

CAMPAGNARD.

Voilà le Colier Mademoiselle.

GALANTINE.

Que veut dire tout ceci, Comode ?

COMODE.

Vous le sçaurez aprés, prenez toûjours à bon compte.

GALANTINE.

Mais cet homme n'a pas gagné son Procés.

COMODE.

Ha ! que de raisons : mon Dieu que je suis lasse d'avoir affaire à une innocente.

GALANTINE.

Cependant....

COMODE.

Cependant Monsieur n'a plus qu'à s'en aller. Mademoiselle est honteuse lors qu'on lui fait des presens.

GALANTINE.

Je suis surprise.

CAMPAGNARD.

Mais ne puis-je sçavoir si on lui laisse la liberté de rester dans le monde ?

COMODE.

Vous sçaurez tout cela des Juges, sufit que vous avez gagné.

CAMPAGNARD.

Vous avez raison, j'abuse du tems de Mademoiselle.

COMODE.

Allez-vous en Monsieur, il semble que vous attendiez un remerciment, ne voyez-vous pas comme elle est confuse de toutes vos honnêtetez.

CAMPAGNARD.

Adieu donc trop aimable Soliciteuse. Ma fille

fille voilà quatre piſtolles pour toi, en attendant mieux,

COMODE

Allez, allez Monſieur, je ne ſuis pas intereſſée. St, ſt, ſi vous envoyez des Chapons à ma Maitreſſe, envoyez-moi quelque bons pigeons pattus.

Apart.

Je ne les plume pas mal, ce me ſemble.

SCENE

GALANTINE, LA NONETE.

JE ne ſçai ce qu'eſt devenu ni Comode ni le Baron, je les cherche en vain. Que me veut cette Fille?

LA NONETE.

Bon jour Mademoiſelle, je viens de la part d'Egreſtin, qui dit que vous empêcherez que l'on ne me marie.

GALANTINE.

Si la choſe eſt faiſable.

LA NONETE.

De grace, empêchez mon mariage.

GALANTINE.

Si vous avez les engagemens que l'on dit la choſe eſt difficile; Aprés avoir donné vôtre

cœur, que pouvez vous mieux faire que d'épouser un homme que vous aimez.

LA NONETE.

Qui dit que j'ai donné mon cœur ?

GALANTINE.

La bonne opinion que j'ai de vous.

LA NONETE.

C'est l'avoir mauvaise.

GALANTINE.

Mais donne-t on, sans aimer, une promesse de mariage ?

LA NONETE.

Si vous sçaviez comme cela s'est fait, vous ne seriez pas surprise.

GALANTINE.

Vous pouvez me le dire, je n'abuserai pas de vôtre secret.

LA NONETE.

Je m'en vai vous le dire. Ma mere qui ne m'aimoit pas fit dessein de me faire Religieuse ; il fallut obeïr, mais avec tant de violence qui j'en tombai malade, & l'on aprehenda pour ma vie.

GALANTINE.

On vous retira ?

LA NONETE.

Non, ma mere inhumaine me laissa avec mes langueurs, néantmoins confuse de ce que l'on lui reprochoit qu'elle me faisoit mourir, elle radoucit son esprit & me promit un époux.

GA-

GALANTINE.

Cela vous conſola ?

LA NONETE.

Depuis ce jour mon inquietude ſe changea en impatience de me voir mariée, & jamais ma mere ne venoit à la Grille que je ne m'écriaſſe ; ma bonne maman, m'amenez-vous un mari.

GALANTINE.

Vous avez bien changé de ſentiment.

LA NONETE.

Ma mere importunée m'amena Robin, croyant qu'il me dégoûteroit du mariage. Elle fut trompée, & malgré la mauvaiſe qualité que je lui trouve à preſent il me parut enchanté : & quand ma mere me demanda s'il me plaiſoit, je répondis promptement oüi. Ma mere ſurpriſe, & craignant que je ne m'engageaſſe, défendit qu'on me fit parler à Robin. Cette dfficulté redoubla mon envie de l'épouſer. Je fis tant qu'il me parla au Parloir d'une compagne, & me fit entendre que le deſſein de ma Mere étoit d'amûſer ma douleur, & que je ſerois Religienſe ſi je ne profitois de ſes avis. Il m'envoya une promeſſe de Mariage que j'ai ſignée quatre fois, de crainte qu'une ne ſuffit.

GALANTINE.

Vous l'aimiez alors ?

LA NONETE.

Qui n'aimeroit un homme qui nous ſert

d'un Port à entrer dans le monde. Peu de jours aprés ma mere mourut, je sortis de ma prison, je parus dans la Ville comme une grosse heritiere. Il s'offrit beaucoup d'amans pour moi. Ce fut alors que Robin commença à me paroître moins joli qu'un autre homme.

GALANTINE.

Vous devintes inconstante?

LA NONETE

Cela peut être encore: Puis l'on me dit qu'il n'étoit pas d'une race illustre; & tout d'un coup il me prit un tel dégoût pour le nom de Madame Robin, que plus il me pressoit de l'épouser, plus je diferois la chose; enfin je lui dis que je ne voulois point cela: il m'intenta un Procés; voyez s'il a raison.

GALANTINE.

Assurément: Croyez-vous je que pardonne à vôtre caprice, & qu'il soit permis de changer?

LA NONETE.

Voilà de beaux contes, ne vous lassez-vous pas de vos fontanges? ne vous est-il pas permis d'en changer? Je prétens moi changer d'Amant tant qu'il me plaira.

GALANTINE.

Mais cette promesse?

LA NOAETE.

Je trouverai bien le moyen de la rendre nulle. Cela est admirable, je ne pourrois pas

chan-

changer d'Amant quand je voudrois, & ils changent bien de Maîtresse eux. Non, je ne serai jamais Madame Robin, Madame Robin, voyez le beau nom, je vous prie, Madame Robin, ha ! ha ! le beau nom. Si vous ne voulez pas m'obliger je suis vôtre servante : Adieu, adieu.

GALANTINE.

Ah ! le plaisant caractere de fille.

SCENE

GALANTINE, COMODE, LE BARON.

GALANTINE.

Tiens voilà la donation, mais je t'asseure que je l'ai reçüe avec repugnance, & les bien-faits qu'on reçoit des gens qu'on n'aime point sont insuportables par les complaisances où cela nous engage : C'est ce qui fait que ces presens m'embarassent.

COMODE.

Hé ! prenez toûjours : Dans ce Siécle-ci ces scrupules vous feroient passer pour une bête.

GALANTINE.

Mais ne t'imagine-tu point ce que Rassard peut esperer de ma reconnoissance, &

si je ne répond point à ces ridicules tendresses, ne seroit-il pas toûjours en droit de me demander son bien ?

COMODE.

Il est vrai, mais pour vous garantir mettez la donation entre les mains du Baron, c'est un drôle qui en tirera partie.

GALANTINE.

Moi, faire ce present au Baron, que diroit-on dans le monde ?

COMODE.

Que de délicatesses inutiles : Garde-t-on tant de mesures avec un homme que l'on veut épouser, & qui n'a rien: donnez donnez seulement.

GALANTINE.

Mais Comode.....

COMODE.

Ha, que de façons, retirez vous & me laissez faire..... Hola, Monsieur le Baron, hola.

LE BARON.

Que veux-tu, Comode, dis?

COMODE.

Voilà un present que vous fait ma Maîtresse : puisse-t-il vous faire le profit que je desire.

Elle veut s'en aller.

LE BARON.

La coquine. Eh ! tiens je prens ceci pour l'obliger..... Comode tiens.

COMODE.

Hé, qu'avez-vous à me donner?

LE BARON.

Moi....... Que puis-je te donner de mieux?

COMODE

Vous. Vous.

LE BARON.

Ma propre figure, jolie comme tu la vois. Je croi que des gens comme moi ne sont pas faits à la hâte,

COMODE.

Ha! ha! ma foi ce n'est pas grand-chose.

LE BARON.

Fiere beauté dont je suis idolâtre, j'ai fait jusqu'ici un secret de mon amour pour toi, car franchement je faisois scrupule d'assembler ta pauvreté à la mienne. Mais à present que la trop bonne foi de Galantine m'a mis en main ce charmant papier, je déclare que ta petite beauté est la seule où je veux borner ma course vagabonde.

COMODE.

Vous trahirez Galantine?

LE BARON.

Belle affaire! ce n'est que la ving-tiéme depuis un an, je modere le talent que j'ai pour enflâmer les Belles, car si j'abandonnois mon merite au Public, les maladies amoureuses que je causerois au sexe feroient trop gagner les Medecins.

COMODE.

Hé ! qui me répondra que vous ferez fidelle ?

LE BARON.

Ta friponnerie & la mienne : La crainte que tu ne me trompe m'occupera assez pour ne point faire de Conquête.

COMODE.

Hé ! ne faudra-t-il jamais aimer que vous ?

LE BARON.

Ah ! peut-être qu'en ta faveur je me relâcherai.

COMODE.

Mais que dira Galantine, & que dira son desespoir.

LE BARON.

Elle se tuëra peut-être.

COMODE.

Haye, je l'entens, sauvons-nous ?

SCE-

SCENE

COMODE, RAFFARD, GALANTINE.

COMODE.

VOus êtes perduë ! plus de donations; plus de portraits ; il faut l'appaiser.

GALANTINE.

Fais donc tes efforts.

COMODE.

Hé, mon pauvre Monsieur Raffard, écoutez les raisons de ma Maîtresse.

Mr. RAFFARD.

Non, je ne veux rien entendre, j'étois venu pour lui faire une donation pour l'épouser, & elle préfere Mr. du Hazard, je le trouve avec elle. Et toi bonne bête tu la croyois perduë, cependant malgré tes soins je l'ai vû se sauver par la porte du jardin & du petit cabinet. Sans la crainte que j'ai de me faire des affaires il trouveroit en moi plus de vigueur qu'il ne pense.

Elle tousse, hem, hem, hem.

COMODE.

Ma foi vous prenez son ombre pour lui : le Baron ici. Quelle médisance ! Allez Mr.

Raffard ma Maîtresse est innocente, regardez seulement son air.

Mr. RAFFARD.

Moi, regarder.... j'aime mieux...

GALANTINE.

Vous êtes donc bien en colere ?

Mr. RAFFARD.

Oüi traîtresse, oüi perfide, oüi scelerate.

GALANTINE.

Vôtre cœur ést-il d'intelligence pour me dire tant de duretez ?

Mr. RAFFARD.

J'en pense mille fois plus.

GALANTINE.

Je ne le puis croire : J'ai trop de sujet d'être persuadée que vous m'aimez tendrement.

COMODE.

Hé ! mon petit Mr. Raffard, racommodez-vous avec elle.

Mr. RAFFARD.

Ah traitresse ! ha ! friponne ! vous me trompez.

GALANTINE.

Vous ne le croyez pas : Helas ! Je ne suis que trop sincere.

COMODE.

Elle m'atendrit.

Mr. RAFFARD.

Je suis.... Mais il faut m'en aller, car malgré

malgré sa perfidie je pourrois faire le sot. Adieu pour jamais.

COMODE.

Hé ! du moins laissez-lui vôtre Portrait pour la consoler de ne vous plus voir.

GALANTINE.

Non, s'il rompt avec moi je ne veux rien qui me fasse souvenir de lui.

Mr. RAFFARD.

Helas ! si je romps avec vous c'est malgré moi.... Ouf, tenez voilà mon Portrait.

GALANTINE.

Je n'en veux point.

COMODE.

Il vous le donne de si bonne grace.

GALAATINE.

Il m'a trop outrée.

Mr. RAFFARD.

Voulez-vous la donation ?

GALANTINE.

Non, vous dis-je.

Mr. RAFFARD.

Voulez vous que je vous épouse ?

GALANTINE.

Je ne veux que du repos, car je me trouve mal.

COMODE.

Là, là remenez-là dans son apartement, lors que son premier feu sera passé elle s'appaisera.

Mr. RAFFARD.

Venez ma belle enfant, venez.

SCE-

SCENE

LE BARON, ROQUILE.

LE BARON.

HE Roquile ! Raffard fe va racommoder avec Galantine : c'eft ici où il me faut rendre fervice.

ROQUILE.

Hé, laiffez-les faire, Galantine n'a rien, vous peu de chofe de vôtre part, & de fon rien que diable ferez-vous ?

LE BARON.

Ho ! fi de mes interêts, je me fâche de ce que toutes les douceurs que j'ai dites à cette friponne de Galantine ne m'ayent encore rien vallu, & je ne fuis pas accoûtumé à abandonner ma proye fans être payé de mes peines. Si tu peux m'être commode dans mes interêts, je ferai en état d'en charmer une autre, car franchement cet habit ici n'eft plus de faifon.

ROQUILE.

Deuffiez-vous aller en chemife il n'eft pas tems de fonger à vous parer, & fi vous ne fongez à payer au plûtôt vos dettes, les creanciers menacent de vous deshabiler dans les ruës & de vous faire loger pour rien. Ma foi

foi j'ai grand peur qu'ils ne prennent un apartement aſſez grand pour nous deux.

LE BARON.

Va, va, un homme comme moi qui ſe ſent trente Decrets ſur le corps, marché effrontément ſans rien craindre: Le tems fatal eſt paſſé.

ROQUILE.

Pourtant cette Nymphe aux apas expirant, dont vous faites les peines, ne vous promet pas poire molle, & ſi vous en étes pour des coups de bâton, j'en ſuis pour les étrivieres.

LE BARON.

Quoi! celle qu'on trouva qui ſe vouloit pendre quand je la quittai.

ROQUILE.

On en a bien vû pendre.... Sans celle à qui vous empruntâtes une jupe toute dorée, dont vous fites faire cette veſte & cette culote, & à qui vous eûtes l'effronterie de mander que vous lui renvoyeriez quand vous ne la porteriez plus.

LE BARON.

C'étoit une pauvreté: & je compte dans mes billets de viſite qur je ne donne pas d'entrée par mois, comme le Maître à Danſer, qui en a eû quatre fois plus que la jupe ne valoit.

ROQUILE.

Demandez-lui le ſurplus..... Cet autre fri-

fripon qui écrit pour vous au besoin, veut la portion de ce que ses faux Billets vous ont vallu.

LE BARON.

Je commence à former mes lettres pour un faux seing, & dans peu je me passerai de lui.

ROQUILE.

Autre. Cette Joüeuse, qui a vendu ses meubles pour remplacer le fond qui sert d'amorce à ses dupes, se plaint aussi de vôtre ingratitude.

LE BARON.

Cette bête est plaisante, elle s'imagine que je voux perdre mon tems à lui apprendre pour rien le tour de mon metier : Quelle grossiereté !

ROQUILE.

Vous êtes de ces gens, qui avec toute sorte de Métiers meurent de faim.

LE BARON.

Laisse faire, je retirerai ma réponse de Galantine avant que de la laisser, & ensuite j'épouserai sa suivante.

ROQUILE.

Ah ! je suis mort.... Comme & depuis quand l'aimez vous ?

LE BARON.

La drôlesse est éveillée, j'en ferai quelque chose en l'instruisant.

ROQUILE.

Fy, Monsieur, entre ami cela ne se fait point,

point, car vous n'ignorez pas que je l'aime.

LE BARON.

Quoi maraut! oſe-tu faire comparaiſon avec moi, voilà encore un plaiſant magot de ſe déclarer rival d'un Maitre de çette tourneure: Faquin, ſi je prens un bâton..... Songe ſeulement à ce que je t'en dis. Eloignons-nous j'entens quelqu'nn.

ROQUILE.

Monſieur, ſongez à mes gages je vous prie.

LE BARON.

Va, va, ne te mets pas en peine, ils courent toûjours.

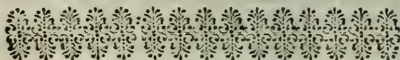
ROQUILE.

Ils courent peut-être ſi fort, que j'aurai de la peine à les attraper.

LE BARON.

Comment fripon.

Il s'enfuit.



SCENE FRANCOISES D'ARLEQUIN DANS LE POISSON,

Laquelle eſt dans la Piece du Berger de Lemnos.

ARLEQUIN, MEZETIN, POLICHINELLE ET SCARAMOUCHE en Zanys.

On porte Arlequin ſur le Théâtre, lequel eſt dans un grand Poiſſon.

Les Zanys le regardent, & diſent.

C'Eſt-là une Truite, un Merlan, ou bien une Carpe.

Et aprés pluſieurs autres noms, ils diſent

Non: C'eſt un Maquereau.

ARLEQUIN *ouvrant la geule du Poiſſon, dit.*

Vous

Vous en avez menti, je ſuis Poiſſon d'honneur.

Les Zanys ont peur & fuyent, puis Arlequin ſort de ſon Poiſſon avec une bourſe, & fait des lamentations ſur ſes amours, en diſant.

O vous charmantes Forêts, qui êtes témoins de mes peines, plaignez mon ſort malheureux : Et vous aimables Campignons, je vous prie de vouloir être dans les ragoûts de mon adorable Lyſe, afin de lui aiguiſer l'appetit de mes amours. Et toi petit animal volatile charmant Papillon, je te conjure de voler & revoler autour de ma Maîtreſſe, & lui empapillotter la boucle de ſes inclinations, afin quelle ne défriſe point la perruque de ſes bonnes volontez envers moi. Et vous trop amoureux ânon, ſoyez de la partie & me plaignez par vos pitoyables hanniſſemens, & faites à mon intention retentir le doux murmure de vôtre belle voix dont le ramage exprime ſi bien la paſſion qui vous poſſede, par des tons ſi expreſſifs, que je ne puis m'empêcher de les imiter, & de prononcer hin, han : hin, han : hin, han.

Un autre lui répond & lui dit,

Les ânes de ce tems ſe trouvent toûjours prêts à faire l'amour, & en état de ſoûpirer de la ſorte.

AR-

ARLEQUIN *entend du bruit & craint d'être volé; la voix lui conseille de faire le mort, & que l'on croira que la Mer l'aura jetté sur son bord. Il se couche contre terre.*

MEZETIN *arrive, & le regarde.*

Ha! ha! voilà un pauvre malheurenx que quelque poiſſon aura étranglé, & aſſurément que la Mer l'aura jetté à terre.

Il lui voit la bourse, puis dit

Un homme mort n'a que faire de bourſe.

Il vient pour la prendre.

ARLEQUIN.

Voilà un grand fripon.

Il rentre dans son Poisson.

MEZETIN *le cherche par tout.*

POLICHINELLE *paroît, dit à Mezetin qu'il a apporté dequoi faire collation sur le bord de la Mer, & lui montre le gros Poisson, puis comme ils conviennent qu'ils l'emporteront aprés leur collation ils s'asseyent devant. Arlequin dedans sort sa tête & boit leur vin. Polichinelle fuit & Mezetin reste, qui reconnoît Arlequin. Il frape sur le Poisson à coups de bâton.*

AR-

ARLEQUIN *répond.*

Qui eſt-là?

MEZETIN.

Ami.

ARLEQUIN.

Ami.

MEZETIN.

Oüi, ami, ſors Arlequin je te reconnois & me dis par quelle avanture tu es entré dans ce gros Poiſſon.

ARLEQUIN.

Et quand je ſerai ſorti payeras-tu bouteille?

MEZETIN.

Oüi, en me contant ton Hiſtoire.

ARLEQUIN *ſort, & dit*

Etant parti de Lemnos, où je m'étois embarqué dans un bâtiment plein d'Huile, de Soulphre & de Farine, nous ne fûmes pas plûtôt en pleine Mer qu'il ſurvint une ſi grande tempête, que le bâtiment étoit tantôt à la cave & tantôt au grenier. Enfin nous danſions d'une maniere à deſeſperer de nôtre vie, & dans cette grande tempête le Vaiſſeau alla fraper contre un Rocher où nous fimes naufrage. Et comme l'Ancre qui étoit au devant du Navire frapa rudement le Rocher, il fit un ſi grand feu qu'il prit au Soulphre qui étoit dedans, la Farine enfarina tous les Poiſſons qui d'ordinaire ſuivent les Vaiſſeaux, le Soulphre fit boüiller l'Huile, l'Huile fricaſſa une bonne partie des Poiſſons

en-

enfarinez; de forte que moi qui étois fur le Rocher m'avifai de prendre un citron que j'avois dans ma poche, je le coupai par la moitié & le preffai fur les Poiffons afin de les manger: Ce qu'ayant fait, ce gros coquin crût que j'avois mangé quelqu'un de fes parens, & de rage il m'avala tout d'un coup.

MEZETIN *regardant la bourfe.*

Ma foi cela eft bien drôle: mais comment ce gros Poiffon ne t-a-t'il point dévoré, étranglé & mis en pieces avec fes furieufes dents?

ARLEQUIN.

Je vais te le dire: C'eft que je pris l'autre moitié de mon citron que j'avois encore, & lui en frotai fi-bien les dents, que cela les lui agaça fi fort qu'il ne pût jamais me mordre ni toucher, & par ce moyen j'évitai le naufrage & la mort.

MEZETIN.

Pardi voilà bien une plaifante Hiftoire?

à part.

Il faut pourtant que je faffe quelque fourberie pour avoir la bourfe. Arlequin, je te veux faire plafir à caufe que tu es de mes amis; c'eft que tu es venu dans un pays qui eft bien vilain, à caufe de la méchante maniere qu'on a de donner des coups de bâton à tous ceux qui y arrivent: & pour cet effet je veux t'enfeigner une certaine racine.

la-

laquelle a la vertu d'empêcher que l'on ne les ſente quand on les donne.

ARLEQUIN.

Malepeſte cela eſt bon, car naturellement je ſuis un peu poltron, & par ce moyen j'aurai le plaiſir d'être batu comme un diable ſans rien ſentir.

MEZETIN *lui donne plusieurs nazardes & coups de bâton, puis lui prend ſa bourſe, en diſant.*

Tiens éprouve la racine.

Il s'en va.

SCARAMOUCHE *entre.*

ARLEQUIN *lui donne plusieurs nazardes & coups de bâton, & lui retire ſa bourſe, que Mezetin lui avoit miſe entre les mains, en diſant.*

Tiens cette Racine, elle eſt à droit & à gauche eſtropiée de tous côtez, diable ſoit la bête & l'ignorant, qui ne peut pas connoître la vertu de la meilleure racine du monde.

Il s'en va.



SCENE FRANÇOISES

DANS LES VENDANGEURS.

PASQUARIEL *qui veut marier Arlequin.*

PASQUARIEL.

AH, Arlequin ! je te veux Marier.

ARLEQUIN.

Moi, me marier, hé ! qu'eſt-ce que cela veut dire ?

PASQUARIEL.

Cela veut dire prendre une femme.

ARLEQUIN.

Prendre une femme ! hé, pourquoi faire ?

PASQUARIEL.

C'eſt ma ſœur, vois-tu, elle eſt belle & grande. Tu ris ; regarde mon viſage c'eſt tout de même.

ARLEQUIN.

A t-elle de la barbe ?

PAS-

PASQUARIEL.

Nenni.

ARLEQUIN.

Mais pourquoi faire, te dis-je?

PASQUARIEL.

Pourquoi faire: hé, c'est pour te servir. Par exemple, lors que tu vas à la Ville & que tu reviens au logis bien las & bien fatigué, tu dis allons ma femme, fais-moi vîte à dîner.

ARLEQUIN.

Bon cela.

PASQUARIEL.

Elle aussi-tôt prend un poulet: & criq criq.

Il fait la démonstration de couper & de déchirer.

ARLEQUIN.

Comment, elle lui chatoüille le corps?

PASQUARIEL

Non, elle lui coupe le col, & aprés cela elle la plume. Ensuite elle le met par morceaux dans une poelle, avec du lard, du poivre, du sel, du clou & de la muscade, puis elle fricasse tout cela ensemble.

ARLEQUIN *met le doigt dans la sauce.*

PASQUARIEL.

Que faites-vous?

ARLEQUIN.

Je goute si la fricassée est Bonne.

PASQUARIEL.

Elle n'est pas assez salée.

ARLEQUIN *fait semblant d'y mettre du sel.*

PASQUARIEL.

Elle met cela dans un plat, puis le met sur une table où il y a une serviette: Ensuite elle vous donne une chaise, puis aprés.....

Il fait semblant de manger.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

PASQUARIEL.

C'est qu'elle mange.

ARLEQUIN.

Comment carogne, est-ce à faire à la femme à mettre la main au plat la premiere? je vai vous accommoder.

Il lui donne des coups de bâton.

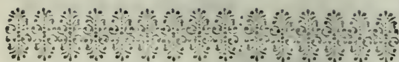


LES FAUX

MEDECINS

RAILLEZ.

COMEDIE.



ACTEURS.

LE VIEILLARD.
ARLEQUIN *Pere d'Isabelle.*
OCTAVE *Amant d'Isabelle.*
MEZETIN *Valet d'Octave.*
ISABELLE.
LE DOYEN DE LA MEDECINE.
SUCEFOIRE. } *Medecins.*
FLEURE-BASSIN. } *Medecins.*
UN ETUDIANT.

La Scene est proche d'un Village de basse Normandie.

LES



LES FAUX MEDECINS RAILLEZ.

COMEDIE.

ACTE PREMIER

SCENE I.

ARLEQUIN, LE VIEILLARD.

ARLEQUIN.

ENcore un coup vous n'avez que faire de vous mettre en peine, puisque je vous l'ai promis vous l'aurez absolument.

LE VIEILLARD.

J'aprehende beaucoup que mon âge ne la dégoûte, & qu'elle ne puisse mettre son amitié à une personne comme moi. Mais aussi j'ai dequoi récompenser la vieillesse, car elle ne manquera pas de biens, & elle

aura toutes choses à souhait, l'argent & les bijoux ne lui manqueront pas, cela pourra éfacer les défauts de ma vieillesse.

ARRLEQUIN.

Ne vous mettez pas en peine, tout ira bien.

SCENE II.

OCTAVE, ET MEZETIN son Valet.

OCTAVE.

QUe je suis malheureux, mon pauvre Mezetin, d'avoir affaire à un homme qui est entêté de ne donner sa Fille qu'à un Medecin ! & quoi qu'elle fasse tout son pouvoir pour lui faire entendre raison il n'en entend point, & s'est entêté d'un Medecin pour gendre.

MEZETIN.

N'est-ce pas de Monsieur Arlequin de qui vous parlez ?

OCTAVE.

Oüi.

MEZETIN.

Vous avez tort.

OCTAVE.

Hé, pourquoi.

MEZETIN.

C'eſt que vous devez ſçavoir que la raiſon & la Medecine ne s'accordent jamais, & que la plûpart des Medecins ſont fous.

OCTAVE.

Je deteſte ma qualité, & de Capitaine que je ſuis je voudrois preſentement n'être qu'un ſimple Medecin, au moins j'aurois eſperance de pouvoir poſſeder celle que mon cœur aime; mais ne le pouvant il faut tout au moins avoir le plaiſir de l'entretenir un moment. Mezetin, vas fraper à ſa porte, afin que j'aye l'honneur de lui faire la reverence.

MEZETIN.

J'y vai vîte Monſieur, & j'en ſuis fort-content.

SCENE III.

ISABELLE, OCTAVE, MEZETIN.

ISABELLE.

HA, c'eſt Mezetin! Dis-moi où eſt ton Maître..... Je l'aperçois: Quelle joye!

OCTAVE.

Ce ſeroit une joye conſiderable pour moi ſi je pouvois eſperer d'avoir un jour l'avan-

tage de vous posseder, je-ferois au comble de mon bonheur : Mais sçachant que vôtre Pere vous a destinée à un Medecin, il naît en moi un chagrin perpetuel. Encore si l'on pouvoit sçavoir celui qu'il vous destine pour Epoux, on pourroit y mettre ordre.

I S A B E L L E.

Aprés vous avoir remercié de toutes vos bontez : je vous puis assurer que je ne changerai jamais de sentiment, & que je suis résoluë à entrer plûtôt dans nn Convent que de prendre un autre que vous pour époux.

O C T A V E.

Comptez Mademoiselle, que je perirai mille fois pour vous, & lorsque je sçaurai celui que l'on vous destine pour époux j'y mettrai bon ordre.

I S A B E L L E.

Monsieur Baloüarde vieux Medecin & voisin de mon Pere, est celui que l'on me destine ; mais je souffrirai plûtôt la mort que de l'épouser.

O C T A V E.

Je vous suis obligé de tous vos bons sentimens, mais le Vieillard Baloüarde se souviendra dans peu de temps d'avoir voulu attenter à vôtre aimable personne. Il lui en coûtera sûrement la vie.

I S A B E L L E

Point de ces sortes de violences s'il vous plaît, pour le peu que vous avez de bonté

pour

pour moi je vous prie de perdre ce dessein ; mais tâchez seulement qu'il ne vienne point à bout de son entreprise, & je vous serai bien obligée. Et toi Mezetin qui as l'esprit si vif, ne songe-tu point à servir ton Maître dans cette occasion ?

MEZETIN.

Je rêve à une fourberie, qui je croi pourra bien embarasser le Vieillard. Mais je l'entens.

Le Vieillard parlant derriere.

ISABELLE.

Mezetin, songe à faire accomplir nos vœux & tu feras heureux. Adieu.

SCENE IV.

LE VIEILLARD *seul.*

Quel bonheur à mon âge d'avoir obtenu Mademoiselle Isabelle pour femme ! Son pere me l'a promise, j'ai gagné son cœur, il faut presentemenr gagner celui de l'aimable Isabelle. J'ai amassé du bien, je suis fort à mon aise, & j'ai de l'obligation à la Casse, à la Manne & au Sené. Voici quelque Aposéme transi dans cette bourse, auquel le cœur le plus rebelle en amour ne pourroit resister. Cette drogue charme les

plus farouches: Allons de ce pas l'employer en quelques bijoux de consequence, afin de lui presenter.

Il sort.

SCENE V.

ARLEQUIN *seul.*

IL faut sçavoir de ma fille si elle est dans le dessein d'épouser le bon homme Baloüarde Isabelle...... Isabelle.

ISABELLE, ARLEQUIN.

ISABELLE.

QUe souhaitez-vous mon Pere ?

ARLEQUIN.

Vous avertir de vous tenir prête pour épouser dans peu le bon homme Baloüarde ce fameux Medecin.

ISABELLE.

Quoi mon Pere, est-il possible que vous vous puissiez resoudre à me donner un Vieillard de la sorte pour époux ?

ARLEQUIN.

Oüi, ma fille, je le veux.

ISABELLE.

Mais, mon Pere, faites y reflexion je vous prie.

ARLEQUIN.

Point de raisons davantage.

ISABELLE.

Hé bien, mon Pere, il faut ici déclarer ma pensée, & vous dire que j'aime un jeune Gentilhomme de nos voisins, & que je n'en aurai jamais d'autre.

ARLEQUIN.

Ma fille, vous épouserez le bon homme Baloüarde asseurément.

ISABELLE.

Avec tous les respects que je vous dois, mon Pere, il n'en sera rien asseurément.

ARLEQUIN.

Ne me faites pas mettre en colere, encore un coup.

ISABELLE.

J'aime mieux me retirer que de vous causer du chagrin. Adieu, mon Pere, songez qu'il n'en sera rien.

ARLEQUIN.

Adieu, ma Fille, songez que cela sera. Les Filles d'aujourd'hui sont obeïssantes, comme vous voyez: A mon retour nous verrons beau jeu.

SCENE VII.

LE VIEILLARD *seul.*

J'ai enfin acheté des bijoux d'une grande valeur, & je croi que ma Maîtresse recevra cela de bon cœur, mais je suis en peine qui prendre pour lui faire tenir ces presens. Allons toûjours au logis, nous songerons au reste aprés.

SCENE VIII.

OCTAVE, MEZETIN,

MEZETIN.

Monsieur, enfin je croi que vous serez content, & que je viendrai à bout de mon entreprise. J'ai rêvé la plus drôle d'invention & l'Intrigue la plus plaisante du monde.

OCTAVE.

Mezetin, fais-moi part de ton rêve je te prie, & dis-moi quelle est ton intrigue.

MEZETIN.

La voilà : Avez-vous une pistole dans vôtre poche.

OC-

OCTAVE.

Oüi.

MEZETIN.

Donnez là moi.

OCTAVE.

Tiens, la voilà.

MEZETIN.

Je suis à vous dans un momenr, ne vous mettez point en peine, attendez-moi.

OCTAVE

Je ne sçai aucunement quel est son dessein mais il est bon & fidele serviteur; de plus il a de l'esprit, & tout ce qu'il entreprend lui réüssit assez: C'est ce qui me fait esperer un bon succez dans ce qu'il entreprend pour moi. Mais que veut cet homme-ci?

MEZETIN *en robe de Medecin.*

Monsieur, la Medecine étant de tous les Arts le plus noble, je viens.....

OCTAVE.

Monsieur, j'ai la Medecine & les Medecins en horreur, c'est pourquoi je vous prie de vous retirer & me laisser en repos, car je pourtrai passer sur vous quelque fâcheux moment, & ma canne pourroit faire la dissection de tous vos argumens.

MEZETIN.

Malepeste ne vous avisez pas de cela, car Mezetin ne s'acommode point du tout de vôtre canne.

OCTAVE.

Comment, Mezetin!

MEZETIN.

Et oüi, Mezetin, malepeste est-ce de cette monnoye que vous payeriez les Medecins qui vous rendroient visite?

OCTAVE.

Ne me parle point de Medecin, je te prie.

MEZETIN.

Il faut pourtant en parler, & méme je me suis mis en tête pour faire vôtre affaire qu'il faut vous faire Medecin.

OCTAVE.

Moi, Medecin!

MEZETIN.

Oüi, vous, Medecin, & laissez-moi faire, puis vous verrez que je viendrai à bout de tout. Pourvû que vous vouliez ne me point contredire en rien tout ira bien.

OCTAVE.

Bien éloigné de cela, commande je suis prêt d'obeïr.

MEZETIN.

Ne parlez que quand il faudra, écoutez bien ce que je vai dire, & répondez bien à propos.

Il frape à la porte du Vieillard.

SCE-

SCENE IX.

LE VIEILLARD, OCTAVE, MEZETIN.

LE VIEILLARD *sortant.*

QUe souhaitez-vous Messieurs, de vôtre serviteur?

MEZETIN.

Monsieur, nous sommes venus ici pour avoir l'honneur de vous voir, & ensuite vous prier Monsieur, de vouloir bien nous prêter vôtre secours dans une entreprise que veut faire un de mes amis que voilà, lequel veut être Docteur en Medecine de cette Faculté. J'ai l'honneur d'être Monsieur, Docteur en Medecine de la Faculté de.... Mais comme Monsieur, vous êtes de cette Faculté, c'est ce qui a fait que je le veux mettre dans vos mains pour le faire recevoir Docteur.

LE VIEILLARD.

Monsieur, ce n'est point moi qui presente les Aspirans, mais c'est un de mes bons amis lequel doit dans peu être mon Beaupere, cela me fera encore plaisir de lui annoncer cette nouvelle. Mais Messieurs, sou-

ſouhaitez-vous loger tous les deux enſemble ?

MEZETIN.

Si cela ſe pouvoit nous en ſerions bien contens.

LE VIEILLARD.

Je vous demande cela, à cauſe que le ſieur Arlequin n'a de la place que pour un, lequel eſt un petit apartement qui n'eſt fait que pour étudier.

MEZETIN.

Hé bien Monſieur, il faudra que Monſieur qui veut être Docteur ſoit logé chez Monſieur Arlequin : & pour moi ſi vous ſouhaitez me donner quelque petite chambre chez vous ſeulement pour coucher, je vous ſatisferai de la belle maniere.

LE VIEILLARD.

Meſſieurs, il n'y a rien que je ne faſſe pour vôtre ſervice : Entrez toûjours chez moi, & je m'en vai porter cette nouvelle à mon Beaupere prétendu.

Ils entrent & le Vieillard frape à la porte.

SCENE X.

ARLEQUIN, LE VIEILLARD.

ARLEQUIN.

QUe ſouhaitez-vous de moi Monſieur Baloüarde?

LE VIEILLARD.

Vous ſouhaiter le bon jour, & vous dire enſuite que j'ai un bon Gentilhomme à vous donner pour Aſpirant en Medecine.

ARLEQUIN.

A-t-il de l'argent comptant?

LE VIEILLARD.

En quantité, & vous n'en manquerez pas.

ARLEQUIN.

Tant mieux, il ſera bien tôt Medecin, car pour de l'argent tout eſt bien venu, c'eſt le treſor de toutes les Sciences, & l'ignorant eſt le plus habile homme quand il a de l'argent. Mais où ſont ces Meſſieurs?

LE VIEILLARD.

Ils ſont chez moi, je les vai faire ſortir.

Il les apelle.

Un mot, Meſſieurs, s'il vous plaît.

SCE-

SCENE XI.

OCTAVE, MEZETIN, ARLEQUIN, LE VIEILLARD.

OCTAVE.

QUe souhaitez-vous, Monsieur ?

LE VIEILLARD.

Vous presenter à Monsieur le Docteur.

ARLEQUIN.

Lequel est-ce de vous deux qui souhaite apprendre la Medecine ?

OCTAVVE.

C'est moi Monsieur.

ARLEQUIN.

Et ce Monsieur là ?

MEZETIN:

Pour moi Monsieur, j'ai l'honnenr de porter le nom de Docteur en Medecine.

ARLEQUIN,

Vous avez donc voulu aussi augmenter le nombre des ignorans, car presentement plus on va en avant & plus l'ignorance de nos Anciens se connoît, & par consequent celle de tous ceux qui les suivent : C'est pourquoi il faut presentement s'accommoder selon le caprice des gens ; c'est assez d'être reçû Medecin, la Science ne sert plus de rien.

rien. Pour vous Monſieur, qui voulez joüir de ce beau Privilege qui eſt anéxé à la Medecine, il le faut payer bien cher, attendu que quelque ſomme que vous puiſſiez donner, ce Privilege vous raportera l'interêt de vôtre argent au denier quatre.

MEZETIN.

Entrons chez Monſieur, & nous accommoderons toute choſe, de maniere que vous ſerez contens. A l'égard du logement Monſieur, pourrez-vous nous loger tous les deux ?

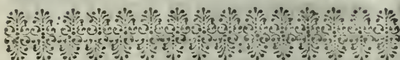
ARLEQUIN.

Non, je n'en puis loger qu'un.

MEZETIN.

Il faut que ce ſoit vôtre Ecolier, pour moi je m'acommoderai avec Monſieur. Entrons pour conclure ſur tout.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE I.

OCTAVE, ARLEQUIN.

OCTAVE.

PResentemeut que nous sommes d'accord de prix, je vous prie de ne rien epargner pour me rendre habile homme.

ARRLEQUIN.

Vous n'avez que faire de vous mettre en peine, je vous enseignerai tout ce qu'il y a de plus fin pour faire vôtre devoir dans nôtre Art. Mais Monsieur, il ne faut rien épargner dans une telle occasion, & il faut que tout soit dans les régles, puis vous mettre en robe pour cet éfet.

OCTAVE.

Je vous prie de faire tout pour le mieux, & vous pouvez vous assurer que vous aurez toute sorte de satisfaction de moi. S'il ne tient qu'à une robe, partons de ce pas pour en aller acheter une, à quelque prix que ce soit.

SCE-

SCENE II.

LE VIEILLARD, MEZETIN.

LE VIEILLARD.

MOnſieur, vous pouvez vous imaginer que j'ai mis vôtre ami chez le plus habile de toute la Faculté, & celui qui a la plus grande facilité à faire venir de l'argent. Cependant j'aurai l'honneur en peu d'être dans ſa famille.

MEZETIN.

Hé de quelle maniere cela? Aparemment c'eſt que vous allez donner quelqu'une de vos Filles en matiage à Monſieur Arlequin.

LE VIEILLARD.

Non Monſieur, je n'ai point d'enfant, mais c'eſt Monſieur Arlequin qui me donne ſa Fille en mariage, qui eſt une fort-jolie-Fille, mais elle n'eſt pas contente du choix que ſon pere a fait de moi, & on dit qu'elle eſt entêtée d'un jeune homme de ce quartier, & je ne ſçai comment faire pour gagner l'eſprit de cette Belle: Cependant j'ai acheté des bijoux de conſequence pour lui faire preſent, mais, je ne ſçai par qui je lui pourrois faire tenir.

ME-

MEZETIN *à part.*

Bon, cela va bien.

Et parlant au Vieillard, il dit

Monsieur, si vous me trouvez capable de vous rendre ce service ce sera avec bien de la joye, & c'est-là la moindre chose que je voudrois faire pour vous, cela ne me sera pas dificile, attendu que cela se fera en allant voir mon ami, & par là le pere ne pourra s'apercevoir de rien.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas le pere qui m'embarasse, car il est content de toute chose, mais c'est seulement pour tâcher de me mettre bien dans l'esprit de Mademoiselle Isabelle.

MEZETIN.

Oh! s'il ne tient qu'à cela je vous promets que je ferai tout mon pouvoir pour vous mettre dans son esprit de la belle maniere.

LE VIEILLARD.

Ah que je vous aurai d'obligation! Tenez voilà le present que je vous mets en main, je vous prie de lui faire accepter, voilà la clef qui renferme tout.

MEZETIN

Allez, rentrez chez vous, ne vous mettez en peine de rien..... Presentement il faut faire voir que Mezetin a de l'esprit pour servir son Maître, tâchons de faire en sorte de tirer de l'argent de ce Vieillard, cela me servira dans mon intrigue, & me fera réüssir

bien

bien plus vîte. Voyons s'il eſt au logis, afin de l'informer de tout ce qui ſe paſſe : Je croi qu'il ſera bien ſurpris.

SCENE III.

ISABELLE, MEZETIN.

MEZETIN *qui frape à la porte.*

ISABELLE.

QUe ſouhaitez-vous de moi Monſieur ?

MEZETIN.

Avoir l'honneur de m'entretenir un moment avec vous, ſi vous l'avez pour agreable.

ISABELLE.

La bienſeance Monſieur, me le défend, & cela ne ſeroit pas dans les regles de l'honnêteté, permettez Monſieur que je me retire.

MEZETIN.

Le pauvre Octave n'aura pas ce qu'il ſouhaite, & Mezetin eſt bien trompé.

ISABELLE.

Que dites-vous d'Octave & de Mezetin ?

MEZETIN.

Je dis qu'Octave eſt mon Maître, & que

je suis Mezetin son valet, lequel a pris cette figure pour vous servir dans vos amours.

ISABELLE.

Dis moi je te prie quelle est ta pensée?

MEZETIN.

En un mot, je vous dirai que je me suis mis en tête de faire étudier en Medecine Monsieur Octave, & que le marché est fait avec vôtre pere pour le faire recevoir Docteur, & par là vous aurez le plaisir de vous voir à vôtre aise. Et moi je suis en pension chez le bon homme Baloüarde lequel m'a fait confident de ses amours, & même m'a donné la commission de vous faire un present que voilà dans ce lieu renfermé.

ISABELLE.

Ote cela de mes yeux, tout ce qui vient de sa part me fait horreur.

MEZETIN.

Doucement Mademoiselle, doucement: je n'aurois pas tant de frayeur que vous. Pour moi si vous voulez m'écouter je vous dirai mon sentiment: Vous ne voulez point de presens?

ISABELLE.

Non, je te les donne de bon cœur, & tu peux en profiter.

MEZETIN.

Je vous en remercie, mais il faut que ce present serve à faire tomber vôtre pere dans le panneau que je lui tens, & faut encore

pour

pour bien réüssir dans mon entreprise que vous me donniez la licence de tirer l'argent du Vieillard.

ISABELLE.

Fais tout ce que tu voudras, pourvû que tu réüssisse. Adieu, continuë je te prie.

SCENE IV.

ARLEQUIN, OCTAVE, MEZETIN.

ARLEQUI.

HE bien Monsieur. que dites-vous de nôtre Aspirant? n'a-t-il pas bonne mine dans ce harnois; & cette housse ne lui sied-elle pas à merveille?

MEZETIN.

Vraiment il a bon air, & je vous asseure que la Robe a quelque chose de plus que l'épée: pourvû que la science corresponde à la mine tout ira bien.

ARLEQUIN.

En deux jours de leçon je veux le rendre capable, & lui montrer le fin de la Medecine, il ne faudra aprés cela que la Reception.

OCTAVE.

Monsieur, n'épargnez rien pour moi.

MEZETIN.

Monsieur, lors qu'il s'agit d'entrer dans une si belle Dignité, il ne faut pas épargner l'argent.

SCENE V.

ARLEQUIN, ISABELLE, OCTAVE.

ISABELLE *sort, & dit*

IL faut que j'aille voir si c'est le sieur Octave qui est avec mon pere.

Elle parle à son pere.

Mon pere il est venu un Medecin vous demander, je croi que c'est Monsieur.

En montrant Mezetin.

ARLEQUIN.

Ma fille, c'est le bon ami de Monsieur qui souhaite être Docteur en Medecine, lequel me fait l'honneur de prendre ses repas & loger chez moi.

OCTAVE.

Vraiment c'est un grand avantage pour moi, pourvû que Mademoiselle en soit contente.

ISABELLE.

Une fille bien née n'a rien à dire aux volontez d'un pere.

AR-

ARLEQUIN.

Allons ma fille, fais racommoder le petit apartement de Monſieur.

Ils partent tous deux.

SCENE VI.

OCTAVE, MEZETIN.

OCTAVE.

HE bien mon pauvre Mezetin, dis-moi comme va ton entrepriſe?

MEZETIN

Tout ira bien Monſieur. Le Vieillard m'a pris pour ſon Ambaſſadeur d'amour, & même m'a confié un preſent que voilà pour donner à ſa maîtreſſe, & tâcher de le mettre bien dans ſon eſprit. Vous pouvez vous imaginer ce que j'ai fait là-deſſus. J'ai enſuite informé Mad. Iſabelle de tout ce qui s'eſt paſſé, & je lui ai voulu donner le preſent qui m'avoit été mis en main pour elle, mais elle n'en a point voulu, je le reſerve pour ſervir à duper le pere d'Iſabelle. Pour le bon homme Baloüarde vôtre rival, comptez que c'eſt celui qui eſt le plus utile dans nôtre intrigue, & ſi il n'aura pas la fille: Cependant ce ſera lui qui fournira l'argent pour toutes choſes neceſſaires. Ne perdons point

de tems ici à jaser, rentrez chez vôtre Belle; pour moi je vai chez le tresorier de vôtre amour. Adieu, comptez sur moi.

SCENE VII.

ARLEQUIN *seul.*

IL faut de necessité aller voir un malade, qui depuis trois jours ne respire qu'à me voir; il le faut satisfaire de paroles s'entend, car c'est presentement la Science la plus utile en Medecine, & qui babille bien est bon Medecin. Mais je ne songe pas que j'ai quelque Ordonnance à faire pour des malades de consequence . .. A propos, je croi que j'en ai de toute faite, il n'y a qu'à prendre à la boulevûë, c'est toûjours la même chose. Poursuivons la visite pour avoir de l'argent.

SCE-

SCENE VIII.

ISABELLE, OCTAVE,

ISABELLE.

EN verité j'ai des obligations toutes particulieres à ce pauvre Mezetin, lequel a trouvé l'intrigue de nous faire parler ensemble sans donner aucun soupçon à mon pere.

OCTAVE.

Il est constant Mademoiselle, que de mon côté je lui ai toutes les obligations imaginables de m'avoir procuré l'honneur d'être auprés de vous, & de plus il m'a encore asseuré qu'il réüssiroit dans son entreprise c'est ce qui me met au comble de mon bonheur. De plus, Mezetin a encore trouvé l'invention de tirer de l'argent du Vieillard, & par là il me fera passer pour plus riche encore que je ne suis: il s'est même mis en tête de me faire recevoir Medecin & de vous prendre sans dot, afin qu'il tombe plus facilement dans le panneau.

ISABELLE

Comme il est avaricieux cela pourroit faire une grande impression sur son esprit, Mais rentrons je vous prie, afin de n'être vûs de personne.

SCENE IX.

LE VIEILLARD, MEZETIN.

LE VIEILLARD.

HE-bien mon cher Monsieur, dites-moi je vous prie comme Mademoiselle Isabelle a reçû le present de ma part.

MEZETIN.

Elle la reçû de la maniere la plus obligeante du monde, & je n'ai jamais vû fille plus joyeuse, car l'on peut dire que vous êtes dans son esprit d'une maniere extraordinaire.

LE VIEILLARD.

Est il possible?

MEZETIN.

Oüi vraiment, & même elle m'a engagé de vous prier de vous dire quelle chose, mais elle a eû bien de la peine à me le dire, car elle croit que vous n'avez pas beaucoup d'estime pour elle, ce qui fait qu'elle n'ose pas vous prier de lui faire une grace.

LE VIEILLARD.

Hé! quelle est-elle, je vous prie, il n'y a rien que je ne fasse pour son service; pour le peu d'amitié qu'elle a pour moi, elle peut compter que l'or & l'argent ne lui manqueron pas.

ME-

MEZETIN.

C'eſt juſtement dont il s'agit, elle m'a prié de vous dire de lui faire le plaiſir de lui envoyer une bourſe garnie de cinquante Loüis d'or, c'eſt pour faire preſent à une de ſes compagnes qui ſe marie. Elles s'étoient engagées toutes les deux que lors qu'elles ſe marieroient elles ſe feroient un preſent de cinquante Loüis: Et comme ſa compagne ſe marie la premiere elle eſt obligée de lui faire ce preſent; mais ſi-tôt que vous vous marierez l'autre ſera obligée d'en faire autant, & par là vous retirerez vos cinquante Loüis d'or.

LE VIEILLARD.

Je ne me ſoucie pas de cela, c'eſt aſſez que vous me dites quelle vous a marqué de l'amitié pour moi, je ſuis trop content, tenez-vous-là un moment, & je vai vous apporter ce qu'elle me demande. C'eſt une marque qu'elle m'aime beaucoup, de m'envoyer demander de l'argent.

MEZETIN.

Voilà qui va fort-bien, nous aurons de l'argent.

LE VIEILLARD.

Tenez Monſieur, voilà la bourſe, je vous prie de lui donner de ma part & de lui marquer qu'elle ne m'épargne point, & que tout ce que je poſſede eſt à ſon ſervice. Mais j'abuſe de vos bontez de vous donner une telle

commiſſion: cependant c'eſt quelquefois les plus grands gains de nôtre Profeſſion que de ſervir les Amans auprés de leurs Maîtreſſes, & quelquefois nous portons des lettres, ſous prétexte de viſite, à des filles, à l'inſçû des peres & des meres, dont nous ſommes bien récompenſez. Adieu Monſieur, je vous prie de m'apporter de bonnes nouvelles.

MEZETIN.

Je n'y manquerai pas, & je croi que vous aurez un jour bien de la joye. Adieu.

SCENE X.

ARLEQUIN, MEZETIN.

ARLEQUIN.

IL eſt vrai que les malades ſont importuns au dernier point, & je croi que je ne ſortirai point d'auprés celui que je viens de quitter.... Ha Monſieur! vôtre ſerviteur, je viens de voir un malade, je croi qu'il me fera perdre.... J'étois dans une grande impatience de venir au logis pour donner les Leçons à mon diſciple vôtre ami, pour enſuite le faire recevoir Docteur. C'eſt aſſez qu'il ait de l'argent, tout ira bien.

MEZÉTIN.

Vous avez raiſon, c'eſt le garçon le plus riche

riche qui ſoit à plus de trente lieuës à la ronde, & il ne ſçait pas le bien qu'il a. Ce ſeroit un beau coup Monſieur Arlequin, ſi vous pouviez lui faire épouſer vôtre fille, je ſuis ſeur qu'il ne vous demanderoit point de dot, & qu'il ſe contenteroit preſentement de la fille.

ARLEQUIN.

Si ce-la ſe pouvoit faire j'en ſerois ſort content.

MEZETIN

Ne vons mettez pas en peine je lui en parlerai, & je ferai en ſorte que cela réüſſira.

ARLEQUIN.

Je vous ſerai bien obligé.

MEZETIN.

Monſieur, en attendant je vous prie de donner cette bourſe à mon ami, & lui dites que voilà une ſemaine de ſes menus plaiſirs, que j'ai reçû du pays.

ARLEQUIN.

Une ſemaine de ſes menus plaiſirs: Hé! combien y a-t-il là-dedans?

MEZETIN.

Il n'y a que cinquante Loüis d'or.

ARLEQUIN.

Cinquante Loüis d'or! malepeſte quelle ſemaine.

MEZETIN.

Bon, ce n'eſt rien que cela: je vous dis que c'eſt un garçon fort-riche.

SCENE XI.

ARLEQUIN, MEZETIN, OCTAVE.

ARLEQUIN.

MOnsieur, vous voilà fort à propos, tenez voilà une bourse garnie de cinquante Loüis d'or que Monsieur a reçûs pour vos menus plaisirs. Je vai preparer quelque Leçon que j'ai envie de vous faire apprendre de bonne heure, afin que vous soyez content.

SCENE XII.

OCTAVE, MEZETIN, ARLEQUIN.

OCTAVE. *dit à Mezetin.*

D'Où me vient cette bourse ?

MEZETIN.

Elle vient du bon homme Baloüarde nôtre rival ; j'ai mis les choses sur un si bon pied que l'argent ne nous manquera point. Mais voici vôtre Maître, taisons-nous. Adieu.

AR-

ARRLEQUIN.

A propos Monſieur, avez-vous ſongé à étudier ce que je vous ai donné?

OCTAVE.

Oüi Monſieur: mais dites-moi je vous prie s'il eſt vrai ce que Monſieur Mezetin m'a dit?

ARLEQUIN.

Et que vous a t il dit, je vous prie?

OCTAVE.

Oh Monſieur, je ne peux m'imaginer que cela ſoit vrai.

ARLEQUIN.

Mais encore, qu'eſt ce que c'eſt?

OCTAVE.

C'eſt qu'il m'a fait eſperer que j'aurois un jour l'honneur d'avoir vôtre fille en mariage: Ce qui m'a fort étonné, attendu que mon merite n'eſt pas aſſez grand pour pouvoir poſſeder cet honneur.

ARLEQUIN.

Pour moi Monſieur, j'en ſerois fort-content ſi elle avoit aſſez de bien pour pouvoir entrer dans vôtre famille.

OCTAVE.

Pour les biens Monſieur, cela ne doit pas vous mettre en peine, j'en ai aſſez pour nous deux.

ARLEQUIN.

Cela étant Monſieur je vous l'acorde, pourvû que vous vous faſſiez recevoir Medecin.

OCTAVE.

C'eſt ce que je ſouhaite de tout mon cœur. Rentrons Monſieur, je vous dirai ma penſée.

Ils rentrent.

SCENE XIII.

MEZETIN *ſeul.*

JE veux ſçavoir comme tout ſe paſſe des amours de mon maître, je vai fraper à la porte.

Il frape.

SCENE XIV.

ARLEQUIN, MEZETIN.

ARLEQUIN.

MOnſieur, je ſuis vôtre ſerviteur; je ſuis bien réjoüi de vous voir.

MEZETIN.

Hé bien Monſieur, nôtre Etudiant avance-t-il beaucoup?

ARLEQUIN.

Ce ſera Monſieur, un jour un homme d'ex-

d'expedition : Il a l'intelligence fort-ſubtile & comprend aiſement ce que l'on lui dit. Il m'a entretenu auſſi touchant ce que vous m'avez dit ſur le mariage de ma fille ; je lui ai promis, cependant je ſuis fort embaraſſé, attendu que j'ai donné ma parole au bon homme Baloüarde, & je ſuis fort en peine pour la retirer.

MEZETIN.

Que cela ne vous embaraſſe pas, je prendrai les ſoins de vous en dégager, & inſtruirai Mademoiſelle vôtre fille de tout ce qu'il faudra faire.

ARLEQUIN.

Je me repoſe ſur vous au moins.

MEZETIN.

Cela étant Monſieur, faites venir vôtre Etudiant, afin de le combler de joye en lui apprenant cette nouvelle.

SCENE XV.

OCTAVE, MEZETIN, ARLEQUIN.

OCTAVE.

AH Meſſieurs ! Que je ſuis réjoüi de vous voir enſemble.

ARLEQUIN.

Et moi j'allois vous chercher juſtement.

ME-

MEZETIN

C'eſt que Monſieur Arlequin eſt réſolu de vous donner ſa fille en Mariage.

OCTAVE.

Mais j'avois oüi dire qu'elle étoit promiſe au bon homme Baloüarde.

MEZETIN.

Ne vous mettez point en peine, il faut ſeulement ſonger vîte à vous faire recevoir Medecin.

ARLEQUIN.

Monſieur, laiſſons les ſoins de ce Mariage à Monſieur Mezetin, il m'a promis qu'il me dégageroit de la parole que j'ai donnée à Monſieur Baloüarde, ſongeons ſeulement à nôtre Doctrine, j'ai fait pour vous tout ce que l'on peut faire au monde, j'ai mis toute la Medecine de la maniere dont elle s'exerce aujourd'hui en vingt Aphoriſmes, qui vous feront faciles à comprendre auſſi-bien qu'à exercer.

MEZETIN.

Toute la Medecine en vingt Aphoriſmes! que je ſerois curieux de voir cela.

ARLEQUIN.

Vôtre curioſité ſera bien tôt ſatisfaite, je vai vous en faire la lecture tout preſentement.

DOC-



DOCTRINE DE LA MEDECINE DE CE TEMS.

PREMIER APHORISME.

SI-tôt que vous aurez reçû la robe & le bonnet de Docteur ne vous amusés plus à étudier, ni à vous rompre la tête à feüilleter les livres de nôtre Profession, cela est inutile, c'est assez d'avoir affranchi le pas & d'être reçû Docteur. Il faut seulement s'apliquer soigneusement à gagner la bienveillance des Chirurgiens, des Pharmaciens, des Sages femmes, des Nourisses, des Serviteurs & Servantes: C'est ce qui vous donnera des pratiques.

II. APHO-

II. APHORISME.

IL ne faut pas manquer de laisser venir une grande moustache, & affecter toûjours d'être bien couvert, pour marquer le respect qui est deû aux hommes de Science. Il faut toûjours marcher d'un air fort serieux & pensif: Et quoi que tu sois toûjours oisif, ne manque pas de marcher continuellement dans les ruës, pour faire croire que tu as bien des pratiques, tu en trouveras toûjours quelqu'une pour la devorer.

III. APHORISME.

IL ne faut avoir aucune pudeur, & visiter les Malades, quoi que l'on n'y soit pas mandé, cela vaut toûjours de l'argent à coup seur.

IV. APHORISME.

IL ne faut point visiter les pauvres par un motif de charité, cela étoit bon autrefois. Ne visitez pas même les amis sans en

en avoir recompenſe, car l'argent eſt toûjours de ſaiſon.

V. APHORISME.

CE que vous manderez à vos Malades, prenez garde que ce ſoit toûjours embroüillé de quantité de paroles hautes & relevées, afin qu'elles ne ſoient ni compriſes ni entenduës facilement, & entrelardez toûjours quelque mot de Latin, cela marque une grande Science.

VI. APHORISME.

QUand tu verras chez les Grands quelque Medecin, enquête-toi s'il eſt aimé, & s'il eſt aimé louë ſon travail, quoi que mal, il t'en fera autant à l'occaſion, & par là tu t'attireras l'eſtime d'un chacun.

VII. APHORISME.

TOus ceux qui ſe piquent d'être hommes d'eſprit & qui veulent raiſonner de la Profeſſion (n'en etant pas) il les faut rebuter, les traitant de curieux mal à propos. Et ceux de la Profeſſion qui veulent don-

donner quelque nouveau precepte, il les faut regarder de travers & les piquer de paroles, les jeunes d'être innocens, & les vieux d'être radoteurs.

VIII. APHORISME.

EXplique toutes les fonctions du corps par les facultez, & si on te demande comment les alimens se peuvent convertir eu chille; il faut répondre que c'est par une faculté chilifique, qui réside dans le petit ventre, & ainsi du reste: Il n'y a rien de meilleur ni de plus certain contre ceux qui veulent découvrir nôtre Science, car ils ne sçavent plus que dire.

IX. APHORISME.

QUoi qu'il soit verifié & confirmé par une infinité d'experiences, que le mouvement circulaire du sang soit mené par les veines Lactées, qui sont apliquées au Thoras, il le faut nier avec bien de la fermeté, afin d'embarasser celui qui veut faire le sçavant.

X. APHORISME.

IL faut toûjours rejetter l'experience comme chose fausse, disant que tu ne les as pas vûs, & suivre toûjours les raisons d'Aristote & de Galien: Et pour peu que tu connoisses, où sont placées toutes les parties, comme le petit veutre, le cœur, le poulmon, les reins & la vesie, il suffit, car pour les choses inventées des Anatomistes de ce tems il ne s'y faut point amuser, non plus qu'à des fables & des badineries inventées mal à propos.

IX. APHORISME.

SI tu es apellé à quelque Consultation il ne faut pas manquer de t'y trouver le premier & ne sortir que le dernier; comme aussi de prevenir toûjours le malade, afin qu'il te demeure dans les mains pour faire ton profit.

XII. APHORIME.

ET lors que le malade se confie à toi, il faut lui exciter l'esprit à t'aimer par une abondance de paroles & dire sa maladie, puis ensuite le pronostic, & ne jamais ordonner que clistere, saignée, & quelque petite purgation, mais fort legere, de peur de le tirer trop tôt d'affaire.

XIII. APHORISME.

LOrs que toi & tes Collegues seront assemblez, & qu'ils feront de grands discours sur la cause des maladies, de leur signe & du pronostic, crie toûjours pour les clisteres & les saignées, & de la Casse dans du petit lait, puis le Sené en infusion, & rien davantage.

XIV. APHORISME.

EN toute maladie, en tout tems, sans aucune consideration de l'âge, du temperamment & des forces, fais ouvrir la veine jusqu'à vingt fois; & si c'est fiévre, purge, seigne sans discontinuer, afin d'être maître de ton malade.

XV. APHORISME.

NE faites pas comme les autres qui ne veulent pas ſaigner dans les fiévres quartes, de peur de l'Hydropiſie, ſaignez toûjours, cliſterifez & purgez, c'eſt une ſelle à tous chevaux dans nôtre profeſſion.

XVI. APHORISME.

N'Approuvez jamais le remede Chimique quoi qu'il faſſe devant vous de grands & bons effets, dites toûjours que les meilleurs ne valent rien, & que quelque préparation que l'on faſſe à l'antimoine c'eſt toûjours un poiſon fort-pernicieux.

XVII. APHORISME.

SOuvenez-vous que lorſque vous parlerez de la maladie ce ſoit toûjours avec douceur, entre tems ſoyez toûjours rude & emporté: Et lors que l'on vous demandera le ſuccés des maladies, ne répondez jamais qu'avec ambiguité, & ne donnez jamais de ſolution.

XVIII. APHO-

XVIII. APHORISME.

SOyez toûjours du parti d'un ſeul Chirurgien & Pharmacien, mais ſoyez toûjours contraire aux autres, puis lorſque l'on vous demandera, pourquoi? marquez que vous êtes obligé de faire vôtre devoir, & l'on croira que vous avez la diſcretion de cacher leur ignorance par vôtre ſilence, alors vous ſerez toûjours eſtimé.

XIX. APHORISME.

PRenez garde à celle ci Monſieur, c'eſt la plus eſſentielle.

Dans les Conſultations des maladies contrediſez vos Superieurs, moquez-vous de vos Inferieurs, ne faites pas comparaiſon avec vos Pareils, & ne démordez jamais de vôtre avis. quand même le malade devroit crever ſur le champ, car cela eſt eſſentiel, & ſe ſont tous nos erremens de ne jamais démordre de nos avis, arrive ce qu'il pourra on eſt toûjours payé.

XX. APHO-

XX. APHORISME.

COmme vous êtes riche & opulent, celle ci ne vous servira de rien, mais il n'importe, je m'en vai vous en faire la lecture.

Aprés que vous aurez amassé quelque chose, si vous ne pouvez aller en Carosse, vendez & engagez tout vôtre bien pour avoir une Mule, une Robe & une Housse, car si tu n'es pas Medecin tu le paroîtras dans cet équipage. Allons, retirons-nous, afin de songer à vôtre Reception.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

LA SCENE REPRESENTE l'Ecole de Medecine.

Tous les Medecins ſont aſſis en rond, puis l'Etudiant eſt au milieu dans une Chaire un peu élevée, ſon Maître aſſis auprés de lui.

SCENE I.

ARLEQUIN, L'ETUDIANT.

DEUX MEDECINS

SUCEFOIRE ET FLEURE-BASSIN.

ARLEQUIN.

MEſſieurs, vous voyez que l'heure ſe paſſe, & que Mr. le Doyen ne vient point, je trouverois à propos de commencer.

SU-

SUCEFOIRE.

Vous avez raiſon.

ARLEQUIN.

Monſieur vous pouvez commencer..

L'ETUDIANT.

Meſſieurs, depuis que le Panacée Univerſel, dit Electuaire de vie, a détruit l'uſage de la Medecine, il eſt preſentement ſi peu de malades qu'au lieu de les guerir nous ne devrions ſonger qu'à les multiplier: ſans les deſordres du Cabaret nous n'aurions preſque plus de pratique, & toutes les Facultez ſeroient aux abois ſi le Javar & le Farcin n'aidoient les deux tiers de l'année à nôtre ſubſiſtance.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pourtant là qu'un Ecolier de trois mois.

L'ETUDIANT.

Autrefois l'inconſtance des femmes cauſoit des deſeſpoirs qui mettoient au lit les gens de bonne foi, mais la galanterie eſt à preſent ſi commode que les Rivaux boivent enſemble, & les Coquettes reçoivent tout l'encens: Cette tranquilité moderne & incompatible cauſe le chagrin que fait toutes nos affaires. Quand il étoit des hommes de lettres attachez au Cabinet, ces gens là par leur aplication ſedentaire faiſoient un amas de bonne bile recuite, dont les débordemens montoient fort-ſouvent au cerveau,

ils cauſoient tout au moins de cruelles colîques. Mais preſentement que l'ignorance eſt en vogue, & que la jeuneſſe fait ſes études à l'Opera, à la Comedie, & devant le Téâtre de l'Operateur : ces joyeux emplois nous dérobent un million de malades, dont l'Operateur ſeroit tenu en conſcience de nous dédommager s'il ne donnoit lieu aux maux de poîtrine à ceux qui viennent trop-tôt devant leur Téâtre.

ARLEQUIN.

Il a raiſon, & ſi nous n'y prenons garde nous ſommes flambés.

L'ETUDIANT.

Conſiderez Meſſieurs, que la Faculté ne tient plus qu'à un petit filet, & nous ſerions réduits à rien ſi les ennuis des mauvais ménages ne nous fourniſſoient par-ci par là des maux de tête & des migraines. Nous tirons encore quelque ſecours leger des Abbez, parce qu'étans plus ſenſibles aux plaiſirs de vivre ; ils ménagent par de petits remedes de précaution une ſanté neceſſaire pour uſer le bien dont ils joüiſſent, Aprés ces reflexions ſolides, n'ai-je pas raiſon d'exhorter vôtre induſtrie à faire des malades quand vous n'en avez point: c'eſt pourquoi il faut négliger les fiévres tierces pour les faire venir quartes, afin d'avoir occaſion de traiter les Malades long-tems. Nous avons encore la même facilité pour les Rhumes, qu'il faut négliger pour cauſer une inflâmmation de poî-

poitrine ; ne sommes nous pas aussi bien payez d'une maniere que d'autre : & quel risque y a t-il à faire un mal qui produit à coup seur de l'argent, & dont on n'est jamais puni ; Faites valoir ce beau Privilege dans toute son étenduë, & ne desaprouvez pas la chaleur d'un jeune homme qui n'a pour objet que l'interêt des Medecins & la gloire de la Faculté.

FLEUREBASSIN.

Puisque c'est à vous de répondre, & à moi d'interroger ; me diriez vous bien Monsieur, pourquoi il faut parler Latin dans nos Consultations.

L'ETUDIANT.

La raison en est évidente: C'est que les Medecins se mêlant d'un métier qu'ils ne sçavent point à fond, il est à propos de cacher l'ignorance au public, c'est pourquoi il faut affecter de parler un jargon mêlé de Grec, de Latin & d'autre Langue, où le diable, tout habile qu'il est, ne pourroit rien comprendre. Mais comme l'on paye beaucoup plus d'une Consultation que d'une Visite ordinaire, la Medecine a prudemment imaginé la forfanterie du Latin, pour faire croire aux dupes qu'on parle de choses sublimes & relevées, quoi que cela n'aboutisse jamais qu'à un Lavement & à une Ptisane laxative.

SUCEFOIRE.
Mais Monfieur, me diriez vous bien combien un habile homme Medecin doit faire durer une maladie.
L'ETUDIANT.
Cette queftion, toute dificile quelle eft, peut fe réfoudre en trois paroles. Il faut uniquement fçavoir fi vous entendez parler d'un jeune ou d'un vieux Medecin, parce qu'un vieux Medecin expedie bien plus vîte, & qu'un jeune eft un peu plus humain.
ARLEQUIN.
Prenez donc garde Monfieur, vous vous éloignez des maximes que je vous ai données.
L'ETUDIANT.
Il eft vrai Monfieur, je vai me remettre dans la régle. Pour fçavoir la durée des maladies de fiévre, il en faut d'abord examiner les accez, & devant le fept ne rien déterminer.
ARLEQUIN.
Ce n'eft pas cela, on vous demande combien il faut faire durer une maladie.
L'ETUDIANT.
Il me femble pourtant que j'ai eû raifon de dire qu'il en faut d'abord confulter les Simptomes & les accidens, & que l'on ne peut....
ARLDQUIN.
Allons, allons, bon courage. Meffieurs

je

je jugerois qu'il en ſçait aſſez pour être Medecin dans les Fauxbourgs.

L'ETUDIANT.

Je vous dirai Meſſieurs, qu'à l'égard de ceux qui parlent indignement de la Medecine, nous ſommes obligez par ſerment de nous venger juſques ſur les couſins au ſixiéme degré.

ARLEQUIN.

Minter repoſtum.

L'ETUDIANT.

Quant à ceux qui ne nous appellent qu'aprés avoir cherché du ſecours hors de la Faculté, nous pouvons par humanité & pour éloigner les ſoupçons du reſſentiment les amuſer pendant ſept ou huit jours, mais il ne faut pas manquer aprés cela de les faire décamper par une priſe d'Emetique, & de leur faire connoître en partant que l'on ne ſçauroit rétablir un temperamment que l'ignorance d'un Charlatan a ruïné, & que c'eſt beaucoup de leur avoir prolongé huit ou dix jours la vie : cela jette une telle conſternation dans une Famille, qu'à la moindre petite piqueure d'épingle on ne manque pas de nous envoyer chercher.

SCENE II.

LE DOYEN, ARLEQUIN, L'ETUDIANT, ISABELLE, LE VIEILLARD.

LE DOYEN.

D'Où vient Messieurs, avoir commencé sans moi : ne sçavez vous pas que l'honneur de commencer m'appartient ?

ARLEQUIN.

Il est vrai Monsieur, mais il étoit fort-tard, & les Argumens commençoient à se gâter ; c'est pourquoi nous avons trouvé à propos de commencer.

LE DOYEN.

Et moi je trouve à propos de vous donner un soufflet.

L'ETUDIANT.

Hé ! si Messieurs, qu'elle infamie de rendre le Public témoin de vos sotises ! toute la Ville seroit à l'agonie qu'on ne voudroit pas apeller un Medecin.

ARLEQUIN.

Un soufflet ! à moi qui ai noirci sous le harnois de la Casse & du Sené.

LE VIEILLARD.

Oh Monsieur ! ne songeons plus à cela.

Allons

Allons faire les noces de Mademoiselle vôtre fille & de moi.

L'ETUDIANT.

Attendez Monsieur, la voici, mais elle dit qu'elle ne veut point de vous.

ISABELLE *parle au Vieillard, le rebutant, en disant qu'elle ne vent point de lui.*

ARLEQUIN.

C'est donc vous Mademoiselle Isabeau, qui refusez un membre de la Faculté.

ISABELLE.

Mon Pere daignez m'écouter.

ARLEQUIN.

Hé! qu'avez-vous à dire?

ISABELLE.

Des raison où tout le Sexe n'est pas moins interesse qne moi; il s'agit de l'interêt public.

ARLEQUIN.

Ah! s'il s'agit de l'interêt public nous ne pouvons pas nous dispenser de l'écouter. Messieurs, faites faire silence, car nous avons besoin de repos.

ISABELLE.

Messieurs, depuis que les Cabarets & les Manufactures à tabac sont devenus si fort à la mode, les femmes ont cessé d'y être; & l'amonr avec tous ses charmes n'a sçû balancer dans l'esprit des jeunes gens le fade & brutal plaisir d'une débauche faite à la Galere ou à l'Alliance.

ARLEQUIN.

Monsieur, si l'amphase nous méne à la Galere, garre que la précaution ne nous fasse aller tout droit à la Greve.

ISABELLE.

L'on peut dire avec verité que l'amour qui servoit autrefois à enrichir le Sexe, ne sert aujourd'hui qu'à le ruiner.

ARLEQUIN.

Il est vrai, car je connois plusieurs femmes qui ont vendu jusqu'à la housse de leur lit pour entretenir leur galant.

L'ETUDIANT.

C'est la raison, & ce qui a de plus contribué à décrier la galanterie c'est l'indigne prophanation que l'on fait des appas, en les unissant tous les jours à d'imbecilles Vieillards, nation de tout tems reprouvée dans toute l'étenduë de l'empire amoureux. Ces assortissemens bizarres que l'avarice suggere aux Peres, ouvrent la porte à des abus sans nombre, c'est la pepiniere des separations & le revenu le plus liquide d'un nombre de jeunes coquets qui sont sans cesse à l'affut de ces sortes de mariages.

ISABELLE.

L'esprit d'une jenne personne ne se peut accoûtumer avec ces maris à lunettes, nous sçavons bien que le mariage est comme le feu des Vestalles, qu'il falloit entretenir Religieusement sur peine de la vie.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai: Le moyen qu'un Vieillard puiſſe entretenir le feu, puiſqu'il ne peut ſouffler que du derriere.

L'ETUDIANT.

Quelle ſera donc la figure d'un vieux barbon ſous la banniere de l'Himenée? ou plûtôt quelle figure veut-on que faſſe une jeune perſonne auprés d'un Epoux qui la Catechiſera à toute heure, qui comptera les pas qu'elle fera, qui n'ouvrira la bouche que pour la contredire, ou pour la régaler de ſes proüeſſes du tems paſſé? Un bourru qui fera un crime à ſa moitié d'un ruban attaché à ſa coëffure, & qui donnera la queſtion à ſes ſerviteurs ſur les démarches les plus innocentes de ſa femme: Je ne parle point de ces legions de maladies dont la vieilleſſe eſt eſcortée ni de cette toux inſuportable qui eſt la muſique ordinaire d'un Vieillard.

ARLEQUIN.

La remarque vient fort à propos.

ISABELLE.

Il faut que je confeſſe hautement ma foibleſſe dans une pareille extremité, je ne puis répondre que d'une inflexibilité de rocher à jamais ne démordre de la haine que j'aurai concûë une fois pour le Vieillard qui oſeroit attenter à ma liberté.

ARLEQUIN.

Voilà un Avocat qui auroit bien de la pra-

tique en peu de tems; vous voyez Monſieur, que ce n'eſt pas ma faute, & qu'elle nous a cité là de bonnes raiſons. Mais ma fille tu ne feras donc point mariée, puiſque tu ne veux point du bon homme Baloüarde.

L'ETUDIANT.

Monſieur, ſi Mademoiſelle vouloit de moi, j'y conſentirois du meilleur de mon cœur.

ISABELLE.

Si mon Pere en eſt content je ne demande pas mieux.

ARLEQUIN.

Pour moi j'en demeure d'accord, & je vous donne ma parole.

ISABELLE.

Mon Pere, preſentement que vous êtes content il faut vous dire le tout comme il eſt, c'eſt celui que mon cœur aime qui fait ſemblant de vouloir faire ce qui ſe fait preſentement, car il n'a nulle envie d'être Medecin.

ARLEQUIN.

Puiſque cela eſt ainſi je ne ſuis fâché que d'une choſe, qui eſt d'avoir appris le plus fin de nôtre Profeſſion à un homme qui ne s'en ſervira point. Il n'importe, allons nous divertir en celebrant les noces, & nous moquer du Vieillard dupé.

Fin de la Comedie.

LE

TOMBEAU

DE

MAÎTRE ANDRÉ.

COMEDIE.



ACTEURS.

MAISTRE ANDRE' *Cabaretier.*
MARINETTE *Femme de Maître André.*
PIERROT *Frere de Marinette.*
COLOMBINE *Fille de Maître André.*
MEZETIN.
SCARAMOUCHE. *Valets d'intrigue*
ARLEQUIN.
UU PLEUREUR *chantant.*
Les suivans de la Pompe funebre.

LE



LE TOMBEAU DE MAÎTRE ANDRÉ.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

SCARAMOUCHE *en Soldat*, & MEZETIN *en Tambour, une bouteille à sa main. Ils entrent en disputant.*

MEZETIN.

A La riviere, à la riviere, si tu as envie de t'abreuver.

SCARAMOUCHE.

Tu as beau faire, la bouteille m'appartient & je l'aurai.

ME-

MEZETIN.

C'eſt donc quand je l'aurai bûë.

SCARAMOUCHE *tire l'épée.*

Ha ! morbleu, c'eſt trop m'inſulter, l'épée à la main, coquin.

MEZETIN.

Je le veux bien, j'ai déja remarqué la place où je te veux donner le coup.

SCARAMOUCHE.

Et moi ſi je te prens avec mon doigt je te leverai ſi haut, que tu auras plûtôt peur de la fin que de la chûte.

MEZETIN

Nous verrons, mais il faut faire les choſes dans les formes, car il n'eſt pas ſeant de ſortir de ce moude ſans prendre congé de ce qu'on aime : Faiſons mutuellement nos adieux à la bouteille.

SCARAMOUCHE.

Soit, je veux bien t'accorder ce délai.

MEZETIN *habille la bouteille de noir, & chante.*

CHANSON.

Digne rejetton de la bouteille,
Soyez témoin de mes tranſports jaloux,
Pour ne vous perdre pas, ô beauté ſans pareille,
Je m'expoſe aux plus rudes coups :
Ah ! ma chere bouteille,
Vôtre charmant glou glou,
Nuit & jour me réveille,

Que

Que mon ſort ſeroit doux,
Si je vivois pour vous.

Tous deux enſemble.

Que mon ſort ſeroit doux,
Si je vivois pour vous.

SCARAMOUCHE.

Hé bien, es-tu prêt à preſent à te laiſſer tuër?

MEZETIN.

Ecoute, n'y auroit-il pas moyen d'acommoder cette affaire en bûvant chacun nôtre moitié, car je prévois un grand malheur, le vainqueur ſera pendu, & le mort ne boira pas.

SCARAMOUCHE.

Ah poltron! tu as peur.

MEZETIN.

Non, non, mais c'eſt que je raiſonne ſur les évenemens. Oh! voici Arlequin, veux-tu l'établir juge de nôtre diferent?

SCARAMOUCHE.

J'y conſens.

SCENE II.

ARLEQUIN, MEZETIN, SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

BOn jour mes amis, comment va la joye? hé bien êtes-vous toûjours alterez? voici un tems bien ſalé, n'eſt-ce pas?

MEZETIN.

Tu viens bien à propos, car il faut que tu nous juge.

ARLEQUIN.

Ecoutez, vous pouvez bien aller tous deux aux Galeres ſi je m'en mêle. Mais dequoi s'agit-il?

SCARAMOUCHE.

De juger un petit diferent qui eſt entre nous.

ARLEQUIN.

Vous me prenez à propos pour vous juger, car je ſuis à jeun. Dequoi eſt-il queſtion?

MEZETIN.

D'une bouteille.

ARLEQUIN.

Et quelle eſt la partie intervenante, la colle de poiſſon peut-être?

SCA-

SCARAMOUCHE.

Non, c'eſt une bouteille que nous avons volée.

ARLEQUIN.

Ah, s'il n'y a que cela il n'y a rien de plus aiſé à décider, je m'en vai l'avaller & vous me verres boire tous deux.

MEZETIN.

Ce n'eſt pas ainſi que nous l'entendons.

ARLEQUIN.

Mais qui payera les épices du Juge ?

SCARAMOUCHE.

Ie ſuis entré dans un cabaret ce matin, j'ai vû la ſuſdite bouteille ſur la table, j'ai fait ſigne à Mezetin de la prendre, tandis que j'amuſerois la petite fille.

ARLEQUIN.

Où ſont vos Témoins ?

MEZETIN.

Il n'y avoit que la bouteille, ſeulement ladite bouteille.

ARLEQUIN.

N'eſt-ce point quelque faux Témoin. Eſt-elle bien pleine au moins ?

SCARAMOUCHE.

Ho, je te la garantis ſans reproche.

ARLEQUIN.

Mettez-moi donc en poſture de vous juger, il n'eſt pas de la bienſeance qu'un Juge tienne ſes Audiences debout, comment dormiroit-il ?

ME-

MEZETIN.

Tiens toi aſſis ſur mon tambour.

ARLEQUIN.

Fort bien. Or ſus plaidez, ſur tout point de ſupoſition : Venez au fait avant que de commencer.

SCARAMOUCHE.

Je vous diſois donc Monſieur....

ARLEQUIN.

Attendez, il me vient un ſcrupule. Nous diſons en Juſtice *unus teſtis*, *nullus teſtis*, un ſeul Témoin ne peut agir: N'en auriez-vous point quelqu'autre? là quelque grignon de pain & de fromage.

MEZETIN.

Voici un pain de deux liards que j'avois pris pour boire.

SCARAMOUCHE.

Et moi moi j'ai un morceau de cervelas.

ARLEQUIN.

Ho! vôtre affaire va aller bon train, car voilà deux Témoins qui pourront bien nuire au premier.

MEZETIN.

Nous étions ſortis ce matin enſemble.

ARLEQUIN.

Attendez, tournez vous un peu que j'interroge les Témoins.

Il boit & mange.

Ces raiſons ne ſont pas méchantes, pourſuivez.

ME-

MEZETIN.

Nous avons vû la susdite bouteille sur la table, & à cet aspect, Monsieur...

SCARAMOUCHE.

Tu en as menti, c'est moi qui l'ai vûë.

ARLEQUIN.

Point d'injure, vous faites comme les Procureurs, le cas est douteux, faisons le recollement des Témoins.

Il boit & mange.

Ils parlent juste, il n'y a pas un seul article d'oublié, je croi que vous gagnerez tous deux vôtre cause, je m'en vai juger, les Témoins n'ont plus rien à dire. Paix-là, silence.

JUGEMENT.

Je ne suis pas de ces donneurs d'Arréts,
Que dans le cabinet leur dicte une coquette,
Comme juge sensé je mange & bois les frais
De vôtre burlesque Procez.
Des sotises d'autrui le Bareau fait goguette,
Ma réponse en deux mots me va justifier,
Pour vous mettre d'accord c'est ainsi que j'ordonne,
Tenez prenez le verre & Mezetin l'ozier.
Adieu, jusqu'au revoir, la bouteille étoit bonne.

MEZETIN.

Et j'en reçois le prix, je l'ai bien merité.

AR-

ARLEQUIN *s'en va.*

MEZETIN *l'apelle & lui dit,*

Monſieur, Monſieur, l'on a corrompu mes Témoins, faites que je leur parle.

ARLEQUIN

Venez dans deux heures d'ici, & je vous les ferai voir tous corrompus.

MEZETIN & SCARAMOUCHE *diſent qu'il faut penſer à l'Enterrement de Maître André: Ils conferent entre eux de marier Scaramouche avec la Veuve, & Arlequin avec Colombine ſa fille. Scaramouche dit à Mezetin qu'il eſt en peine de lui trouver une fille pour le marier. Mezetin dit qu'étant de leurs amis, il y auroit aſſez de ces deux femmes pour tous trois. Ils s'en vont aprés cette Scene, laquelle ſe fait de caprice.*

SCE-

SCENE III.

DANS LE THEATRE.

On voit une chambre dont on détache la Tapisserie, avec plusieurs hardes, que l'on met par morceaux sur la table.

MARINETTE, PIERROT.

MARINETTE.

HA! ha! ha! je n'en puis plus!

PIERROT.

Ne criez donc pas si haut, vous étourdirez ce pauvre mort.

MARINETTE.

Puis-je moderer ma douleur! Le pauvre homme! nous étions bien nez l'un pour l'autre! Il n'a jamais dit oüi à ce que je lui demandois, & j'ai toûjours dit non à ce qu'il vouloit que je fisse. Ah! Pierrot, je lui ai bien dit qu'il se crevoit à boire comme il faisoit.

PIERROT.

Bon, bon se crevoit, vous vous mocquez, c'est qu'il vivoit juste.

MARINETTE.

Perdre un mari à la fleur de son âge! Un hom-

homme qui n'avoit que trente ans. Tu le ſçai bien.

PIERROT.

Ho, ſans mettre la main au feu cela eſt vrai, il y a plus de plus de dix ans que je lui ai entendu dire.

MARINETTE.

Je n'aurai plus le plaiſir de le mettre au lit comme je faiſois, quand il revenoit à la maiſon tout ivre & tout croté: Pour cela il n'étoit point incommode quand il avoit bû

PIERROT.

C'étoit l'homme du monde qui rotoit le plus diſcretement.

MARINETTE.

Mais mon pauvre Pierrot, as-tu pris ſoin de ſonger à nos petites affaires?

PIERROT.

J'ai déja mis à l'écart toute la vaiſſelle d'argent, & une partie du linge. Je ſuis expeditif dans des affaires de pareille conſequence: Il faut ſe donner de garde que vôtre fille ne s'en aille le dire à perſonne. C'eſt une petite creature bien remuante.

MARINETTE.

Tu as raiſon Pierrot, mais ſi je conſultions un Notaire, je croi qu'avec les lumieres qu'il nous donneroit, il nous ôteroit tout ſcrupule.

PIERROT.

Bon, je ſuis plus de moitié Notaire, car j'ai

j'ai le cœur dur & ſans foi. Il faut que vous faſſiez paſſer les trois quarts du bien de vôtre défunt, & ce qu'il y a de meilleur chez vous, pour vos bijoux de noces. C'eſt bien-aſſez de laiſſer à vôtre fille aînée le bouchon; la maiſon eſt déja bien achalandée.

MARINETTE.

Je ſuivrai ton avis Pierrot, car tu es homme d'eſprit.

PIERROT.

On voit bien que vous ne ſçavez encore ce que c'eſt que d'être veuve.

MARINETTE.

Oüi, j'y ſuis reſoluë, je détournerai adroitement tout ce qu'il y aura de meilleur.

PIERROT.

Cela ſera d'un grand ſoulagement pour le Tuteur, que vous choiſirez aprés à vôtre fantaiſie. Mais que nous veut vôtre fille Colombine?

MARINETTE.

Helas! ne ſçauroit-elle nous laiſſer pleurer à nôtre aiſe.

SCENE IV.

COLOMBINE, MARINETTE, PIERROT.

COLOMBINE.

AH ma mere, ma mere!

MARINETTE.

Qu'avez-vous donc ma fille.

COLOMBIE.

Ah ma mere! je croi que mon pere remuë. Venez voir.

PIERROT.

Oh! je vous le garantis mort, il a laiſſé du vin dans ſon verre.

MARINETTE.

Helas! ſeroit-il bien vrai, le pauvre homme! Pierrot, qu'en crois-tu?

PIERROT.

Bon, on attrape le monde comme cela, Puiſqu'il a fait la figure de mourir, il faut qu'il acheve de bonne grace.

COLOMBINE.

Vous avez bien peu d'empreſſement d'aller verifier l'eſperance que j'ai de voir revivre mon prre.

MARINETTE.

Voyez, voyez ce qu'elle veut dire. Mon cher mari! Pierrot, as tu ſongé à la tapiſ-
ſerie

ſerie qui eſt dans la chambre ? Hem : Ah ah ! ah !

PIERROT.

Hé la, la, ne vous affligez pas tant, il n'y reſtera pas une toile d'araignée. Ho ! que cela eſt vilain, de vouloir faire revivre les gens qui ſont morts.

COLOMBINE.

Mais il me ſemble que tout eſt en deſordre ici : Dequoi t'aviſes-tu, Pierrot, de détendre la tapiſſerie ?

PIERROT.

C'eſt que nous ſommes ſi affligez vôtre mere & moi, que nous ne ſçavons ce que nous faiſons.

MARINETTE.

Oüi, Pierrot à raiſon.

COLOMBINE.

Mais ſi un Notaire venoit, pour faire au moins un inventaire.

PIERROT.

Bon, bon, allez dépenſer de l'argent, laiſſez-moi faire, je m'en vai apprendre à lire, & je vous inventoriſerai aprés tout cela par cœur.

COLOMBINE.

Mais allez voir au moins ſi je me ſuis trompée, je gagerois que mon pere n'eſt pas mort.

PIERROT.

Hé-bien, contentez donc cette fille, allons voir si le mort est en vie.

MARINETTE.

Allons donc.

SCENE V.

COLOMBINE *seule*.

MAlheureuse que je suis! où sera mon recours? je n'ai personne dans mes interêts: On me pille, on me vole, ils sont tous d'intelligence pour me ruïner. Oh! dans le desespoir où je suis si je trouvois quelque honnête homme qui voulut m'enlever, je le suivrois de bon cœur. Mais que vois-je! c'est Arlequin, le meilleur ami de défunt mon pauvre pere: ma douleur se réveille à son aspect.

SCENE VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *à part.*

JE me ſuis habillé en Héros, pour conſoler ma maîtreſſe avec plus d'énergie.

COLOMBINE.

Seigneur mon pere eſt mort, je l'ai vû ce matin,
Tomber en expirant ſur un verre de vin;
Ce vin dont il emplit lui-même ſes futailles,
Ce vin qui tant de fois abrûvoit ſes entrailles:
Ce vin, qui de couroux, fume encore aujourd'hui.
De voir qu'il eſt tiré pour d'autre que pour lui.
Qu'au milieu du repas une main indiſcrete,
N'eut oſé, ſans l'aigrir, répandre ſur l'aſſiette.
Ce vin, dis-je l'objet de ſes plus chers déſirs,
Vient d'être le Témoin de ſes derniers ſoûpirs.
Excuſez ma douleur à ce recit funeſte,
Mes pleurs & mes ſoûpirs vous diront mieux le reſte.

ARLEQUIN.

Ma chere, l'eut-on dit,

COLOMBINE.

Arlequin, l'eut-on cru

ARLEQUIN.

Qu'il fut mort, le pauvre homme, aussi-tôt
qu'il eût bû
Le Ciel n'a pas voulu qu'il véçût davantage.
Si le pauvre homme, encor n'avoit fait ce
voyage,
Qu'aprés avoir pour moi fait le choix d'un
époux.
Je trouverois mes maux moins cuisans &
plus doux,

ARLEQUIN.

En cela le bon homme a manqué, je l'avoüe,
Mais quoi ! de nos desirs la fortune se joüe.
La chanse est plus touchante, alors que
l'on est deux,
Chacun y met du sien pour se consoler
mieux.

COLOMBINE.

Non, ne m'en parlez pas, être fille à
mon âge,
Parmi tant de douleurs c'est un triste appa-
nage:
L'année est je vous jure ingrate en épou-
seurs.

ARLEQUIN.

C'est une marchandise un peu rare; &
d'ailleurs.
Vous ne sçavez que trop qu'en ce siécle de
pierre. De

De dix Filles qu'on voit, neuf ſont ſur la litiere :
Elles cedent d'avance au fumet d'un Amant,
La Fille eſt un métal qui s'allie aiſément.
Et quand au lieu de Bled, la ſaiſon plus feconde,
D'hommes faits tout exprés eut regarni le monde ;
Pas une, nonobſtant la diſette de pain,
Avec un tel renfort ne fut morte de faim.

COLOMBINE.

Ah ! Monſieur, laiſſons-là toutes ces malheureuſes:
Pour moi j'ai des raiſons qui ſont bien plus fâcheuſes.
Je perds un pere, helas ! qui m'aimoit tendrement,
Mais ma mere aujourd'hui me volle impunement,
Unie avec Pierrot qui n'eſt qu'un rien qui vaille,
Ils veulent me réduire à coucher ſur la paille.

ARLEQUIN.

Sur la paille ! Ou mes yeux ne s'y connoiſſent pas,
Ou vous méritez bien ſans doute un matelas,
Enfin ſans barguigner ni faire la revêche,
Permettez avec moi que l'Hymen vous dépêche,
De vos yeux fulminans mon poitrail riſſolé

D'nn feu gregeois pour vous, est à demi brûlé.
C'en est fait les fripons m'en donnent pour
mon compte;
Au plus fin cotignat vos levres feroient honte.

COLOMBINE.

Qu'entens-je..... quoi! mon pere à peine a clos les yeux,
Que vous me proposez de nous unir tous deux,
Il semble a tout moment encor que tout l'altere,
Je le vois tout armé de ce funeste verre,
Dont le vin trahissant sa soif & son espoir,
Répandu sur ma nappe a dicté mon devoir.
Puis-je, dans ma douleur, aux nœuds du mariage,
Assujettir l'amour qui pour moi vous engage?
Vous me percez le cœur, & dorez le coûteau.

ARLEQUIN.

Va, je suis ton amant, & non pas ton bourreau:
Prens deux jours si tu veux pour essuyer tes larmes.

COLOMBINE.

La vengeance en ce cas pour moi seule a des charmes,
Et pour faire enrager ma mere en cet état
Je t'épouse pourvû que ce soit sans éclat.

ARLEQUIN.

La clause étant toûchante, & bien considerée,
Meri-

Merite entre nous deux d'être un peu digerée.
Seul dans mon cabinet je la veux consulter :
Pour un moment la Belle il nous faut écarter.

COLOMBINE.

Aprés un traitement si rude & si funeste,
L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste.

SCENE VII.

ARLEQUIN, MARINETTE.

ARLEQUIN.

AH Madame ! que j'ai de joye de vous voir pleurer : Qu'il vous sied bien ce mouchoir, & que vous feriez une belle action & rare de vous pendre de regret, aprés la perte que vous venez de faire.

MARINETTE.

Effectivement Monsieur, j'ai perdu un honnête homme.

ARLEQUIN.

C'étoit l'Escarboucle des maris, & vous ayant épousée l'on peut dire que c'étoit une perle dans du fumier, & un diamant enchassé dans du plomb.

MARINETTE.

Que la justice que vous lui rendez me fait de plaisir dans mon affliction.

ARLEQUIN.

Comme je sçai qu'une Veuve est une compote de douleur, qui a force de se consumer au feu de la mélancolie, devient toute en boüillie.

MARINETTE.

Que vos expressions sont touchantes !

ARLEQUIN.

De même une une fille est une allumette qui s'enflâme par les deux bouts quand on ne la marie pas.

MARINETTE.

Eh bien Monsieur, que voulez-vous dire par là ?

ARLEQUIN.

Je viens vous offrir Madame une façon de mari pour Mademoiselle vôtre fille Colombine.

MARINETTE.

Quoi vous avez la hardiesse de parler de mariage dans une maison toute remplie de deüil?

ARLEQUIN.

Croyez-moi : ne perdez pas l'occasion. Les filles sont d'un pauvre debit dans le tems où nous sommes, les hommes deviennent plus rares que jamais, & je connois maintes femmes qui s'estimeroient bien-heureuses d'être reçuës à y mettre l'enchere.

MARINETTE *Apart.*

Vons êtes un insolent.

De

De demander ma fille lors que je ſuis à marier.

ARLEQUIN.

La pauvre femme !

MARINETTE.

Vous êtes un étourdi & un mal-aviſé.

ARLEQUIN.

D'accord.

MARINETTE.

Si mon pauvre mari ſçavoit cela, fripon.

ARLEQUIN.

Ne lui en dites rien au moins, j'aime mieux vous épouſer.

MARINETTE

Hem.. Vous m'avez bien miſe en colere.

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon. Ne vous a-t-il pas laiſſé quelque argent, quelque rente à l'Hôtel de Ville: quelque petite gueuſerie comme cela ?

MARINETTE.

Je vais vous faire apporter le Teſtament, & vous verrez ſi une femme comme moi n'eſt pas de l'argent comptant. Petite fille apportez-moi ce papier.

ARLEQUIN.

Cela étant, je vous conſolerai gayement.

SCENE VIII.

COLOMBINE, MARINETTE, ARLEQUIN, PIERROT, SCARAMOUCHE.

COLOMBINE.

TEnez ma mere voilà le papier que vous me demandez : voulez-vous que je le lise.

MARINETTE.

Non : Donnez-le à Monsieur.

SCARAMOUCHE.

Qu'est-ce que cela ?

ARLEQUIN.

Le Testament du pauvre Maitre André.

SCARAMOUCHE.

Donnez le moi, je m'en vais le lire.

ARLEQUIN.

Ce seroit un Testament énigmatique, car si tu le lisois on n'y entendroit rien.

PIERROT.

Pour moi je le lirois bien, mais Monsieur André ne sçavoit pas assez bien l'Orthographe.

MARINETTE.

Oh ! Monsieur, de grace donnez vous

la

la peine de nous en faire la lecture.

ARLEQUIN *lit.*

Testament fait en faveur des hoirs masculins, feminins, & neutres, de Maitre André leur pere putatif, substantif, & adjectif.

Primo.

Je laisse cette maison à celui à qui elle appartient.

PIERROT.

Il étoit le plus liberal homme du monde, il n'avoit rien à lui.

ARLEQUIN *lit.*

Pour toutes mes funerailles,
Au lieu d'un superbe tombeau,
Je ne veux qu'un simple tonneau,
Qui soit à peu prés de ma taille.

MARINETTE.

Il n'avoit point de vanité, il fuyoit toûjours la dépense.

PIERROT.

Oh! il y a long-tems que le pauvre homme travailloit à sa fosse, il en tiroit plus de vingt bouteilles de vin par jour.

ARLEQUIN *lit.*

Sans le secours d'aucun Huissier,
Je veux que mon Testament vaille,
Mon ventre ayant été toûjours une futaille,
Je le laisse à mon Tonnelier.

PIERROT.

Oh, il étoit son ami, il n'y avoit rien à perdre avec lui.

ARLEQUIN.

Ma femme ne fut pas vestalle.

MARINETTE.

Qu'allez-vous lire là ?

ARLEQUIN.

Ce sont ses dernieres volontés.

MARINETTE.

Ce ne sont que des sotises.

COLOMBINE.

Oh, ma mere ! puisqu'il vous les pardonne laissez-le lire.

ARLEQUIN *lit*.

Ma femme ne fut pas vestalle,
Je lui pardonne toutefois,
D'avoir avec certain grivois;
Ecorné la foi conjugale.
Seulement d'une chose il faut que je me plaigne,
C'est qu'avec trop d'éclat elle a mis sur mon front,
Le bois de cerf d'un pied de long,
Que j'avois pris dans mon enseigne.

ARLEQUIN.

Oh, j'entens, il étoit l'Enseigne & le Cabaret.

Il lit.

Je lui donne permission,
De faire un second mariage,
Car de vouloir tenir jeune femme en veuvage,
C'est vouloir hors de l'eau faire vivre un poisson.

Je

Je lui laiſſe pour heritage,
Outre le ſoin de ma maiſon,
Mes meubles, qu'elle uſoit par ſon mauvais ménage.
De plus d'une façon:
Ma fille, pour ſa portion
Aura la boutique en partage,
Et fera valoir le bouchon.

COLOMBINE

Ho! mon pere m'a toûjours aimée tendrement, & ſçavoit bien ce qu'il me falloit.

ARLEQUIN.

Mais Madame, ſur tous ces legs là, je ne trouverois pas de la moutarde pour des ſauciſſes.

MARINETTE.

Voyez le reſte Monſieur.

ARLEQUIN.

Ce ſera pour une autre fois; allons-nous-en aux Funerailles.

SCENE IX.

On ouvre la Scene, maître Andrè est couchè sur son Tombeau comme s'il èteit mort, une bouteille d'une main & un verre de l'autre à moitiè plein, Le tonneau fait la base du Mausolèe, fabriquè de toutes les ustencilles de cuisine & de cabaret en peinture : Le deüil marche deux à deux ; sçavoir deuz trompettes, une Guitare & un violon. Arlequin eu deüil sur un âne frapant sur deux timballes. La femme de maitre Andrè, sa fille, deux petits garçons, deux petites filles, & tous les garçons de Cabaret en deüil de deux en deux, & passant devant le Mausolèe se rangent ensuite sur le Theâtre l'un d'un côtè & l'autre de l'autre. Un Acteur vient faire une revûë, tout consternè devant le dèfunt, & après il boit. Un autre Acteur fait de mesme, & boit dans un grand vase de trois pieds de long. Cependant les violons joüent un air sur le sujet, après lequel un des garçous de cabaret chante l'Air quì suit.

CHANSON.

LA Parque a fermé pour jamais,
Ce gosier friand de bon mets,
Et dont Bachus tiroit toute sa gloire :

Pour

Pour pleurer dignement ce bûveur merveilleux,
Mesamis voulez-vous m'en croire ,
bûvons, bûvons à qui mienx mieux.
Jusqu'à ce que le vin nous sorte par les yeux,
Ce seront-là des pleurs dignes de sa memoire.

LE CHOEUR.

Maitre André c'est à vous,
Que nous bûvons tous.

LE CHANTEUR.

Diogene, a Maitre André,
Peut sans honte être comparé,
L'un, comme sage Philosophe,
Dans un tonneau finit son sort.
L'autre comme bûveur, voulut aprés sa mort
Etre doublé de même étoffe.

LE CHOEUR.

Maitre André c'est à vous,
Que nous bûvons tous.

Pendant une ritournelle que les violons joüent, on voit maitre André se rèveiller & chanter ce qui suit.



MAITRE ANDRE' SE REVEILLE, ET CHANTE.

A Boire, à boire, à boire.

ARLEQUIN *chante.*

Je vais répondre à vôtre impatience,
Manes plaintifs cessez de murmurer.

Tous viennent au Tombeau.

MARINETTE *dit.*

Ah ! mon cher mari, tu n'es donc pas mort ?

LES ENFANS.

Ah ! mon cher papa, mon cher papa.

MAITRE ANDRE' *chante.*

Su, su, su, su, qu'on se réveille,
Courez tous au buffet,
D'une main prenez la bouteille,
Et de l'autre un verre bien net :
Haut le coude. Versez
Portez le vin au nez,
Admirez sa couleur vermeille,
Trinquez, choquez ;
Benissez le Dieu de la treille.
Ouvrez la bouche, Sablez,
Rubis sur l'ongle, humez la goute,
Reversez dans vos goblets,
Et préparez au vin une nouvelle route,
Par un doux concert de hocquets.

Au

Au fond de nôtre ventre
Comme dans ſon vrai centre
Faiſons couler cet agreable jus,
Qu'il eſt doux de faire la guerre,
Avec la bouteille & le verre!
Les Vainqueurs, comme les Vaincus
Egalement ſont mis par terre,
Qu'il eſt donx, &c.

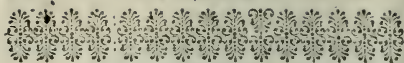
ARLEQUIN *chante.*

Qu'il eſt doux de vous faire rire,
Quand vous apportez dequoi frire,
Vôtre argent tout des plus comptans,
Va groſſir nôtre tirelire.
Qu'il eſt doux, &c.

Quand Mezetin chante la Chanſon ſu, ſu, ſu, ſu, il a un verre & une bouteille, & tous les Garçons de Cabaret de même, & ils font toutes les poſtures marquées par la Chanſon.

Fin de la Comedie.

EN-



ENTRÉES.

LA PREMIERE.

De ſix ou de quatre Voleurs.

LA SECONDE.

De ſix ou de quatre Gueux.

LA TROISIE'ME.

De ſix ou de quatre Tailleurs de pierre.

Ou de quatre Ramonneurs avec leur bâton: ou les autres avec leur régle.

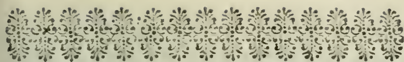
LA QUATRIE'ME.

Quatre Soldats & deux Tambours.

LA DERNIERE.

Quatre Maîtres à Danſer & deux Violons.

AR-



ARGUMENT.

LE Docteur Pere d'Isabelle, étant entêté de ne vouloir marier sa fille qu'a un homme d'épée qui ait de l'emploi à l'Armée, la veut donner à Cintio, qui dit qu'il doit être Capitaine d'infanterie. Cintio n'est qu'un debauché, & le Docteur n'en sçait rien. Isabelle fille du Docteur ne veut point de Cintio, par la raison qu'elle est amoureuse d'un nommé Octave, qui est un Gentilhomme qui loge dans le même quartier, & qu'elle a vû passer plusieurs fois. même ils se sont parlés à la promenade. Colombine sa servante est aussi amoureuse d'Arlequin valet d'Octave, & Arlequin n'en veut point. Octave fait tout ce qu'il peut pour tâcher de parler à Isabelle, & il y employe Arlequin, qui enrage à cause qu'il n'aime pas Colombine. Aularia veuve de Calixte, du même quartier, aime Cintio, & tâche de faire réüssir le mariage

riage d'Isabelle avec Octave, pour ensuite avoir Cintio en partage, & elle se sert de son valet Mezetin, pour interrompre l'amour de Cintio, il fait entendre au pere dudit Cintio que son fils est débauché & un joüeur, qui dissipera toute la maison s'il n'y prend garde. Le pere dit qu'il le fera enfermer: Mezetin dit que s'il souhaite il lui rendra service dans cette occasion, & qu'il n'a que faire de se mettre en peine. Pasquariel valet de Cintio est amoureux de Colombine. Il fait plusieurs piéces à Arlequin sçachant qu'il est aimé de Colombine, & qu'il croit qu'Arlequin l'aime & qu'il est son rival.



ARLE-

ARLEQUIN ET OCTAVE SOLDATS, ENROLES PAR FORCE.

ACTE I.

SCENE I.

OCTAVE, ARLEQUIN,

OCTAVE.

QUel chagrin de ne pouvoir parler à ma Maîtresse ! la rigoureuse & severe défense de son pere l'y empêche de mettre même la tête à la fenêtre. Ie viens à toute heure, soit de jour, soit de nuit, & ne puis rencontrer cet heureux moment même de parler à son pere, lequel est prévenu en faveur de mon rival, quoi que ce soit un débauché pour qui le Docteur a bien de la veneration, & que si je pouvois lui parler je lui ferois connoître toutes les méchan-

chantes qualitez d'un débauché, & par là je pourrois faire en sorte de rompre son mariage.

Dans le mesme temsqu'Octave parle, Arlequin parle aussi à l'autre bout du Téâtre.

ARLEQUIN.

Quel chrgrin? quel déplaisir? je ne peux voir ma Maîtresse, laquelle quand je la tiens je suis charmé de de ses apas. Quand je prens cette charmante éculée de soupe je suis dans une consternation extraordinaire, car il y a plus de quinze jours que je n'en ai vû. Mon Maître me fait courir jour & nuit, & j'ai le ventre vuide comme un tambour: Haye, je me meurs si je ne vois ma Maîtresse.

OCTAVE.

Qu'as-tu à te plaindre. Arlequin? est-ce de la peine que je souffre de ne point voir ma Maîtresse?

ARLEQUIN.

Non Monsieur, c'est de la mienne.

OCTAVE.

Hé, quelle est-elle ta Maîtresse? tu souffre apparemment autant que moi, Est-elle belle ta Maîtresse?

ARLEQUIN.

Oüi Monsieur, une des plus charmantes asseurément que l'on puisse voir. Elle a les plus beaux yeux, les plus charmants: la plus belle bouche: des beaux cheveux. Enfin elle est parfaite en tout.

OC-

OCTAVE.

Mais encore, dis-moi quelle elle est ?

ARLEQUIN.

C'est une éculée de soupe.

OCTAVE.

Comment, maraut, une éculée de soupe où sont les yeux d'une éculée de soupe ?

ARLEQUIN.

Où sont les yeux ! Regardez dans un écuelle vous y verrez des yeux en grande quantité, lesquels se forment avec la graisse dessus la soupe. Ah ! où êtes vous mon aimable soupe.

OCTAVE.

Ah, maraut, tu m'étourdis, avec ton impertinente éculée de soupe.

ARLEQUIN.

Monsieur, chacun songe à ce qu'il aime.

OCTAVE.

Ah! mon pauvre Arlequin, je suis au desespoir: Si tu ne veux me servir dans mes amours je suis perdu, j'irai me desesperer quelque part.

ARLEQUIN.

S'il ne tenoit qu'à moi Monsieur, je vous tirerois d'affaire.

OCTAVE.

Ouii, mon pauvre Arlequin, si tu voulois te resondre à aimer Colombine, laquelle t'aime passionnément, tu pourrois par là me servir auprés de ma Maitresse.

ARLEQUIN.

Monsieur, je me sens moins disposé que jamais à aimer Colombine, c'est pourquoi s'il faut l'aimer pour faire vôtre affaire ne comptez point sur moi, car l'amour fait trop de peine, vous ne bûvez ni ne mangez; & quand je vous demande pourquoi? vous me répondez que c'est l'amour qui en est la cause: c'est par cette raison que l'amour & mon ventre ne s'accorderoient point, & que je ne veux point, être amoureux.

OCTAVE.

Mais mon pauvre Arlequin, si tu ne veux point être amoureux, fais du moins semblant de l'être, afin que cela oblige Colombine à rechercher avec plus de soin les occasion de lui parler, & d'avoir par ce moyen plus de lieu de donner & recevoir des billets de ma chere Isabelle.

ARLEQUIN.

Je suis enfin Monsieur, resolu à vous servir dans vos amours, à la charge que je ne ferai que semblant de l'aimer, & que je n'en viendrai point amoureux.

OCTAVE.

Je te donne ma parole que je ne t'engage qu'à faire feinte de l'aimer.

ARLEQUIN.

Monsieur, donnez moi donc une promesse par ècrit, comme je ne l'aimerai pas.

OC-

OCTAVE.

Va je te promets de faire ce que tu me demande par écrit, afin que tu me serve dans mes amours.

ARLEQUIN.

Monsieur, je vous promets que dés ce soir je cajollerai Colombine; & pour l'obliger davantage je lui donnerai une serenade extraordinaire. Je ferai cela pour avoir occasion de lui parler, même j'attendrai qu'elle jette de l'eau par la fenêtre.

SCENE II.

ARLEQUIN *seul.*

OCTAVE *s'en va.*

ME voilà presentement engagé à servir mon Maître, & à faire semblant d'aimer Colombine. Ses charmes sont puissans, & j'ai peur qu'elle ne m'engage à l'aimer malgré moi; cela étant il faut que je laisse là les amours de mon Maître. Mais non il le faut servir, & je suis seur que je ne l'aimerai point, car mon Maître m'en a donné une promesse par écrit, comme-quoi je n'en serai point amoureux, c'est pourquoi je n'ai rien à craindre. De plus, les Filles de Chambre sont sujettes à donner de furieuses

entorses à la vertu, en étant toûjours presque les ennemies. Cependant il est de mon honneur de servir mon Maitre, puisque je l'ai entrepris: il faut tout à fait me resoudre à Caresser Colombine; & pour attendre l'heure commode à lui parler, je vai m'asseoir sur le pas de la porte.

Il s'endort en sifflant.

SCENE III.

TROIS VOLEURS *s'enfuyans.*

PREMIER VOLEUR.

SAuvons nous mes amis, nous sommes pris du Guet absolument: Pour en éviter la fureur cachons nous sous cette porte.

Ils se mettent sous la porte où est Arlequin.

SCENE IV.

UN AUTRE VOLEUR *de leur parti.*

MEs amis rasseurez-vous, le Guet est parti.

Ils dansent tous les quatre une Entrée, de la joye qu'ils ont de s'être

s'être sauvez du Guet, & après avoir dansé ils vont prendre Arlequin & le mettent au milieu d'eux pour le deshabiller.

SCENE V.

OCTAVE, LES VOLEURS, ARLEQUIN.

OCTAVE.

JE ne sçai ce que mon valet est devenu, je suis dans une grande impatience de voir Arlequin mon valet.

Dans le tems qu'il parle, Arlequin crie entre les mains des Voleurs, ce qui oblige Octave de mettre l'épée à la main reconnoissant la voix de son Valet.

J'entens sa voix, ce me semble, allons l'épée à la main, vous êtes des Voleurs aparemment. Ah, vous fuyez devant moi canailles, je vous suivrai par tout

Octave les poursuit, & Arlequin se rendort sur le milieu du Teâtre, puis Octave revient.

Où est mon Valet Arlequin? *Il l'apelle,* Arlequin, Arlequin : ah ! le voici qui dort.

Octave fait tout ce qu'il peut pour l'éveiller, & Arlequin à moitié reveillé prend Octave pour Colombine.

ARLEQUIN.

Colombine, je t'aime beaucoup, mais mon Maître m'a dit que je ne t'aimerai point, parceque......

Il se rendort.

OCTAVE.

Arlequin, c'est ton Maître qui te parle.

ARLEQUIN.

Je m'étois mis sur ta porte, Colombine, pour avoir le plaisir de te pouvoir parler.

OCTAVE.

Arlequin, encore un coup c'est ton Maître qui te parle.

ARLEQUIN.

Ah! c'est vous Monsieur, mais parlez tant que vous voudrez, je m'en vas dormir.

OCTAVE.

Coquin, répond sur ce que je te demande.

SCENE VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE, OCTAVE.

ARLEQUIN.

COlombine, ma charmante.

COLOMBINE *à la fenestre, laquelle est aperçûë par Octave qui prie Arlequin de ne pas perdre*

dre cette occasion, & que voilà Colombine en état de lui parler.

Mais Monsieur, je ne sçai pas faire de complimens.

OCTAVE.

Continuë, je te prie, cela va fort-bien.

ARLEQUIN.

Colombine, je te prie décend, que j'aye l'avantage de te déclarer ma pensée, car je veux fricasser toutes mes conceptions dans la poëlle de tes bonnes graces: & pour peu que tu veüilles les assaisonner des épices de ton amour, je te répond que ce sera un ragoût bien friand.

COLOMBINE *dècend & caresse Arlequin.*

Ah! mon cher Arlequin, que je te suis obligée de ton petit compliment, souffre que je t'embrasse, je te prie.

ARLEQUIN *parlant à Octave.*

Monsieur, songés à la promesse que vous m'avez faite que je n'aimerai point Colombine; il me prend envie de la quereller.

OCTAVE *le prend par la main dans le têms qu'il promet une serenade à Colombine.*

SCENE VII.

CINTIO, LE DOCTEUR, PASQUARIEL *Valet de Cintio, qui porte un flambeau devant eux.*

CINTIO.

MOnsieur, vous sçavez ce que je vous ai dit en soupant, que mes Lettres de Commission de Capitaine d'Infanterie arriveient demain, ou aprés.

LE DOCTEUR.

Si cela est Monsieur, vous pouvez compter que vous aurez ma fille en mariage, car j'ai fait serment de ne la donner qu'à un Officier qui ait du commandement dans la campagne prochaine : C'est pourquoi vos lettres étant arrivées vous pouvez vous tenir prêt pour épouser ma fille. Adieu.

CINTIO

Quel plaisir de voir mon Beaupere prétendu entrer si fort dans mes interêts ! Pasquariel, qu'en dis-tu ?

PASQUARIEL.

Je n'en dis rien, car j'ai autre chose en la tête.

CIN-

CINTIO.

Il eſt vrai que tu es toûjours de méchante humeur lors que je te veux entretenir de mes amours.

PASQUARIEL.

Monſieur, vous avez vos amours en tête, & moi j'ai les miennes, car comme je vous éclairois, j'ai aperçû ce me ſemble un homme qui parloit à Colombine. C'eſt ce qui me met martel en tête.

CINTIO.

Viens donc me conduire juſques chez un de mes amis.

PASQUARIEL *le conduit, & après il éteint ſon flambeau & ſe met en embuſcade autour de la porte de Colombine. Ce qui donne lieu à Octave & à Arlequin d'avancer.*

SCENE VIII.

OCTAVE, ARLEQUIN,

OCTAVE.

MOn pauvre Arlequin, je te prie de ne rien épargner de tout ce qu'il te faut pour faire la ſerenade que tu as promiſe à Colombine.

Octave s'en va.

ARLEQUIN & PASQUARIEL *font enſemble une Scene de nuit, & ils ſe retirent aprés à la vûë d'un flambeau porté par Mezetin Valet d'Aularia, laquelle fait un recit de ſes amours à Mezetin, en diſant.*

SCENE IX.

AULARIA, MEZETIN.

AULARIA.

MOn pauvre Mezetin, il faut que je t'avoüe que je ſuis au deſeſpoir d'avoir appris le mariage de Cintio avec Iſabelle,

belle, par la raiſon que j'aimois éperdûëment Cintio: C'eſt pourquoi, mon pauvre Mezetin, il faut par ton intrigue faire en ſorte de rompre le mariage entre Iſabelle & Cintio. Si tu en viens à bout, comme je n'en doute point, je te recompenſerai d'une maniere extraordinaire.

MEZETIN.

Je vous promets Mademoiſelle, que j'en viendrai à bout au peril de ma vie: Je ſçai qu'Octave aime Iſabelle, je l'ai appris par ſon valet Arlequin, c'eſt pourquoi lui & moi nous ferons en ſorte que les pourſuites d'Octave réüſſiront, pour mettre Cintio hors de toute eſperance.

AULARIA.

Je te prie, mon pauvre Mezetin, de ne rien épargner à me rendre ſervice.

Le ſon de quelques inſtrumens que l'on accorde leur fait quitter la place.

Cette Serenade doit être compoſée de tous les inſtrumens les plus burleſques, comme des nyocards, des cornets, des orgues, des barbares. des timbales de fer, des pincettes, avec des clefs, des os de bœuf & tambours de baſque: Puis toutes ces ſortes d'inſtrumens feront un grand coup dans la Serenade; c'eſt à dire, quand les violons auront joüé un couplet, tous les inſtrumens reprendront enſemble, ce qui fera une plaiſante ſymphonie Et ſur la fin de cette Serenade

nade Pasquariel vient pour l'interrompre, mais Arlequin & sa troupe le repoussent à coups de sangle & de bâton, ce qui l'oblige à crier au meurtre, au voleur. *Cintio accourt à son secours, accompagné de valets qui portent de la lumiere, que la troupe d'Arlequin jettent par terre & chargent furieusement, en leur donnant la chasse comme il faut. Arlequin tout glorieux de ce beau succés, dont il pense avoir toute la gloire, ramasse à la lueur d'une chandelle qu'un de sa troupe tient, des chapeaux, des épées & des flambeaux, qu'il donne à tous les Musiciens, en leur disant,* tenez voilà des fruits de ma victoire, profitez-en. *Et vous, Monsieur mon maitre, je vous asseure que je ne veux plus me mêler de vos amours, car on court un grand risque. Octave le flâte & le rasseure, pour le prier de lui rendre ce matin un poulet à Isabelle Arlequin dit qu'absolument il n'ira pas, qu'il est trop avaricieux, & qu'il ne gagne rien avec lui, apres le mettre tous les jours en peine comme il fait. Octave le radoucit avec un peu d'argent qu'il lui donne; ce qui fait qu'Arlequin lui promet de continuer son entreprise, mais il lui dit que voilà le jour qui vient & qu'il faut se retirer.*

ISABELLE, COLOMBINE.

Isabelle se plaint de sa misérable condition de fille, déplore son malheur d'être sous la ti- rannie

rannie d'un pere fait comme le sien, qui ne veut pas seulement entendre parler d'Octave. Colombine reste fort dans ses sentimens, & d'autant plus lui dit-elle qu'elle est atteinte de la même maladie pour Arlequin : Et tant qu'Isabelle veut parler de son Amant, Colombine l'interrompt toûjours pour faire le portrait du sien, dont elle fait les grimaces & les gestes. Elle avoüe qu'il y a déja long-tems qu'elle en est éprise, mais que depuis son agreable Serenade elle ne peut durer sans lui, & si Isabelle veut se laisser enlever, qu'elle la suivra par tout.

Dans ce tems là Cintio arrive, lequel parle à Isabelle d'un ton arrogant, & comme un homme qui ne craint plus rien, à cause de la parole que le Docteur lui a donnée, qu'elle sera obligée de lui obeir malgré toute sa resistance, parce que le Docteur conclura le mariage.

Isabelle s'emporte contre cette maniere brutale de faire l'amour, lui proteste qu'il n'en est pas où il pense de vouloir l'épouser malgré elle, qu'elle sçait des voyes pour empêcher son insolente pretention. Et comme la douleur la presse de rentrer chez elle, Cintio se retire en se moquant d'elle.

Pendant le tems qu'elle querelle Pasquaquariel parle à Colombine, laquelle lui dit qu'elle ne veut point de lui.

Pasquariel dit tout ce qu'il peut pour gagner Colombine, & blâme fort Arlequin lequel arrive sur ces entrefaites.

ARLEQUIN.

J'apporte le poulet que mon maitre m'a

donné, pour mettre enfin entre les mains de Colombine. Mais que vois-je? c'est Pasquariel.

Il leur fait passer de petites nazardes derriere eux.

Pasquariel qui croit que s'est Colombine qui lui joüe ce tour, s'en va tout en colere. Arlequin creve de rire, & apelle Colombine aprés la sortie de son rival, & lui donne le billet de son maître, pour donner à sa maîtresse, puis il veut s'en aller, mais elle le retient à toute force pour lui conter des fleurettes. Arlequin qui a peur de s'embarquer avec elle à cause des caresses qu'elle lui fait, veut toujours s'en aller, en disant que son maître l'attend, qu'il est à l'extremité, & que si sa maîtresse le veut faire languir longtems, elle n'a qu'à envoyer un billet pour toute réponse.

Colombine qui a ses petits interets à ménager pour recevoir son Amant, lui dit de revenir déguisé en gueux pour avoir réponse: & dans le tems qu'ils composent le Docteur arrive, ce qui fait cesser leur conversation & donne bien de la joye à Arlequin & de la tristesse à Colombine.

Le Docteur dit à Colombine que la resolution est prise, qu'il veut marier Isabelle avec Cintio: Mais elle lui répond en servante interessée dans l'amour de sa maîtresse, à cause de la sienne, décriant la conduite trop severe des peres qui ne veulent connoître d'autre regle que leur caprice; ce qui oblige le Docteur de la chasser, avec défense de revenir lui parler de pareille chose.

Le

Le Docteur fait venir Pasquariel, auquel il fait connoitre qu'il ne peut mieux faire que de conclure le mariage de sa fille avec Cintio son maitre. Pasquariel le prie par le mesme moyen qu'il ait la bonté de lui accorder la servante de sa fille pour lui: Il lui conte la douleur qu'elle lui cause & les chagrins qui l'accablent. Puis il dit au Docteur d'aller voir son maitre, qui n'est pas moins chagrin que lui: Le Docteur s'y en va, & laisse Pasquariel dans une bonne esperance.

Arlequin, habillé en gueux, vient pour avoir réponse d'Isalle sur le billet qu'il avoit tantôt apporté: Il demande cependant l'aumône à Pasquariel qui le rebute, & lui fait entendre qu'il est deffendu de demander, sur peine d'aller aux Galeres. Mais qu'un drolle aussi bien fait & aussi fort que lui peut prendre parti, aussi-bien a-t-on affaire de soldats, & qu'il aille chercher quelque bon Capitaine. Pasquariel qui se doute de la fourberie, faisant semblant de s'en aller, se retire dans un coin.

Colombine ètant à la fenestre, fait signe à Arlequin d'attendre un moment à la porte, jusqu'à ce que sa maîtresse ait ècrit une lettre pour son maitre, & dans ce tems là elle lui fait mille caresses, ce qui fâche Pasquariel, qui pour se venger va chercher les Archers des pauvres, auquel il dit qu'il y a un gueux qui est dans un Cabaret où il a entrée. & comme il en est toûjours importuné qu'il leur donnera pour boire s'ils veulent le prendre pour le mener à l'Hôpital.

Les

Les Archers vont prendre Arlequin, qui se defend contr'eux, & aprés quelque resistance ils l'amenent avec les autres gueux.

Colombine se desespere de la perte de son Amant, elle va consulter Mezetin *pour voir quel biais ils prendront pour rompre l'entreprise de* Cintio *dans son mariage avec Isabelle : Elle lui conte le malheur qui est arrive à ce pauvre Arlequin que l'on a mené à l'Hópital. Elle lui raconte aussi la peine où est sa maîtresse de faire sçavoir de ses nouvelles à Octave, & elle le prie à la fin que s'il rencontre* O*ctave de lui dire de venir déguisé en quelque maniere pour parler à sa maîtresse, parce quelle a quelque chose d'importance à lui dire. Mezetin lui promet de la servir en tout ce qu'il pourra : Puis elle va trouver sa maitresse pour la consoler de cette fâcheuse nouvelle qu'elle avoit apprise : Elle lui dit que par son industrie elle viendra à bout de toutes choses.*

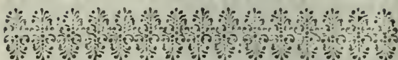
CINTIO, & PASQUARIEL.

P*Asquariel raconte à son maître le tour qu'il a joüé à Arlequin qui est son rival, & celui qui porte des billets à sa Maîtresse; que par son industrie il l'a fait prendre par les Archers des Gueux pour le mettre à l'Hôpital, & comme il va être Capitaine d'Infanterie il n'a qu'à y aller l'enrôler, & que par là il en sera defait. Cintio est étonnè, puis il dit à son valet Pasquariel d'aller l'enrôler.*

Le fond du Theâtre s'ouvre, & il y paroît une espece d'Hôpital, & une court au devant, où sont renfermez des Gueux de toutes façons, qui sont auprés d'Arlequin pour lui faire payer sa bien-venuë. Arlequin s'en défend le plus qu'il peut, mais à la fin il donne ce que son maître lui avoit donné pour porter son billet. Ils vont querir du vin, & aprés avoir dansé ils boivent puis ils redansent.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

PASQUARIEL, UN SERGENT.

PASQUARIEL.

PUisque mon maître m'a donné ordre d'aller enrôler des soldats, il faut que je trouve quelqu'un pour contrefaire le Sergent, car pour moi je contreferai le Capitaine à merveille. C'à voyons qui a bonne volonté de servir le Roi à la guerre, je leur ferai prendre parti dans ma compagnie.

Les Gueux qui sont avec Arlequin, disent qu'ils ne peuvent pas y aller, vû leur incommodité.

Arlequin qui est un balourd se promene toûjours en se carrant, on l'enrôle pour aller à la guerre. Il demeure tout déconcerté, & fait toutes les actions que peut faire un poltron.

Le Théâtre ferme, on apporte l'habit, puis on l'habille en soldat.

Après qu'Arlequin est habillé en Soldat, le Sergent le meine dans la chambre où ils ont de

de coûtume de mettre des Soldats nouvellement enrôlez, puis il s'en va retrouver, son Capitaine

Octave est dans une peine ètrange de sçavoir qu'est devenu son Valet, il le cherche de tous côtez, il rencontre Mezetin auquel il lui en demande des nouvelles. Mezetin lui raconte la disgrace qui lui est arrivée, que les Archers des pauvres l'ont mené à l'Hopital, que c'est Colombine qui lui a dit, & aussi que le Docteur a conclu de faire faire la Ceremonie du mariage ce soir avec Cintio & Isabelle : Comme aussi que s'il le voyoit de lui dire qu'Isabelle le prie de la venir voir, & qu'il se deguise d'une maniere qu'il ne puisse estre reconnu du Docteur. Mezetin lui fait connoître que sa maîtresse prend beaucoup de part à faire reüssir son mariage avec Isabelle, & qu'elle prend plaisir à faire enrager Cintio. Enfin il dit à Octave qu'il se dèpesche, qu'il n'y a point de tems à perdre, & que de son côtè il seroit ravi s'il trouvoit occasion de lui rendre service. Octave l'embrasse & le conjure de continuer dans de si beaux desseins, & que pour lui il va songer à son dèguisement. Cependant Mezetin demeure quelque tems à consulter en lui même, & voyant le Docteur qui vient, il dit qu'il veut voir quelle sorte d'esprit d'homme c'est.

LE DOCTEUR.

Mezetin lui fait une fausse consultation sur la Medecine, aprés quoi il se retire sans rien dire. Le Docteur lui fait une demande, & sur

sa

sa réponse il fait une tirade, puis se retournant il ne voit plus personne auprés de lui, ce qui lui fait dire quelque chose sur la bêtise de celui qui l'est venu consulter, qui ne sçait pas ce que cela veut dire, puisqu'il n'est pas restè pour l'écouter. Il appelle ensuite Colombine.

COLOMBINE.

Plait-il Monsieur *Il lui demande brusquement s'il n'est venu personne chez lui pour cajoller sa fille, & que s'il apprend que quelqu'un y vienne qu'il fera ce qu'il doit faire en pareille rencontre. Puis il lui dit d'aller dire à sa maîtresse de se tenir toute prête pour recevoir Cintio*

Dans ce tems Isabelle arrive, & le Docteur lui dit lui mesme de se tenir prete pour recevoir Cintio: Ce qui donne sujet de fâcherie à Isabelle, & se retire avec Colombine pour se consoler ensemble. Alors Octave vient & parle à Isabelle, sur les chagrins qu'il a de se voir rèduit à faire tout ce qu'il fait pour l'amour d'un pere qui est un bourru, qui ne veut point endurer qu'il entre dans la maison de sa maîtresse.

Quatre Soldats & un Tambour font comme quand ils veulent lever du monde, & après qu'ils ont dit ce qu'ils ont gagné aujourd'hui pour avoir enrôlè, ils dansent une entrèe. Dans ce tems Octave sort du logis de sa maîtresse, & les Soldats & le Tambour le veulent enrôler d'amitiè: Mais comme ils voyent qu'ils ne peuvent rien faire d'amitié, il l'amenent de force puis la nuit vient.

Le Thèâtre s'ouvre, on voit une chambre sans meubles, Arlequin couchè sur un banc, qui dort, & point de lumiere dans la chambre.

Dans la mesme chambre où est Arlequin qui dort sans lumiere, Octave est habillè comme lui en habit de soldat, lequel se plaint & fait plusieurs lamentations sur son malheur. Arlequin s'éveille & tremble de peur d'entendre la voix de son Maître, il croit qu'il a étè tuè & que c'est son esprit qui revient. Octave qui se plaint toûjours fait un grand soûpir. Arlequin est si èfrayè qu'il fait un grand cri & demande du secours, puis voulant s'enfuir il rencontre son maître, ce qui lui cause une peur èfroyable. Aprés quoi arrive un Sergent avec une bougie qui les vient querir pour passer en revûë. Mais comme la lumiere les a fait reconnoitre & qu'ils se veulent parler, le Sergent les en empéche en faisant marcher Arlequin devant à grands coups de hallebarde.

Le fond du Thèâtre se re-ferre.

AULARIA & MEZETIN.

MEzetin raconte à Aularia ce qu'il a fait envers Messieurs de l'Hôpital, qui lui ont promis de lui rendre s'il y est encore. De plus, qu'il a fait en sorte envers le pere de Cintio de lui faire presenter une Requete, qu'attendu la vie dère-

dereglée de son fils qu'il lui fut permis de le faire mettre à saint Lazarre, & que si cette Requête a lieu ce seroit une bonne conjecture pour empêcher ses desseins du côté d'Isabelle, & aprés cela on trouveroit bien le moyen de persuader au Docteur de donner sa fille au sieur Octave. Qu'il n'est venu que pour lui apprendre toutes ces bonnes nouvelles, & qu'il va retourner chez le Pere de Cintio afin de lui demander tout ce qu'il faut pour le faire arrêter, par la raison qu'il connoissoit un bon Commissaire, & que l'affaire seroit bien tôt faite.

Il laisse Aularia, & s'en va.

ISABELLE.

Ah! ma chere Aularia, je suis ravie de vous voir, pour vous apprendre l'état malheureux où je suis. J'ai un pere qui veut me donner un Amant pour qui j'ai tant d'aversion; & malheureusement dans le tems que j'avois conclu avec mon Amant d'user du remede de la fuite, dont on a coûtume de se servir dans l'extrémité où je suis, & pour m'affranchir de la tirannie de mon pere, des Soldats ont pris mon Amant qui étoit déguisé en Païsan, & l'ont amené pour l'enrôler. Je sçai bien qu'à cause de moi il ne voudra pas déclarer qui il est, & qu'il aimeroit mieux mourir que le déguisement vint à la connoissance de mon pere, par la raison qu'il sçait bien qu'il useroit envers moi d'une trop grande severité. Et pour comble de malheur mon pere m'a commandé de me

tenir

tenir prête pour la celebration du mariage, avec Cintio, qui se doit faire ce soir.

Aularia qui voit par le malheur qui est arrivé à Octave, & par la promptitude avec laquelle le Docteur veut conclurre avec Cintio, que les affaires sont en meilleur ètat que jamais, entre chez elle pour attendre Mezetin, à qui elle a mis sa derniere esperance.

Arlequin en Soldat que l'on laisse vaquer à ses affaires à cause qu'il est enrôlé, vient avec son habit & se carre d'une maniere extraordinaire, il fait sonner l'argent que son Capitaine lui a donnè pour son enrollement, il tire son épée, & fait les mémes postures que font les nouveaux enrôlez.

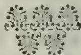
Mezetin *vient d'un autre côtè pour consoler sa maîtresse & lui dire que toutes les affaires sont en bon ètat, il passe devant Arlequin sans le connoître, & va fraper à la porte de sa maîtresse, qui ne rèpond point: Il doute qu'elle n'y est pas, il rève où il pourra la trouver. Arlequin contrefaisant sa voix lui dit une plaisanterie & rit toûjours. A la fin* Mezetin *le reconnoît, ils s'embrassent & se font des caresses. Arlequin lui raconte qu'au lieu d'aller à l'Hôpital comme les autres, un Capitaine l'a fait Gentilhomme, lui a mis l'epée au côtè & de l'argent au gousset, mais que cela le fache d'aller à la guerre, & qu'auparavant que de mourir il veut payer chopine avec lui.* Mezetin *lui dit qu'il ne peut pas, qu'il faut qu'il s'en aille. Arlequin le tire de force pour boire avec lui, &*

en le tirant il fait le brave en enfonçant son chapeau, tirant son épée, jurant qu'il veut boire avec lui, & lui pousse des coups d'épée sans mesure.

Mezetin s'enfuit.

Il passe quatre Tailleurs de pierre ou Ramonneurs, avec des bâtons, ou les autres avec des règles, ils veulent lui faire remettre son épée, il ne le veut pas, ils le frapent avec leurs regle, ou bien les ramonneurs avec lenrs bâtons, puis aprés ils dansent une entrée.

Fin du second Acte.



ACTE



ACTE III.

ARLEQUIN.

JE croyois les enrôler, mais c'eſt tout le contraire, car ils m'ont bien battu : peſte que je m'étois fort mal adreſſé, & j'ai fort-bien fait de prendre la fuite.

Le Sergent vient prendre Mezetin pour le faire marcher, & ils s'en vont tous deux.

Mezetin vient cherchant toûjours ſa maîtreſſe, il la rencontre ſortant de chez Iſabelle, là où il lui conte comme par bonheur le pere de Cintio lui a remis les pieces pour faire enfermer ſon fils, & qu'il attend pour les donner au Commiſſaire dont il lui avoit parlè, & enſuite le mettre à ſaint Lazare

Aularia lui dit que ce n'eſt rien faire, à moins qu'on ne faſſe le mariage d'Octave avec Iſabelle, mais que par malheur les affaires ne ſont plus dans cet ètat à cauſe qu'Octave eſt enrôlè, & que ſi elle pouvoit ſçavoir le nom du Capitaine elle le feroit prier par quelqu'un de ſes amis, ou par un couſin qu'elle a qui eſt Capitaine auſſi. Mezetin dit qu'Arlequin lui a donnè un billet pour lui envoyer

quelqu'un pour les enrôler, il le lit, & il se trouve qu'ils ont été enrôlez chez le cousin d'Aularia. Elle prie Mezetin d'aller de sa part le prier de lui rendre ces deux soldats, & comme Mezetin va pour faire ce que sa maitresse lui a commandé, il voit le Docteur qui mene Cintio chez lui pour achever le mariage avec Isabelle, lequel paroît fort ravi. Mezetin dit qu'il faut rompre le coup, il va querir le Commissaire de ses amis, lequel prend main forte, se saisit de Cintio & le mene à saint Lazare.

Le Docteur reste tout étonné, & demande à Mezetin ce que c'est, lequel ne le rend pas innocent, pour tâcher de le détourner de lui donner sa fille en mariage. Alors il remercie le Ciel d'avoir envoyé si à propos les Archers & le Commissaire pour le prendre, car deux heures plus tard le mariage étoit conclu & sa pauvre fille auroit été trempée.

Aularia impatiente vient elle-mesme prier son cousin de lui rendre deux soldats qui sont dans sa Compagnie, le Capitaine se laisse vaincre à la priere de sa parente, & donne ordre à son Sergent de donner la liberté à ces deux soldats. Mezetin va avec le Sergent pour les reconnoitre, puis le Capitaine s'en va.

Le Docteur arrive, à qui Aularia parle: elle lui demande des nouvelles de sa fille. Il lui conte ce qu'il avoit fait avec Cintio, mais que cela n'a pas rëüssi: Elle lui parle fort-adroitement en faveur d'Octave. Le Docteur dit qu'il n'a jamais voulu entendre parler de lui, mais

qu'

que s'il est tel que l'on lui dit, qu'il le veut voir, & lui demande s'il est homme d'èpèe? Elle lui rèpond qu'il est Officier, mais qu'elle ne sait pas la qualitè de son emploi.

Octave est ramené par Mezetin, suivi d'Arlequin, lesquels viennent remercier Aularia de ce qu'elle a eu leur libertè. Elle presente Octave au Docteur, lequel le prie d'autoriser la passion respectueuse qu'il a toûjours eüe pour sa fille. Le Docteur dit qu'il en est fort-content pourvû qu'il sache sa qualitè. Il lui rèpond qu'il n'avoit point voulu se faire connoître, mais il fait voir une Commission de Capitaine de Cavalerie, & plusieurs lettres de Change pour toucher de l'argent pour lever sa Compagnie. Le Docteur se contente, il embrasse Octave & appelle Isabelle.

Isabelle fait d'abord la difficile, croyant que c'est Cintio que l'on lui veut donner, mais voyant que c'est Octave elle est comblée de joye, & ne se fait point prier pour lui donner la main: Ainsi le mariage d'Isabelle & d'Octave est conclu.

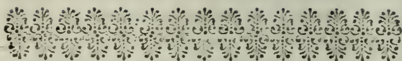
Colombine qui voit que tout le monde est satisfait & qu'elle ne l'est pas, que toutes ses caresses n'ont rien fait auprès d'Arlequin, se jette aux pieds d'Octave pour avoir Arlequin en mariage. Octave commande à Arlequin de l'èpouser. Arlequin dit qu'il n'en veut point absolument. Octave lui en demande la raison. Arlequin dit qu'il a peur de contrequarer l'abondance. Octave lui demande ce qu'il veut dire par là? Il lui rèpond que l'abondance a une corne,

& que lui l'auroit sur sa tête. Octave lui dit que c'est le mal à la mode, & qu'il faut bien qu'il s'y mette. Il dit qu'il ne veut point de Colombine parce qu'il a fait vœu de n'épouser jamais de fille à moins qu'elle n'ait son pucelage. Colombine l'asseure qu'elle l'a. Octave le force de donner la main, ce qu'il fait en pleurant, mais il lui dit qu'elle le payera. Mezetin vient dire que puisqu'ils vont tous se marier, qu'il alloit faire venir les violons pour leur donner un plat de leur metier. La moitiè des violons joüe & l'autre danse, ce qui finit la Comedie.



LA FOIRE
DE
SAINT GERMAIN.

COMEDIE.



ARGUMENT.

OCTAVE amoureux d'Isabelle fille du bon homme Balcüarde qui ne laiſſe point ſortir ſa fille ni parler à aucune perſonne de peur qu'elle ne devienne amoureuſe de quelqu'un, à cauſe qu'il faudroit débourſer de l'argent pour ſa dot. Octave employe ſon Valet Arlequin pour tâcher de parler à ſa Maîtreſſe, afin de lui faire tenir une lettre pour ſçavoir ſes ſentimens: Et pour cet effet Arlequin ſe ſert de pluſieurs Marchands & Marchandes de la Foire, pour lui ſervir d'intrigue dans les amours de ſon Maître pour faire ſon mariage, Ce qui donne lieu à Arlequin de faire pluſieurs intrigues divertiſſantes, & qui a formé le ſujet de cette Piece.

LA



LA FOIRE DE SAINT GERMAIN.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

OCTAVE, ARLEQUIN.

OCTAVE.

AH, mon pauvre Arlequin ! je ſuis le garçon du monde le plus malheureux: J'aime & je ſuis aimé, mais mon malheur conſiſte à ce que je ne puis parler à ma Maîtreſſe. Son pere la ſuit pas à pas, je ne puis trouver l'occaſion de lui faire tenir une lettre pour ſçavoir ſon ſentiment, & ſi elle eſt toûjours dans la même volonté pour moi :

Je voudrois le ſçavoir à quelque prix que ce ſoit.

ARLEQUIN.

Si vous êtes d'humeur à ne rien épargner pour vos amours, je ferai en ſorte de faire connoiſſance avec quelques Marchands & Marchandes de la Foire de ſaint Germain, leſquels ſont tout à fait ſerviables & intringuans, pourvû que l'argent ne manque point, puis cela étant je vous promets que je croi que je viendrai à bout de mon deſſein, car je me ſuis mis une affaire en tête laquelle je croi immanquable. Enfin ſi vous voulez en voir le ſuccés, trouvez vous à la Foire de ſaint Germain & vous ſerez content.

OCTAVE.

Va, je m'y rendrai ſans faute.

Ils s'en vont tous deux.

SCE-

SCENE II.

Le Téâtre represente la Foire ſaint Germain, avec pluſieurs Marchands & Marchandes dans leurs boutiques, & Mezetin en paticier avec un cleon ſur ſa tête, lequel cleon eſt garni de ratons.

MEZETIN, ARLEQUIN.

MEZETIN.

A Deux liards, à deux liards, à deux liards.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt cela, mon ami?

MEZETIN.

Ce ſont des ratons tous chauds, qui ſont bons Monſieur.

ARLEQUIN.

Les vens-tu à la douzaine?

MEZETIN.

Oüi, Monſieur.

ARLEQUIN.

Donne-tu le treiziéme?

MEZETIN.

Ouï Monſieur.

ARLEQUIN.

Hé-bien, je m'en vai toûjours manger le treiziéme, & je prendrai la douzaine une autrefois.

MEZETIN.

Monsieur, si vous en mangez vous les payerez sur le champ

ARLEQUIN

Combien la piéce?

MEZETIN

Deux liards.

ARLEQUIN.

Hé bien, je te satisferai.

UN MARCHAND.

Des Robes de Chambre.

MEZETIN.

A deux liards, à deux liards, à deux liards;

ARLEQUIN.

Malepeste des Robes de Chambre à deux liards, j'en prendrai une.

UNE LINGERE.

Des Chemises d'Hollande trés-fines.

MEZETIN.

A deux liards, à deux liards, à deux liards.

ARLEQUIN.

Des chemises d'Hollande à denx liards, il faut que je m'en munisse.

UN MARCHAND

Des Bonnets de velours à la mode Monsieur; des bonnets de velours à la mode Monsieur.

MEZETIN.

A deux liards, à deux liards, à deux liards.

ARLEQUIN.

Des Bonnets de velours à deux liards, on fait bon marché à la Foire de ſaint Germain. Apportez, apportez, j'ai une piece de quatre ſols je veux m'acommoder comme il faut, & ſi je mangerai encore des ratons tout mon ſaoul.

Tous les Marchonds lui portent chacun une piece de leur Marchandiſe.

LA LINGERE.

Tenez, Monſieur, voilà uue Chemiſe de Hollande, des plus belles.

ARLEQUIN.

Mettez-la moi.

LE MARCHAND *de Robes de Chambre.*

Tenez Monſieur, voilà une robe de chambre de la Chine.

ARLEQUIN.

Mettez-la moi, mettez-la moi.

LA LINGERE.

Tenez Monſieur, voilà une Eſteinquerque.

ARLEQUIN.

Mettez la moi, mettez la moi.

LE MARCHAND *de bonnets.*

Monſieur, voilà un des plus beaux bonnets qui ſe faſſent, & des plus à la mode.

ARLEQUIN.

Mettez le moi, mettez le moi,

Aprés qu' Arlequin eſt equipé de tout

ce que dessus , il donne sa piece de quatre sols au vendeur de ratons , & lui dit de satisfaire tous les Marchands qui lui ont donnè de la marchandise , puis il s'eu va.

LES MARCHANDS & MARCHANDES

Hé-bien , mon garçon , puisqu'il t'a donné de l'argent , paye-nous.

MEZETIN.

Moî : il ne m'a donné qu'une piece de quatre sols , & il a mangé pour davantage de ratons.

LES MARCHANDS & MARCHANDES

Tu te moque de nous , il t'a donné de l'argent pour nous payer.

MEZETIN.

Il ne m'a donné que quatre sols , encore un coup.

Les Marchands & Marchandes se jettent sur le Paticier , le frapeut & il s'enfuit , puis ils rentrent tous dans leurs boutiques.

SCE-

SCENE III.

OCTAVE *seul.*

VOilà à peu prés l'heure qne mon valet Arlequin m'a donnée pour me rendre à la Foire, il faut que je m'arréte dans quelque boutique pour l'attendre. Laquelle choisirai-je? soit Caffé, Limonadier, ou Lingere: Il n'y a point à choisir, ils sont tous fort-commodes.
Entrons dans la premiere venuë.

Il s'apuye sur la boutique d'une Lingere.

SCENE IV.

MADEMOISELLE TIRECOLET *Lingere.*

OCTAVE.

LA LINGERE.

QUe souhaitez-vous Monsieur? sont çe des Cravates, des Chemises, des Calleçons sans coûture, à la mode? Voyez ici.

OCTAVE.

Mademoiselle, je souhaiteroie aveir l'hon-

neur d'entrer un moment dans vôtre boutique , pour attendre une perſonne de mes amis.

LA LINGERE.

Volontiers Monſieur , vous pouvez y entrer. *Il entre dans la boutique de la Lingere.*

SCENE V.

FAUSSE BARBE *vendeur de Caffé.*

DU Caffé, du Chocolat, du Thé, de la Valviée ambrée muſquée, du Vin de la Siotta , de ſaint Laurens & autre liqueurs. Du Ratafia , de l'Eau de noyau , de framboiſe, de pêche & d'abricot. De la Limonade de Lorjade, du Tout-marme, Meſſieurs du Lanmarine.

SCENE VI.

ARLEQUIN, L'ARMENIEN

ARLEQUIN.

VOilà un eſpece d'Armenien que je croi connoître. Monſieur l'Armenien, un mot s'il vous plaît.

L'AR-

L'ARMENIEN.

Que souhaitaz-vous Monsieur, est-ce du Caffé ou du Chocolat ?

ARLEQUIN.

Non, non, ce n'est point cela ; c'est que je croi avoir l'honneur de vous connoitre, & que nous avons demeuré quinze jours ensemble.

L'ARMENIEN.

Moi ! Je ne crois pas cela.

ARLEQUIN.

Il est ponrtant vrai : Et si vous voulez (Monsieur l'Armenien supposé) vous en souvenir, c'étoit sur les montées du Palais à Paris, au bas de la Salle Dauphine : Et si je ne me trompe tu te nomme Champagne.

L'ARMENIEN

Ah, mon pauvre Arlequin ! je te prie ne me découvre pas, tout le monde m'apelle Soliman, & l'on vient chez moi comme étant le Bureau d'adresse de la Foire de saint Germain, pour toutes choses.

ARLEQUIN.

Est-il vrai ?

L'ARMENIEN

Oüi, cela est veritable.

ARLEQUIN.

Si cela est il faut que tu me serve dans une intrigue pour les amours de mon Maitre, lequel est amoureux de la fille du bon homme Baloüarde. Ne le connois-tu point.

L'ARMENIEN.

Oüi je le connois, mais entrons chez moi, puis nous ſongerons à ce qu'il faut faire pour te rendre ſervice.

Ils entrent tous deux dans la boutique de l'Armenien.

SCENE VII.

SOLIMAN, DEUX FILOUX, ARLEQUIN.

SOLIMAN.

QUi eſt-la?

LES FILOUX.

C'eſt nous. Hé bien, nos Cornets & nos Dez pipez ſont-ils prés?

SOLIMAN.

Ils ſont tout prêts: Vos Dez pipez pour haut & bas Jeu, ſont à part. Vôtre Cornet à vis & celui à bas Jeu, ſont auſſi en etat. Vos Cartes longues, pointées & larges, ſont ployées comme il faut: Il ne vous faut plus que des dupes & tout ira bien Mais il faut en revanche que vous me rendiez ſervice.

LS FILOUX.

Soliman, tu n'as qu'à parler: Dequoi s'agit il?

SO-

SOLIMAN.

C'eſt de faire piece à un nommé Monſieur Baloüarde qui eſt un vieux Partiſan lequel a une fort-jolie fille, dont le Maître d'Arlequin eſt amoureux. Il n'y a pas moyen de parler à cette fille.

ARLEQUIN

Hé bien, Soliman ! ſonge tu à moi ?

SOLIMAN.

Je prie ces Meſſieurs de me rendre ſervice & d'embaraſſer le bon homme Baloüarde pour donner lieu à Octave de parler à ſa fille. Ces Meſſieurs me l'ont promis, tu n'as ſeulement qu'à ſonger à trouver Octave ton Maître.

Ils rentrent tous.

SCENE VIII.

LE VIEILLARD, ISABELLE *ſa fille.*

LE VIEILLARD.

MA Fille, nous voilà enfin à la Foire de ſaint Germain, vous n'avez preſentement qu'a me dire ce que vous ſouhaitez.

ISABELLE.

Mon Pere, auparavant que de rien acheter, il faut que je vous prie de me faire une grace, de payer d'nne liqueur qui eſt fort en vogue

vogue, laquelle ſe nomme de l'Eau de Noyau: Je ſouhaiterois en goûter.

LE VIEILLRD.

Oüi da, ma fille, volontiers, voilà juſtement la boutique d'un Limonadier, il lui en faut demander. Hola, quelqu'un.

SCENE IX.

ARLEQUIN, LE VIEILLARD, ISABELLE.

ARLEQUIN *en garçon Limonadier.*

Que ſouhaitez-vous Monſieur? eſt-ce du Caffé, du Thé, du Chocolat, de la Valviée ambrée muſquée, du ſyrop de Caffé, du Cacao d'Eſpagne?

LE VIEILLARD.

Non, non ce n'eſt point de cela que nous voulons.

ARLEQUIN.

C'eſt donc du Vin de la Siotta, ou de ſaint Laurens, de l'Almavoiſie, du Picarda, ou du Vin de Canarie, d'Eſpagne, du Muſcat, ou du Frontignac.

ISABELLE.

Non, ce n'eſt point de cela, c'eſt de l'eau de Noyau que l'on te demande.

AR-

ARLEQUIN.

Tout-à l'heure, vous ferez fervis comme il faut. Allons garçon une table, hé.

Un Garçon apporte une table, puis Arlequin vient avec une bouteille à la main & deux verres de l'autre.

Tenez, Monfieur, voilà, de la meilleure de France.

Il boit.

LE VIEILLARD.

Que faites-vons donc, mon ami ?

ARLEQUIN.

C'eft pour vous affeurer jufte qu'elle eft bonne.

ISABELLE.

Donne, donne mon ami, que nous goûtions nous-mêmes.

LE VIEILLARD & ISABELLE *boivent.*

Ma fille ; je la trouve bonne. Hola, hé garçon, encore une bouteille.

ARLEQUIN,

Tenez Monfieur, en voilà une.

LE VIEILLARD *boit la bouteille tout d'un coup.*

Allons ma fille, à ta fanté.

ISABELLE.

Mais mon Pere, prenez garde que cela ne vous faffe mal.

LE VIEILLARD.

Elle eft bonne, elle eft bonne.

Paroiffant jvre.

SCE-

SCENE X.

UN FILOU, LE VIEILLARD, ISABELLE.

LE FILOU.

AH ! parbleu Monſieur cela eſt drôle, un vieux mal-bâti comme cela avec une jeune Fille. Il me prend envie de vous caſſer les oreilles.

LE VIEILLARD *en chantant*.

Tout comme il vous plaira, ra, ra, ra, ra, ra, ra.

ISABELLE.

Que voulez-vous donc Monſieur, à mon Pere.

LE FILOU.

C'eſt un impertinent, il me prend envie de lui caſſer la tête.

LE VIEILLARD.

Tout comma il vous plaira, ra, ra, ra, ra, ra, ra.

ISABELLE.

Vraiment Monſieur, vous n'y penſez pas, d'inſulter mon pere de la maniere.

LE FILOU.

Allons coquin, l'épée à la main.

LE

LE VIEILLARD.

Tout comme il vous plaira, ra, ra, ra, ra, ra, ra.

Ils mettent tous deux l'épée à la main, le Vieillard chante toûjours, & Isabelle crie au secours.

SCENE XI.

LE VIEILLARD, ISABELLE, OCTAVE, ARLEQUIN, DEUX FILOUX.

LE VIEILLARD.

Tout comme il vous plaira, ra, ra, ra, ra, ra, ra.

En se battant, le Fillou fait semblant d'être blessé, & tombe.

L'AUTRE FILOU.

Comment! vous avez tué un homme, un Commissaire, vîte des Archers.

ISABELLE.

Comment on emmeine mon pere!

OCTAVE *parlant à Isabelle.*

Mademoiselle, n'apprehendez pas, il ne lui artivera rien.

ARLEQUIN.

C'est moi qui ai eû l'esprit de faire cette intrigue, pour vous faire parler tous deux en-

enſemble, afin que vous preniez reſolution touchant vos amours.

ISABELLE.

Je ſuis fort-contente de cette intrigue; pourvû qu'il n'arrive rien à mon pere.

OCTAVE.

Mademoiſelle, je vous demande la permiſſion de vous écrire une lettre, dans laquelle je vous marquerai tous mes ſentimens. Je vous demande auſſi en grace de vouloir m'y faire réponſe, & de me marquer de même quels ſont les vôtres.

ISABELLE.

Je répondrai à tous les Articles que vous me manderez, mais je ſuis en peine d'une choſe; ſçavoir, par qui & comment vous me ferez tenir cette lettre.

ARLEQUIN.

Ce ne ſont pas là vos affaires, cela eſt juſtemene de ma competence, je vois bien que je n'ay qu'à m'y préparer.

Il s'en va.

ISABFLLE.

Il y a encore dans nos amours quelque choſe qui m'embaraſſe.

OCTAVE.

Quoi! y auroit-il encore quelque difficulté?

ISABELLE.

La voici: C'eſt que mon pere eſt dans le deſſein de ſe marier, & en ſe mariant il donnera une partie de ſon bien à la perſonne qu'il

qu'il doit prendre, ce qui me fait craindre que ce mariage n'empêche le mien.

OCTAVE.

Nous ferons en sorte que tout réüssira.

ISABELLE.

Cela étant, comptez toûjours sur moi, & soyez persuadé que je ne changerai jamais de sentiment.

OCTAVE.

Je vous prie d'avoir la même pensée de vôtre serviteur.

ISABELLE.

Je vais vîte trouver mon pere, & lui marquer le chagrin de son enlevement.

OCTAVE

Je vai vous mener au lieu où je l'ai fait conduire.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

OCTAVE, ARLEQUIN.

OCTAVE.

MOn pauvre Arlequin ! il faut que je t'apprenne une nouvelle, qui me donne bien du chagrin.

ARLEQUIN.

Quelle eſt-elle?

OCTAVE.

C'eſt que le pere d'Iſabelle eſt ſur le point de ſe marier, & s'il ſe marie c'eſt juſtement le moyen le plus prompt pour empêcher le mariage de ſa fille. C'eſt pourquoi mon pauvre Arlequin, ſi tu pouvois par ton intrigue détourner le bon homme Baloüarde de ſe marier, je te ſerois fort-obligé.

ARLEQUIN.

Vous n'avez que faire de vous mettre en peine, je viendrai à bont de tout; & pour cet éfet je m'en vai vous accommoder d'une maniere la plus plaiſante du monde, car je veux

veux même que ce ſoit vous qui détourniez le bon homme Baloüarde de ſe marier : vous n'avez qu'à rêver là-deſſus ce que vous avez à lui dire. Attendez-moi là un moment.

SCENE II.

OCTAVE *ſeul.*

JE ne ſçai quelle eſt ſon imagination, mais je ſuis perſuadé que quand il entreprend quelque choſe il en vient à bout.

SCENE III.

ARLEQUIN, OCTAVE,

ARLEQUIN.

TEnez Monſieur, voilà vôtre ajuſtement, habillez-vous & faites ce que je vous dirai.

OCTAVE *s'habille en Arlequin.*

Hé bien, que dis-tu de ce vêtement ?

ARLEQUIN.

Hé, que dites-vous du mien ?

OCTAVE.

Je te trouve bâti d'une drôle de maniere,

je ne ſai pas qu'elle eſt ta penſée. Mais que veux-tu faire de moi dans cet état?

ARLEQUIN.

Tenez, mettez-vous là, vous répondrez à propos ſur tout ce que l'on vous demandera.

Il met Octave comme une Statuë ſur un pied deſtal.

Voici le bon homme qui vient, ſongez à vous.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LE VIEILLARD, ISABELLE, OCTAVE.

ARLEQUIN.

MEſſieurs, venez voir ici cette Statuë Aſtronomique, laquelle dit le paſſé, le preſent & le futur, elle pronoſtique tout ce qui doit arriver ſur toutes ſortes d'affaires. C'eſt ici où eſt cette bouche de la verité, choſe ſi rare en France.

LE VIEILLARD.

Que veut dire celui-ci ma fille?

ISABELLE.

Je ne ſçai mon pere, je lui vai demander. Mon ami, qu'eſt ce que l'on voit chez vous?

ARLEQUIN.

C'eſt cette bouche de verité, qui dit tout ce qui doit arriver à un chacun.

ISABELLE.

Ah mon pere voyons-là, pour ſavoir ſi je ſerai mariée.

LE VIEILLARD.

Cela n'eſt pas neceſſaire: Mais pour moi je ſuis bien aiſe de ſçavoir ſi je réüſſirai dans mon mariage. Combien prend-t-on, mon Garçon?

ARLEQUIN.

Deux petites pieces Monſieur.

ISABELLE.

Entrons donc mon pere.

Ils entrent, on leve le rideau, & Octave parcît en Statuë.

ARLEQUIN.

Monſieur, que ſouhaitez-vous ſavoir de la Statuë.

LE VIEILLARD.

Je ſouhaiterois ſavoir ſi je ſerai heureux dans le mariage que je veux contracter avec une jeune perſonne.

ARLEQUIN.

Je vai montrer la Figure, & enſuite elle vous répondra.

Il montre la figure.

OCTAVE *en Statüe, chante.*

Ton tems, ton tems eſt paſſé,
Ton tim, ton timbre eſt caſſé,

Tu t'en vas finir ta carriere :
Ne prens point de femme, car
Au lieu de ſonner l'heure entiere,
Tu ne ſonneras, tu ne ſonneras que le quart.

LE VIEILLARD.

Ah! je ne comprens rien à cette Chanſon, & je ne ſçai ce qu'il veut dire.

ARLEQUIN.

Quoi, vous ne comprenez pas ce qu'il veut dire par cette Chanſon?

LE VIEILLARD.

Non, je te jure.

ARLEQUIN.

Hé bien je vous vai faire comprendre ce qu'il veut dire, je vai vous mettre ſon bonnet ſur vôtre tête, & vous verrez par là ce qui vous doit arriver au ſujet de vôtre mariage.

Arlequin prend le bonnet de la Statuë, le met ſur la tête du Vieillard, auſſi-tôt il y paroit une paire de cornes : ce qui l'étonne, & le fait crier après la Statuë.

LE VIEILLARD.

A moi des cornes! ah quelle infamie! Je ne veux plus me marier, je quitte ces ſentimens, & je conſerve ceux de vivre dans l'état où je ſuis.

Ils ſortent tous deux.

SCE-

SCENE V.

ARLEQUIN, OCTAVE.

ARLEQUIN.

HE bien, que dites-vous, n'ai-je pas trouvé une bonne invention; le voilà qui s'en va comme un fou, & dit qu'il ne se mariera jamais de peur d'être à la mode, & que ces sortes de fontanges qu'ils a vûës sont d'un trés-mechant pronostic pour le mariage.

OCTAVE

En verité ton genie est tout particulier, mais je ne sçai comment tu feras pour faire tenir la Lettre à ma Maîtresse.

ARLEQUIN.

Laissez moi faire, elle est encore dans la Foire, allez vîte songez à l'écrire pendant que je vai chercher quelque stratagême pour lui donner la Lettre en main propre, puis à vôtre retour vous me trouverez en état de vous servir. *Octave s'en va.*

OCTAVE.

pour moi j'ai songé la plus drôle d'invention du monde, & mon Maître sera surpris quand il me trouvera dans la figure que je me prétens mettre: Mais il faut que je songe à m'aller vite préparer. *Il s'en va.*

SCENE VI.

LE VIEILLARD, ISABELLE.

LE VIEILLARD.

JAmais de ma vie je ne me ſuis trouvé à telle noce ; des cornes ſur ma tête, quelle vilaine aigrette! Malpeſte j'aime bien mieux être montré à un doigt qu'à deux, je ne ſonge plus à mon Mariage, m'en voilà entierement détourné, cela m'a fait connoître le danger qu'il y a à ſe marier. Pour vous ma Fille, je vous conſeille de reſter comme vous êtes.

ISABELLE.

Mais mon pere, il me ſemble que le danger n'eſt pas ſi grand pour les Filles comme pour les Garçons, c'eſt pourquoi je n'ai pas peur du mariage, & j'y conſentirai quand il vous plaira, mon Pere.

LE VIEILLARD.

Voyez toutes ces jeunes Filles, elle n'aſpirent qu'au mariage.

SCE-

SCENE VII.

ARLEQUIN, LE VIEILLARD, ISABELLE.

ARLEQUIN *en vendeuſe d'Orange.*

DEs bonnes Oranges de Portugal, Monſieur, Orange de la Chine. Monſieur, Mademoiſelle, des Oranges framboiſées, Oranges framboiſées, à l'écorce fine.

LE VIEILLARD.

Ma Fille, ſouhaitez-vous des Oranges?

ISABELLE.

Comme il vous plaira, mon pere.

ARLEQUIN *ſe met entre d'eux.*

Tenez Mr voilà une belle Orange. Et vous, Mademoiſelle, en voilà une pour vous. *Il dit bas à la fille qu'il y a une lettre dans ſon Orange.*

LE VIEILLARD.

Combien les-vendez-vous ma bonne?

ARLEQUIN.

Cinq ſols la piece Monſieur, cinq ſols la piece.

LE VIEILLARD.

Tenez ma bonne voilà de l'argent, prenez ce qu'il vous faut.

Il paye la vendeuſe d'Orange, & elle s'en va.

SCENE VIII.

LE VIEILLARD, ISABELLE, DEUX FILOUX.

LE PREMIER *ſort l'èpée à la main.*

MOrbleu tu es un coquin, tu en as menti.

LE SECOND.

Tu en as menti toi-même, le coup eſt fort-bon.

LE PREMIER.

Je te dis encore un coup qu'il ne vaut rien.

LE SECOND.

Et moi je le ſoûtiens bon.

PE PREMIER.

Voilà Monſieur fort-à propos pour vuider nôtre diferent, & juger ſi le coup eſt bon ou non. Monſieur faites nous la grace de nous juger un coup qui nous eſt arrivé preſentement.

LE VIEILLARD.

Monſieur fort-volontiers.

LES DEUX FILOUX *apportent une table, des dez & une cornet.*

LE PREMIER.

Tenez Monsieur, voilà comme le coup a été.

LE VIEILLARD.

Mais Monsieur, le dez étoit-il de la maniere comme vous le mettez.

LE SECOND

Non Monsieur, il n'étoit pas comme cela.

LE VIEILLARD.

Mais Monsieur mettez-le comme il étoit.

ISABELLE.

Mon pere, avez-vous bien-tôt fait?

LES FILOUX.

Mademoiselle, nous vous demandons pardon, d'arrêter ainsi Monsieur vôtre pere.

SCENE IX.

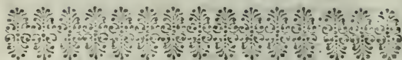
ARLEQUIN, LES DEUX FILOUX, LE VIEILLARD, ISABELLE.

ARLEQUIN.

VOici le temps pour faire mon coup, il faut que je dérobe la bourse au Vieillard, dans le tems qu'il est embarassé.

Comme le Vieillard est baissé, Arlequin lui volle sa culote.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE I.

ARLEQUIN, OCTAVE,

ARLEQUIN.

MOnſieur, juſqu'à l'heure qu'il eſt tout va bien, & je puis vous aſſeurer que j'ai profité d'une bourſe & d'une culotte le plus adroitement du monde. Le Vieillard étoit avec ces Meſſieurs que vous connoiſſez: helas! ceux-là dont le Marchand de Caffé nous a donné connoiſſance: Ces Meſſieurs qui ſont ſi honnêtes gens, c'eſt eux qui m'ont donné l'intrigue de prendre la culotte & la bourſe, mais ç'à été eux qui en ont profité: il n'importe, j'ai affaire à bon Maitre.

OCTAVE.

Oüi, je t'en répons, mais dis-moi un peu, cette lettre que j'ai donnée tantôt l'as-tu donnée à ma Maîtreſſe?

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur: oüi, Monſieur.

OCTAVE.

Comment as tu fait?

AR-

ARLEQUIN.

Je me suis déguisé en Vendeuse d'Oranges, j'en ai donné d'abord une au pere & l'autre à Mademoiselle Isabelle; & dans son Orange il y avoit la lettre que vous m'avez donnée.

OCTAVE.

Et le pere ne s'est aperçû de rien?

ARLEQUIN.

Non.

OCTAVE.

Mais, Arlequin, comment aurons nous la réponse de la lettre que tu as donnée.

ARLEQUIN.

Ha! ne vous mettez pas en peine, je fis faire il y a quelque tems une Machine pour servir quasi en pareil cas, mais la chose réüssit sans cela. Et comme elle est encore en état, je m'en servirai pour vous, puis j'aurai par cette Machine la réponse de vôtre lettre, & je saurai les sentimens du pere, cela est indubitable; il ne sortira pas de la Foire dans l'état qu'il est: C'est pourquoi j'ai mis tout ce qu'il me faut chez Madame Tirecolet, laquelle a bien voulu m'aider dans cette intrigue.

SCENE II.

ARLEQUIN, OCTAVE, MADAME TIRECOLET.

ARLEQUIN.

MAdame Tirecolet, un mot s'il vous plaiſt.

MADAME TIRECOLET.

Que ſouhaitez vous, Monſieur. Ah! c'eſt vous Monſieur Octave, je ſçai ce que c'eſt, Arlequin m'a tout dit.

OCTAVE.

Je vous prie, ma chere Damoiſelle, de ne rien épargner pour me rendre ſervice.

MADAME TIRECOLET.

Comtez, Monſieur, que je ne ſuis pas une novice dans les intrigues de l'amour, mais je ne ſçai ce que vôtre valet a mis chez moi.

ARLEQUIN.

Je le ſçai bien moi, & vous en rirez comme les autres quand vous le ſçaurez. Je vous prie ſeulement de l'apporter ici.

MADAME TIRECOLET.

Tout à l'heure, je ſuis à vous.

Elle va prendre à ſa boutique le paquet qui lui a été donné par Arlequin.

AR-

ARLEQUIN.

Donnez je vous prie : Voilà déja une culotte, il faut commencer par me la mettre. Tenez, aidez-moi à mettre cette Machine.

Il s'habille, & aprés qu'il est habillè ils s'en vont tous.

SCENE III.

LE VIEILLARD, ISABELLE.

LE VIEILLARD.

MA fille, que dites-vous de cette action, il faut que ces Voleurs-là soient bien adroits de m'avoir pris ma culote & ma bourse sans m'en apercevoir. Il faut que j'envoye au logis pour avoir une culote & de l'argent: allons, que l'on m'apporte ici une plume & du papier pour écrire la Lettre.

SCENE IV.

MADAME TIRECOLET, LE VIEILLARD, ISABELLE.

MADAME TIRECOLET.

QUe ſouhaitez-vous, Monſieur?

LE VIEILLARD.

Je vous prie d'avoir la bonté de me donner une plume, de l'encre & une feüille de papier, pour écrire une lettre chez moi, afin d'avoir une culote, car on m'a dérobé la micnne.

MADAME TIRECOLET.

Ah, ha, ha, cela eſt bien plaiſant, on vous a dérobé vôtre culote! Apparemment que c'eſt à une Hôtellerie où vous avez couché?

LE VIEILLARD.

Non, Madame, c'eſt à la Foire où on me l'a priſe dans l'état où me voilà.

Dans le tems qu'ils parleut enſemble, Arlequin entre avec Octave, puis il ſe met eu Bureau.

SCE-

SCENE V.

LE VIEILLARD, Me. TIRECOLET, ISABELLE, OCTAVE, ARLEQUIN.

LE VIEILLARD.

MAdame, je vous prie de grace de me donner ce que je vous demande.

MADAME TIRECOLET.

Tenez Monsieur, voilà mon Bureau garni de tout ce qu'il vons faut.

Le Vieillard ècrit sur le Bureau; & dans ce tems-là Arlequin se fait connoître à Isabelle.

SCENE VI.

ARLEQUIN, Me. TIRECOLET, LE VIEILLARD, OCTAVE, ISABELLE.

MAdame, c'est moi qui me suis transformé en cette figure, pour vous avertir de la maniere que je veux surprendre vôtre

tre pere pour lui faire ſigner le Contract de Mariage entre Monſieur Octave & vous. Tenéz voilà un petit billet qui vous avertira de tout ce que je dois faire : mais la réponſe de la lettre que je vous ai baillée tantôt, donnez-la moi.

Iſabelle ècrit ſur l'autre bout du Bureau , & donue la rèponſe à Arlequin.

LE VIEILLARD.

Voilà ma Lettre écrite , il faut preſentement chercher quelqu'un pour la porter ; par bonheur il n'y a pas loin.

MADAME TIRECOLET.

Monſieur , vous n'avez qu'à entrer dans ma boutique , vous trouverez un Garçon à qui j'ai donné ordre de porter vôtre lettre.

Le Vieillard & Iſabelle entrent dans la boutique de Madame Tirecolet.

OCTAVE.

Madame , je ne ſçai comment faire pour vous remercier de tous les ſoins que vous prenez pour moi.

ARLENQUIN.

Il faudra la remercier quand le tout ſera fait , elle m'a promis qu'elle ſeroit une des Actrices de la Comedie que je veux faire pour atraper le bon homme Baloüarde & que même de peur d'être reconnue elle prendroit le vêtement & la figure d'une nommée Colombine.

MA-

MADAME TIRECOLET.

Je ſçai un nombre de petites Chanſonnettes, qui pourront bien ſervir au divertiſſement.

Ils s'en vnnt tous.

SCENE VII.

UN VALET, *avec une culote à ſa main.* LE VIEILLARD, ISABELLE.

LE VALET.

ME voilà à la fin arrivé à la Foire ſaint Germain, pour y porter une culote & une bourſe à mon Maître, car on lui a pris la ſienne· Il faut prendre garde à moi.

LE VIEILLARD *dit à Iſabelle.*

Ma fille, voilà mon Valet, une culote à la main, il faut que je la prenne pour ſortir de cet équipage,

Il prend la culote & la met.

Ma fille, puiſque me voilà preſentement réquipé de culote & d'argent, il faut acheter quelque choſe, & voir quelque curioſité.

ISABELLE.

Vraiment mon pere, j'en ſerois bien contente.

SCE-

SCENE VIII.

ARLEQUIN, LE VIEILLARD, ISABELLE.

Une Paquotte ſur une table, laquelle remuë la tête, & marche toute ſeule.

ARLEQUIN.

Meſſieurs, c'eſt ici où l'on voit cette grande curioſité, ce Zodiaque extraordinaire, le flus & reflus de toutes les Planettes, les mouvemens & contre-mouvemens de tous les ſignes Celeſtes. C'eſt ici, Meſſieurs, la rareté de la Foire.

LE VIEILLARD.
Combien donne-t-on mon ami ?

ARLEQUIN.
Deux petites pieces Monſieur.

LE VIEILLARD.
Tiens les voilà.

Ils entrent, puis quand ils ſont entrez on tire le rideau & ils voyent le Zodiaque & plu-

plusieurs personnes arrengées autour, avec une petite Fille au pied du Zodiaque, laquelle est dans une cage.

Que veut dire que ce Zodiaque n'est pas fait comme les autres, & pourquoi la septiéme?

ARLEQUIN.

C'est à la place du Cancre, car je ne pouvois mieux remplir ce poste que d'un Procureur.

LE VIEILLARD.

Mais pourquoi cette Fille à la place des Balences?

ARLEQUIN.

C'est qu'autrefois le signe de la Balence marquoit par son équilibre la Justice: mais comme il ne s'en trouve plus, c'est l'Epiciere du coin qui pese avec ses épices.

LE VIEILLARD.

Pourquoi cet Apotiquaire?

ARLEQUIN.

C'est à la place du Sagittaire, qui fut par malheur encloüé, dont il est mort; & comme il couchoit toûjours en jouë, j'ai trouvé à propos d'y mettre un Apotiquaire, car il vise fort bien au derriere.

LE VIEILLARD.

Que veut dire ces deux Vieillards qui s'embrassent?

ARLEQUIN.

Ce ſont les Jumeaux.

LE VIEILLARD.

Quoi! des Jumeaux avec de la barbe?

ARLEQUIN.

Si vous aviez été du depuis le tems qu'ils y ſont, vons l'auriez bien plus longue.

LE VIEILLARD.

Que veut dire cette place où il n'y a rien?

ARLEQUIN.

C'eſt la place du ſigne de Virgo; nous n'avons point trouvé de Vierge dans ce païs, nous avons été dans le Royaume de Congo, il nous en arrive une ces jours-ci, pourvû que la lettre ne ſoit point décachetée. Mais, Monſieur ce n'eſt pas le tout, il faut voir le dedans, vous verrez tous les mouvemens qui ſont faits avec la racine de fraiſier.

LE VIEILLARD.

Entrons donc & voyons.

On lui fait paſſer la teſte dans le milieu du Zodiaque, où on lui attrape le col, & on lui fait ſigner le Coutract malgrè lui.

Quoi me voilà pris: Ah! que je ſuis malheureux.

ARLEQUIN.

Oh, ce n'eſt pas aſſez! il faut ſigner le Contract d'Iſabelle & d'Octave.

LE VIELLARD.

Quoi! je fignerois un Contract malgré moi.

ARLEQUIN.

Oüi, vous le fignerez, ou vous ferez à la gêne continuellement.

LE VIEILLARD.

Si cela eft ainfi, il faut donc figner le Contract bon-gré, malgré.

Il figne le Contract, Arlequin fe dècouvre, & le divertiffement commence.



CHANSON.

ARLEQUIN *chante.*

DEdans tes champs,
Seme, arrofe, défriche.
Plante en tout tems,
Si tu veux être riche;
Mais,
A laiffer fa femme en friche,
On ne s'apauvrit jamais,



Si tu veux être,
Affable & debonnaire,

Traite

Traite ta femme ,
Avec douce maniere ,
Mais ,
Quand elle eſt dans la riviere ,
Ne l'en retire jamais.

COLOMBINE.

La Foire eſt un ſerrail fecond ,
Qui peupleroit la France ,
Force Mariages s'y font ,
Sans Contracts n'y Quittances ,
Meſſieurs la Foire eſt ſur le pont ,
Venez en diligence.

ARLEQUIN *chante.*

Par quelque agreable Chanſon ,
Faut charmer l'Auditoire ,
Pour en tirer quelques teſtons ,
Voilà nôtre grimoire ;
Car ici nous nous entendons ,
Comme larrons en Foire.

COLOMBINE *en parlant au Vieillard.*

Il faut que tout vieillard uſé ,
Renonce au mariage ,
Si vous en êtes entêté ,
Prenez Fille à cet âge ,
Et pour plus grande ſeureté ,
Vous la mettrez en cage.

LA PETITE FILLE *en cage.*

Vous qui vous moquez par vos ris ,
De ma figure en cage ;
Parmi vous autrez beaux eſprits ,
Il s'en trouve , je gage :

Qui

Qui voudroient bien au même prix,
Revenir à mon âge.

COLOMBINE.

Tel qui ſa femme tous les jours,
A la Foire accompagne,
Ne voit pas en certains détours,
Les Rivaux en campagne.

OCTAVE.

Si l'on nommoit à la Foire,
Tous les cocus qui s'y font:
Beaucoup dans cette Auditoire,
Changeroient bien-tôt leurs noms.



Si l'on menoit à la guerre,
Tous les Cocus de Paris:
Que de ſoldats ſur la terre,
Et femme ſans maris!

LE VIEILLARD.

Baloüarde ce vieux griſon,
Eſt reſté ſans culote,
Dedans ſon ſimple caleçon,
Comme une vraie Marotte:
Il ſe réjoüit de ſes Chanſons,
Quoique l'on le balotte.

COLOMBINE.

Si vous venez voir Arlequin,
Et auſſi Colombine;
Ils émouveront pour certain,
Les rattes les plus fines:
Si vous voulez rire ſans fin,

Venez

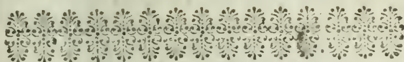
Venez dont voir leurs mines,

ARLEQUIN.

Meſſieurs de bon cœur recevez,
La Piéce qu'on vous donne,
Demain nos vœux ſeront comblez,
Si vôtre argent foiſonne:
Si les Marchands ſont aſſemblez,
La Foire ſera bonne.

Fin de la Comedie.

LA



ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul.*

IL y a quelquefois plus de danger qu'on ne pense a épouser une Agnés. Si on lui demande voulez-vous venir vous promener? elle répond, oüi da, Monsieur? Voulez-vous que j'aille vous voir? oüi da, Monsieur. Voulez-vous que je vous baise la main? oüi da, Monsieur, cela n'est point de refus. Voulez vous que je vous..... oüi da Monsieur. Et toûjours ainsi de bon accord... Mais à qui en veut cette fille là?

SCENE II.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

IL faut qu'elle soit Parisienne, car elle entend bien à tournevirer un homme.... jamais Nymphe des Thuilleries ne fit mieux le manége au clair de la Lune... Elle est amoureuse de moi, il faut lui laisser faire toutes les avances, c'est la mode.

COLOMBINE *fait une reverence à droit.*

ARLEQUIN *chante.*

La, la, la.

COLOMBINE *fait une reverence à gauche*

ARLEQUIN *sifle.*

COLOMBINE.

Je vois bien qu'on ne s'attire que du mépris, en se jettant à la tête des hommes. Je vais faire la fiere.

ARLEQUIN,

Seroit-elle assez sotte pour se rebuter. Je ne serai pas assez nigaud pour la laisser aller... Madame, pourroit-on.... Quel tems fait-il.... Aujourd'huy.....ne sçavez vous point quelle heure il est ?

COLOMBINE.

Ma montre n'eſt pas montée.

ARLEQUIN.

Les femmes ſont des horloges charmantes, qui marquent quelquefois l'heure du berger.

COLOMBINE.

Cette heure là ne ſonnera pas ſi-tôt pour vous.

ARLEQUIN.

Si j'étois aſſez heureux pour que....l'ombre..... du quadran..... au ſoleil de vos beaux yeux.

COLOMBINE.

Je ne ſuis qu'un quadran à la Lune, *levant ſa coëffe*, tréve de galimatias, il y a longtems que nous nous connoiſſons.

ARLEQUIN.

En effet, j'ai quelque idée de ce viſage-là...... N'avons-nous pas étudié enſemble.

COLOMBINE.

Oüi, nous avons ſervi à Paris.

ARLEQUIN.

Paix, paix, ne parlons pas de ſervir. Je paſſe dans ce Village-ci pour un homme de conſéquence.

COLOMBINE.

Je ſçai que tu es le gardien de l'Orme de Lucrece, & j'ai voulu refaire connoiſſance avec toi, afin que tu me rende un ſervice.

ARLEQUIN.

Volontiers, pourvû que tu ne parle point de l'ancienne connoissance.

COLOMBINE.

Connois tu dans ce Village-ci un certain Pierrot ?

ARLEQUIN.

Helas ! ce Pierrot-là, m'enleve aujourd'hui toutes mes esperances, il épouse une certaine Jacqueline.

COLOMBINE.

Je voi bien que nos interêts sont communs. je voudrois bien épouser ce Pierrot, tu veux épouser Jacqueline ; travaillons donc de concert à rompre leur mariage.

ARLEQUIN.

C'est à quoi je rêvois tout à l'heure.

COLOMBINE.

Pierrot m'a aimée.

ARLEQUIN.

Et moi j'aime Jacqueline.

COLOMBINE.

Voici un moyen que j'avois imaginé pour rompre ce maudit Mariage. Pierrot veut que Jacqueline vienne sous vôtre Orme de Lucrece, pour éprouver sa sagesse ; c'est sous cet Orme que je l'attends.....Voyez Pierrot avec le pere de Jacqueline.

ARLEQUIN.

Je vais préparer la céremonie de l'Orme.

SCENE III.

PIERROT, LE FERMIER, COLOMBINE.

PIERROT.

JE vous dis que je ſuis obſtiné comme un vieux Medecin.

LE FERMIER.

Mais vous n'êtes pas raiſonnable ; tenez voilà Colombine qui nous jugera.

PIERROT.

Je le veux bien, mais non je ne le veux pas: car j'ai viſé autrefois à l'épouſer, & une fille a toûjours de la rancune contre ceux qui commencent, & qui n'achevent pas.

COLOMBINE.

Non, non, va je prendrai ton parti.

PIERROT.

Je te demande excuſe de t'avoir comme ç'à quittée pour Jacqueline; mais ne te mets pas en peine, va je t'épouſerai une autrefois.

COLOMBINE.

Oüi, oüi, cela ſe trouve dans l'occaſion.

LE FERMIER.

Colombine, tu vas juger ſi Pierrot n'a pas tort de vouloir obliger ma fille de venir ſous l'Orme prouver ſa ſageſſe. C'eſt une petite

fille qu'on a toûjours gardée sous la clef.

COLOMBINE

N'y a-t-il pas des passe par tout ?

LE FERMIER.

Feue ma femme l'a toûjours gardée avec application trés grande.

COLOMBINE.

Vôtre femme peut avoir eu de ces distractions qui font que la gardienne a bien de la peine à se garder soi même.

LE FERMIER.

Oh ma femme étoit surveillante, & jamais chien à berger n'a mieux gardé sa brebis.

PIERROT.

Oüi, quand le chien du berger s'amuse à ronger un os, le loup à bien tôt pris la brebis au coller.

LE FERMIER.

Bagatelle ! ma femme couvoit sa fille des yeux.

COLOMBINE.

Ce ne seroit pas le premier œuf couvé, qu'on auroit vû éclorre.. C'à Pierrot tu vois bien comme je prends ton parti ?

LE FERMIER.

Mais si vous êtes si soupçonneux, pourquoi vous mariez vous ?

PIERROT.

Tout ç'à & rien, c'est tout un, puisque nous avons ici un Orme pour éprouver la

vertu

vertu des filles, je ne veux me marier qu'à l'épreuve. Je veux que Jacqueline vienne sous l'Orme, & je vais dire à Arlequin qu'il prépare la Cérémonie.

SCENE IV.

COLOMBINE, LE FERMIER.

COLOMBINE.

Voilà un homme bien obstiné, mais aussi pourquoi ne voulez-vous pas que vôtre fille fasse ses preuves de sagesse; Est-ce que ses titres sont falsifiez ?

LE FERMIER.

C'est qu'elle va s'attirer la haine de toutes les fille du Village, si elle veut paroître plus sage qu'elles; mais toi qui parle, pourquoi n'as-tu pas voulu risquer d'entrer dans l'Orme, c'est uue petite cérémonie bien drôle. L'Orme s'ouvre, une fille s'assit dedans bien à son aise

COLOMBINE.

Oüi, mais on dit que pour la moindre petite chose, l'Orme se renferme sur un fille & l'étouffe. Cela fait trembler.

LE FERMIER.

Mais il ne t'est jamais rien arrivé.

COLOMBINE.

Non pas que je sache: mais il y a des mo-

mens ou une fille se perd de vûë soi même. Et qui peut-être seure de n'être pas dans le cas de l'Orme. Cela étant, je vous conseille de ne point exposer vôtre fille, que je ne l'aye examinée. Allez me la querir, & je vous dirai en conscience si elle doit risquer l'épreuve.

LE FERMIER.

Je suis seur d'elle, mais pour te contenter je vais te la faire venir.

SCENE V.

COLOMBINE *seule.*

JAcqueline est une grande niaise, bête & sotte, je la ferai donner dans le panneau; je l'empêcherai d'entrer dans l'Orme, Pierrot ne voudra plus l'épouser, & il m'épousera, & Arlequin épousera Jacqueline.

SCENE VI.

LE FERMIER, COLOMBINE, JACQUELINE.

LE FERMIER.

C'A ma fille, répondez à tout ce que Colombine vous demandera, & sur tout ne lui cachez rien, il y va de vôtre vie.

SCE-

SCENE VII.

COLOMBINE, JACQUELINE.

COLOMBINE.

ÇA ma grosse fille, dites-moi un peu, lequel estimez-vous le mieux, de ce vilain Pierrot, où de ce joli Arlequin, qui va quelquefois chanter sous vos fenêtres.

JACQUELINE.

Je disois hier à mon pere, qu'il me sembloit que j'aimois mieux Arlequin : mais il me soûtint lui, que c'est Pierrot que j'aime le mieux, & qu'il faut que je l'épouse; dame mon pere se connoit mieux à ç'a qu'une fille.

COLOMBINE.

Oüi, & voulez vous que je vous apprenne à vous y connoître aussi bien que les peres ?

JACQUELINE.

Ah ! que tu me feras plaisir.

COLOMBINE.

Voici le secret. Imaginez-vous que Pierrot est-là d'un côté, & Arlequin de l'autre, & que vôtre pere vous dit, Jacqueline l'un de ces deux hommes-là sera vôtre mari. Allez l'embrasser. Celui auquel vous irez d'abord, c'est celui que vous aimez le mieux, à coup seur.

JACQUELINE.

O vraiment ! c'est donc Arlequin que j'aime, car j'irois l'embrasser aussi-tôt.

COLOMBINE.

Hé bien, puisque vous aimez Arlequin, voici le secret de l'Epouser. Pierrot veut que vous alliez sous l'Orme, n'est-ce pas refuser d'y aller ? Pierrot ne voudra plus vous épouser, & Arlequin vous épousera.

JACQUELINE.

Oüi da, mais tout le monde croira que je ne suis point sage & mon pere dit que quand une fille passe pour ç'a, tout le monde la fuit. Il dit que c'est une chose horrible. Il dit.....

COLOMBINE.

Ho il dit, il dit, je vois bien que vous n'avez pas vû le monde.

JACQUELINE.

Hé dame je suis sage, mon pere me l'a dit, & je veux aller dans l'Orme.

COLOMBINE.

Je vois bien qu'il faut changer de batterie. Hé bien allez sous l'Orme, à la bonne heure ; allez vous faire haïr de toutes vos compagnes, allez vous faire étouffer par l'Orme.

JACQUELINE

Hé ! l'Orme n'étouffe pas les filles sages.

COLOMBINE.

Mais êtes-vous bien assurée de l'être.

JACQUELINE.

Vraiment oüi demandez à mon pere.

COLOMBINE.

Sçavez-vous ce que c'eſt d'être ſage ?

JACQUELINE.

Eſtre ſage, c'eſt, c'eſt, mais eſt-ce qu'on ne peut pas l'être ſans ſçavoir ce que c'eſt

COLOMBINE.

Non, je parie que vôtre mere ne vous l'a jamais appris. Je vous le vai apprendre moi. Il n'y a qu'une maniere de conſerver ſon honneur: mais il y a pluſieurs manieres de le perdre: premierement, n'avez-vous jamais vû le loup, (*à part*) il faut trouver quelque tour d'éloquence pour lui faire accroire qu'elle n'eſt pas ſage.

JACQUELINE.

Vraiment non, j'en ſerois morte de peur.

COLOMBINE *à part.*

Ce n'eſt pas cela; n'avez-vous jamais vû, n'avez-vous jamis vû des feüilles à l'envers.

JACQUELINE.

Je ne vais point au bois de peur des couſins.

COLOMBINE.

Je n'y ſuis pas; hé n'avez vous jamais laiſſé manger au chat quelque petit fromage?

JACQUELINE.

Hé! mais eſt-ce que cela empêche qu'une fille ne ſoit ſage.

COLOMBINE.

Si cela en empêche.

JACQUELINE.

Ho dame?

COLOMBINE.

Hé! comment ce malheur-là vous eſt-il arrivé?

JACQUELINE.

Un jour, je tenois un petit fromage à la crême, le chat vient.

COLOMBINE.

L'action eſt horrible. Aprés.

JACQUELINE.

Je voulois battre le chat, mais il étoit ſi furieux.

COLOMBINE:

Ah! malheureuſe. Hé bien?

JACQUELINE.

Je laiſſai aller le fromage, & puis je m'en fui.

COLOMBINE.

Il étoit bien tems. N'avez vous point de honte?

JACQUELINE.

Toi Colombine à ma place, tu aurois fait tout comme moi

COLOMBINE.

Et vous êtes aſſez temeraire pour vous expoſer à venir ſous l'Orme.

JACQUELINE.

Mais, Colombine.

COLOMBINE.

Allez, l'Orme vous étouffera.

JACQUELINE.

Hé! je n'irai pas. Que je suis malheureuse!

COLOMBINE.

J'entens ouvrir là la caverne; gardez-vous bien d'entrer dans l'Orme.

Colombine sort.

SCENE VIII.

PIERROT, JACQUELINE,

Pierrot fait ouvrir la Caverne.

PIERROT.

ALlon, allon, voilà le trébuchet qui eſt tout prêt; il faut paſſer par-là, avant que je vous mette en cage.

JACQUELINE.

Hé! Pierrot.

PIERROT.

Quoi! vous tremblez déja en voyant les tombeaux des filles qui ont été étouffées dans l'Orme?

L'Orme & les Tombeaux paroiſſent.

ARLEQUIN.

Orme myſterieux, Antiquité Romaine,
Que Lucrece planta de graine,

Tant que ta ſéve a ſubſiſté.
On a vû parmi nous regner la chaſteté ;
Mais hèlas ! tu n'es plus qu'une ſ..che
pourie ,
Le Lucréciſme & toi ſont morts de compagnie,
Et la femme aujourd'hui n'eſt qu'un arbre abatu ,
Qui conſerve l'écorce en perdant ſa vertu.
Oh ! vieux Orme fatal dont la tige cruelle ,
Ecraſe ſans pitié toute femme infidelle.
Si d'Ormes tels que toi le Cours étoit planté,
Ah ! qu'il ſeroit peu fréquenté.

SCENE IX.

SCARAMOUCHE , *Magiſter triſte & malade*,

L'Enfant de Chœur de Village , *jeune garçon fort gay*.

LE MAGISTER , *traînant ſes mots douloureuſement*.

MOnſieur...... Monſieur.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que vôtre femme a été étouffée dans l'Orme ?

LE

LE PETIT GARÇON.

Ha, ha, non, non, mon pere. Ha, ha, n'a jamais eu de femme.

ARLEQUIN.

Le pere pleure, le fils rit.

LE MAGISTER.

C'est, c'est..... que..... je suis.

ARLEQUIN *contrefaisant.*

Hé bien.... C'est que vous êtes

LE PETIT GARÇON.

Ha, ha, ce que mon pere vous dit là est vrai.

LE MAGISTER.

Je suis le Précepteur de nôtre Village.... Précepteur de la Paroisse.

ARLEQUIN.

Ha, ha, Magister.

LE PETIT GARÇON.

Ha, ha, c'est mon pere qui ha, c'est mon pere qui ha, il vous va dire, il vous va dire.

LE MAGISTER.

C'est moi qui compose.

LE PETIT GARÇON.

Oüi, oüi, mon pere fait, ha, ha, tout cy, tout ç'à, & moi je fais, par-cy par là, demandez lui, demandez lui.

LE MAGISTER.

Je compose la gazette médisante contre les hommes, & mon fils les chansons.

LE PETIT GARÇON.

Ha, ha, ha, oüi, & nous venons ici

pour

pour faire les chanſons ſur les filles qui viendront ſous l'Orme. Ha, ha, ha, car on dit que c'eſt aujourd'hui la Foire aux filles.

ARLEQUIN.

Hé! quel eſt vôtre emploi à la Foire ?

LE MAGISTER.

C'eſt moi qui chante les chanſons joviales & gayes.

LE PETIT GARÇON.

Hé moi, hé, ha, les chanſons à pleurer.

ARLEQUIN.

Je vous retiens pour rire à mon enterrement, & vous pour pleurer à ma nôce. C'à comme il faudra ici des chanſons douloureuſes pour les filles qui ſeront étouffées, & de joviales pour ſe moquer de celles qui ne voudront pas y entrer: voyons un peu ce que vous ſçavez faire.

LE MAGISTER *touſſe.*

Hem, hem, hem.

ARLEQUIN.

Prélude joyeux.

LE MAGISTER, *ſur l'air du Pont d'Avignon.*

A la nôce de Jean, que chacun vienne rire.

ARLEQUIN *contrefait.*

Que chacun vienne rire. Ce rire eſt bien exprimé.

LE PETIT GARÇON *chante un prélude.*

AR-

ARLEQUIN.

Voilà ce qui s'appelle entrer dans le caractere, d'éclamer en musique ; l'air convient fort bien aux paroles, cet homme feroit bien un Opera nouveau, & vous ?

LE PETIT GARÇON *Il rit.*

Ha, ha.

ARLEQUIN.

Prélude triste.

LE PETIT GARÇON *Il chante.*

Je pleure la folie
D'un jeune homme en transport,
Pour s'être poignardé pendant sa vie,
Il fut pendu tout vif aprés sa mort.

ARLEQUIN.

Voilà un air qui est triste cela, ne sçavez-vous point quelqu'air gay ? gay.

LE PETIT GARÇON *Il rit.*

Ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

Prélude lamentable.

LE PETIT GARÇON. *Chanson.*

On vit un jour une cruelle guerre,
Entre la poulle & le Coq,
Pendant le choc.
La poulle en colere
Faisoit, Coq, Coq, (*Contrefaisant la poulle*)
Mais un silence heureux fit la paix aussi-tôt.
Le Coq chanta, coquelico, (*Contrefaisant le Coq* ;)

Toû-

Toûjours la poulle est contente,
Quand le Coq chante.

SCENE X.

OCTAVE, ARLEQUIN.

OCTAVE.

MOnsieur, je suis bien affligé, je ne sçai ce qu'est devenu ma Maîtresse; on la vuë venir de ce côté ci. Je ne croi pourtant pas qu'elle se soit exposée à entrer dans l'Orme; car elle étoit fort-prudente.

ARLEQUIN.

Je vais vous lire les épitaphes de celle qui ont été étouffées dans l'Orme : Voyez si vous la pourriez reconnoître.

EPITAPHE DE LUCRECE.

Lucrece dans ce monument;
A plaindre son sort vous convie;
Sortant d'entre les bras de Tarquin son Amant
Elle se poignarda, quelle bizarerie ?
Elle prit du plaisir à s'arracher la vie,

Et

Et la douceur d'amour lui parût un tourment.

Est-ce là vôtre Maîtresse.

OCTAVE.

Je suis trop jeune pour avoir aimé Lucrece.

ARLEQUIN *lit.*

Passant admire mon malheur,
A minuit un jeune voleur,
Vint heurter à mon huis, je voulus l'éconduire,
J'ouvris seulement pour lui dire,
Que je ne lui ouvrirois pas.
Il entra cependant, qui l'eût pû croire; helas!
Que pour avoir ouvert la porte
J'en fusse morte.

Est-ce là vôtre Maîtresse?

OCTAVE.

Non, Monsieur, la mienne ne m'a jamais ouvert la porte, car j'entrois par les fenêtres.

ARLEQUIN.

L'Heroïne de ce vilage,
Foïble en amour, forte en courage,
Par vanité dans l'Orme a trouvé le trépas,
Si des prudens du tems elle avoit eu l'usage,
Elle eut joint aisément la gloire d'être sage,
Au plaisir de ne l'être pas.

Est-ce là vôtre Maîtresse.

OC-

OCTAVE.

Non.

ARLEQUIN.

Cy gît qui croyoit être sage ;
En bornant son amour au simple badinage,
De cent petits jeux innocens,
Elle vint sous l'Ormeau, maudits soient les Amans,
Du simple badinage, ils ne sont point contens ;
Elle en mourut enfin, ma foi c'est grand dommage.

Est ce là vôtre Maitresse.

OCTAVE.

Non, Monsieur, elle n'étoit pas badine, elle ne s'attachoit qu'au solide.

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'épitaphe à ce tombeau là.

LA VIEILLE.

Helas ! c'est moi qui suis l'épitaphe.

ARLEQUIN.

L'épitaphe, je croi que vous n'avez pas été de marbre dans vôtre jeunesse.

LA VIEILLE.

Je veux passer le reste de ma vie sur ce tombeau, pour conter à tous les passans la vertu de mes filles.

ARLEQUIN.

Contez-moi donc.

LA VIEILLE *dècend du tombeau sur lequel elle pleuroit, & dit ;*

Je suis bien malheureuse, je n'avois que tren-

trente filles, & en voilà cinq tout d'un article dans ce tombeau.

ARLEQUIN.

Pour moi je vous trouve bien heureuse, les cinq filles qui sont mortes n'étoient pas sages, aparemment elles auroient gâté les autres, & il vous en reste vingt-cinq d'une vertu à l'épreuve. Il y a bien de grandes villes qui n'en fourniroient pas tant.

LA VIEILLE.

Ah! Monsieur, les cinq pauvres defuntes ne sont mortes que par accident, & pour avoir un trop bon naturel.

ARLEQUIN.

Les meilleurs naturels sont les plns tendres. Contez moi vôtre avanture?

LA VIEILLE.

La voilà, Monsieur, comme je me promenois ici.

ARLEQUIN.

Avec vos trente filles.

LA VIEILLE.

Oüi, Monsieur, avec ma petite famille, la plus jeunette des trente alla badiner dans l'Orme. Si tôt qu'elle y fut entrée, elle tomba en foiblesse. Une de ces sœurs par bon naturel entra dans l'Orme pour la secourir, elle tomba évonoüie, & la troisiéme.

ARLEQUIN.

Par bon naturel?

LA VIEILLE.

Fut avec les deux autres, & la quatriéme suivit, &,

ARLEQUIN.

Et par bon naturel.

LA VIEILLE.

Je courus vite pour empêcher la cinquiéme d'y entrer. Helas! si j'étois arrivée un peu plus tard, je n'aurois plus de fille, Monsieur, & ce seroit dommage, car elles sont

ARLEQUIN.

D'un si bon naturel. Hé bien, Compere, vôtre Maitresse étoit elle d'un bon naturel?

OCTAVE.

Non Monsieur, ce n'est pas là ma Maîtresse, elle n'avoit ni sœur, ni frere, ni pere, ni mere, ni parens; & elle ne se marioit avec moi que pour se faire de la parenté.

ARLEQUIN.

Puisque vôtre maîtresse n'est point ici, laissez-nous continuer la cérémonie.

Nôtre Orme va s'ouvrir, c'est ici que sa souche
Doit servir de pierre de touche,
Pour distinguer l'or pur d'avec l'or douteux.
S'il est ici quelque fillage,

Sans

Sans mélange & sans alliage,
Qu'il vienne chercher dans ce creux
Un certificat glorieux
Contre la noire médisance?
Mais si quelqu'un à l'assurance
De s'approcher d'ici pleine de vanité
Et vuide de fidelité;
Je plains la pucelle gascone,
Qui dans l'Orme veut triompher,
Pour elle déja je frissonne,
Que l'Orme la puisse étouffer.

ARLEQUIN *touche l'Orme qui s'ouvre, on voit dedans une Paysane évanoüie.*

OCTAVE.

Ah! c'est ma maîtresse. Pourquoi venoit-elle s'y fourer sans m'avertir?

ARLEQUIN.

Vous verrez que ce n'est pas la premiere sottise qu'elle a faite, sans vous en avertir.

OCTAVE.

Helas! pour le peu de faveurs qu'elle m'a accordées, elle ne dévroit pas être morte.

ARLEQUIN.

La voilà morte pourtant.

OCTAVE.

Point, Monsieur, c'est qu'elle étoit sujette aux vapeurs.

ARLEQUIN.

Guerissez-là donc, guerissez-là donc.

OC-

OCTAVE.

Si j'avois de l'eau de la Reiue d'Hongrie, je l'ai guérie cent fois des vapeurs.

LA PAYSANE.

Ha ouf! c'est parce que vous m'avez guérie, que l'Orme m'a étouffée. Je suis morte.

OCTAVE.

Elle n'est pas morte.

ARLEQUIN.

Ho que si; ce n'est qu'un reste de verité qui est demeuré dans la bouche, elle n'a pas voulu emporter cela dans l'autre monde.

OCTAVE.

Elle n'est peut-être qu'évanoüie. L'Orme ne punit qu'à proportion du mal qu'on a fait; & je vous jure, que je ne lui ai baisé que la main.

ARLEQUIN.

Ah! cela ne dévroit pas aller jusqu'à l'évanoüissement.

LA PAYSANE.

C'est que je suis délicate. Ha ouf!

OCTAVE.

Allons, courage elle reviendra, Monsieur: Car quand je lui pris la main, elle n'y pensoit pas.

ARLEQUIN.

Elle peut y avoir consenti sans y avoir pensé, car le consentement va plus vîte que la pensée...
La voilà qui revient; allons.

LA PAYSANE.

Ah... ah... ha... ha...

Elle se leve.

LA PAYSANE *chante.*

Ah! ah, que je l'échape belle,
Je l'ai voulu
Sous l'Orme dangereux éprouver ma vertu,
Je comptois sur elle,
Mais peu s'en est fallu....
Ah! ah, ah, que je l'échape belle
Peu de filles comme moi,
Se trouveront de bon alloi,
Si l'on les met à la coupelle,
Ah, ha, que je l'échape belle,

ARLEQUIN.

Pour cette fois l'Orme vous pardonne.

SCENE XI.

ARLEQUIN, CATHOS, *tenant une petite fille entre ſes bras.*

CATHOS.

LA, la, la, la, (*en chantant.*)

ARLEQUIN.

Hé, c'eſt ma voiſine Cathos! Qui diantre t'amene ici? Ah! ha! je voi; tu apporte cette petite fille pour faire preuve de ſageſſe C'eſt à cet âge-là qu'il les faut prendre pour ne rien riſquer.

CATHOS.

Tu n'y es pas. Va, c'eſt moi même qui viens ici ponr me bouter dans l'Orme.

ARLEQUIN.!

Mais Cathos, ſonge tu....

CATHOS.

Tu as raiſon. Tu as raiſon.

ARLEQUIN.

Toi, tu pourrois bien avoir toi.

CATHOS.

Hé, à d'autres. Morgoi je m'en vais bien attraper l'Orme.

ARLEQUIN.

Ce ſera l'Orme qui t'attrapera.

CATHOS *à part.*

L'Orme ne ſçauroit ſe reformer ſur une

petite

petite fille ſage ; & celle que je tiens eſt ſage pour nous deux. Je ne ſerai pas aſſez ſotte d'y entrer ſans elle.

ARLEQUIN.

Tu parle toute ſeule. Eſt-ce quelque remord qui te prend ? Eſt-ce que tu t'es reſſouvenuë de.....

CATHOS.

Hé, zeſt.

ARLEQUIN.

Ah ! tu te reſſouviens du zeſt.

CATHOS.

Hé, zeſt, Hé, zeſt.

ARLEQUIN.

Il ne faut quelquefois qu'un zeſt, pour faire zeſt à la vertu d'une fille.

CATHOS.

Point tant de caquet, qu'on me boute en triomphe dans l'Orme. Je veux qu'on faſſe la cérémonie.

ARLEQUIN.

Tout eſt prêt. Ce ſera peut être une cérémonie funébre.

CATHOS.

Hé ! dépêchons. Je trépigne déja d'aiſe de faire taire les médiſans.

ARLEQUIN.

Mais eſt-ce qu'il ne te ſouvient plus, quand je te rencontrai pleurant ſur le bord d'une fontaine ?

CATHOS.

Bon, c'est que j'avois laissé tomber dedans un petit couquiau.

ARLEQUIN.

On n'est pas si effaré pour un petit couquiau. Tu avois perdu quelque chose encore avec.

CATHOS.

Oh ! pas grande chose avec.

ARLEQUIN.

Mais l'autre jour que tu t'étois égarée dans le petit bois, je te remis dans le bon chemin.

CATHOS.

Faut bien que tout ç'à ne soit pas vrai, & tu vas voir que je vais entrer dans l'Orme la tête levée.

ARLEQUIN.

L'affaire est d'en ressortir, mais puisque tu veux absolument risquer le paquet, donne ta petite fille à garder à quelqu'un.

CATHOS.

Oh que je n'ai garde !

ARLEQUIN.

Il faut bien que tu la quitte.

CATHOS.

Moi quitter ce pauvre petit trognon, oh que je l'aime trop !

ARLEQUIN.

Cathos, Cathos; je vois bien ta finesse, tu as crû que l'Orme respectera la sagesse de la

petite

petire fille, & que tu passerois sur le marché; mais tu te trompe. En cas de vertu le fort emporte le foible, & je crains que tu n'aye été plus folle, que la petite fille n'est sage.

CATHOS.

Quoi l'Orme étoufferoit cette petite poudarde?

ARLEQUIN.

Assurément.....

CATHOS.

C'est une fille unique que cette fille-là, & s'il en arrivoit faute, je m'en vais la reporter à sa mere.

ARLEQUIN *à Jacqueline.*

Venez rare Phœnix des filles du Village,
Qui voulez paroître trop sage,
Vous vous ferez haïr du beau sexe jaloux;
Paroître seule sage, & foible aux yeux de tous,
C'est accuser ici les autres de foiblesse,
Tremblez en approchant de l'Orme de Lucréce,
Il est quelque vertu qui craignant le grand jour,
Ainsi que la Lune est l'amour.
Mais vous voulez prouver vôtre sagesse en forme,
Venez depuis quinze ans, je vous attends sous l'Orme,

Les Violons jouënt.

SCENE XII.

ARLEQUIN, JACQUELINE, LE FERMIER, PIERROT, COLOMBINE.

AH! mon pere, que vous venez à propos: Emmenez moi vîte cacher.

ARLEQUIN.

Non pas s'il vous plaît, il faut ſubir la Loi.

LE FERMIER.

Comment donc, ma fille, vous me deshonorez? pourquoi donc?

COLOMBINE.

Helas! la pauvre enfant. Elle a....

PIERROT.

Elle a....

LE FERMIER.

Elle a....

ARLEQUIN.

Elle a enfin, elle vous l'avoüera elle-même, elle a laiſſé aller le chat au fromage.

JACQUELINE.

Helas! je ne fus pas la plus forte.

PIERROT.

Monſieur, puiſque le chat a écrêmé le lait,

lait, cherchez qui mangera le caillé. Et vous Mademoiselle, attendez-moi sous l'Orme. Et moi, je vais me racrocher avec Colombine.

COLOMBINE.

Voilà ce que je demandois.

ARLEQUIN.

J'en ai pitié & comme personne ne voudra plus l'épouser, aprés l'affront qui lui arrive, je me croi en conscience obligé de la prendre pour moi.

LE FERMIER.

Je suis trop heureux d'être débarassé de cette coquine-là.

On vient se moquer de Jacqueline.

OCTAVE.

On dit qu'il est honteux aux garçons d'un vilage,
De souffrir qu'à leur barbe une fille soit sage;
Ta vertu nous avoit fait peur:
Mais par ta honte enfin la nôtre est reparée,
Et tu nous rends nôtre honneur
En perdant ta renommée.

COLOMBINE.

Lors qu'un jeune minet d'un air modeste & sage,
En faisant pate de velours,
Demande seulement quelques legers secours,
Comme un petit baiser, la fille la plus sage,

Pourroit à bonne fin, le pas eſt délicat,
Mais cependant on peut, chut chut, chut bouche cloſe,
Il eſt ma foi fort peu de choſe,
Qu'on doive laiſſer prendre au chat.

ARLEQUIN.

Il eſt ma foi certaine choſe, qu'on ne peut refuſer au chat.

CHANSON.

Au chat, au chat, au chat, au chat,
Il n'eſt plus tems, en vain vôtre colere éclate,
Lors que le traître a mis la patte
Sur un morceau délicat,
Avant que le ſcelerat
Vous approche & vous flatte,
Il faut crier au chat, au chat, au chat, au chat.

ARLEQUIN.

Au chat, au chat. Il eſt tems de juſtifier cette innocente.

JACQUELINE.

Puiſque je ſuis mariée avec Arlequin, je ne me ſoucie plus de tout ce qu'on me peut dire.

ARLEQUIN.

Je m'en ſoucie moi, preſentement vôtre honneur eſt le mien. Monſieur, ſçachez que

que le fromage que le chat a mangé, n'eſt qu'un fromage à la créme.

JACQUELINE.

Comment l'entendez vous donc ?

ARLEQUIN.

Et pour prouver ſa ſageſſe, je veux la faire entrer dans l'Orme.

JACQUELINE *entre dans l'Orme, & quand elle en eſt ſortie, elle chante.*

CHANSON.

Je ſuis la plus ſage
De mon village,
Ma mere l'a dit; je la crois,
Si quelqu'autre fille m'oſe
Diſputer la choſe,
Qu'elle vienne ſous l'Orme avec moi.

Toutes les autres veulent aller dans l'Orme, & Arlequin chante.

Mais une fille prudente,
Ne doit pas trop s'expoſer,
Sans faire la preuve en forme,
Contentez vous de danſer,
Et de chanter ſous l'Orme.

COLOMBINE *chante.*

Je jure que je ſuis ſage,
Mon ſerment doit être crû,
On ne peut dans le village,
Me reprocher un fêtu :
Mais ſi vous voulez qu'en forme
Je vous prouve ma vertu,
Attendez-moi ſous l'Orme.

OCTAVE *chante à la Paiſane.*

Margotton quelle folie,
Vient de te mettre aux abois,
Tu devrois perdre la vie,
Selon la rigueur des Loix.
Tu devois mourir en forme,
Car tu m'as dit pluſieurs fois,
Attendez-moi ſous l'Orme.

LA PAISANE *lui rèpond.*

Une fille un peu fluette
Seroit morte ſans retour,
Pour moi je ſuis déja faite
Aux fatigues de l'amour ;
Je puis ſans mourir en forme
Aller une fois par jour
Au rendez-vous ſous l'Orme.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Nous aurons vôtre pratique,
Si la piece vous a plû,
Nous fermerons la boutique
Si nous vous avons déplû.
En attendant la réforme,
Nous vous rendrons vôtre écu,
Attendez nous ſous l'Orme.



CHANSONS FRANCOISES ET ITALIENNES.

CHANSON DE LA PIECE du grand Sophi.

SCARAMOUCHE, LE CHOEUR, L'AMANT, PASQUARIEL, L'ORACLE.

SCARAMOUCHE.

OH! deſtin, quel cœur ſe flâte,
D'être au deſſus de tes Loix?
Les Princes & les Bourgeois,
Viennent l'offrande en main,
Pour te graiſſer la patte.

LE CHOEUR.

Oh! deſtin, quel cœur ſe flâte,

D'être

D'être au dessous de tes Loix ?
Les Princes & les Bourgeois,
Viennent l'offrande en main.
Pour te graisser la patte.
Oh ! destein, quel cœur, &c.

SCARAMOUCHE.

L'homme au plumet,
Quel sujet vous ameine ?

L'AMANT.

Isabelle, en ce jour.
Cause toutes mes peines :
Le Sophi vient troubler mes feux,
Prononcez qui de nous deux,
Verra remplir ses vœux.

PASQUARIEL.

Daignez aussi sur mes peines secrettes,
Du sort de Pasquariel être les Interpretes.

SCARAMOUCHE.

Destin, cet honnête homme,
Enrage de s'acrocher,
Au mariage :
Son front promet,
Une grande maison,
Que doit-il attendre de bon ?

LE CHOEUR.

Oh ! destin, quel cœur se flâte,
D'être au dessus de t.s Loix :
Les Princes & les Bourgeois,
Viennent l'offrande en main,
Pour te graisser la patte.
Oh ! destin, quel cœur, &c.

L'ORACLE.

Or écoutez Seigneur Octave,
Vous avez Madame Iſabeau :
Mais pour Paſquariel il doit prendre bien garde,
De mourir des mains du Bourreau.



CHANSON EN DIALOGUE d'un Païſan, & d'une Païſane,

Dans la Piece des Vendangeurs.

LUCAS, PERRETTE.

LUCAS.

QUe croyons-nous de l'amour qui nous preſſe,
Que croyons-nous des traits d'un Dieu ſi doux :
Nos cœurs ſont faits pour la tendreſſe,
Et non pour refuſer les charmes de l'amour.

PERRETTE.

C'eſt s'avancer le ſort de la vieilleſſe,
C'eſt ignorer l'uſage des beaux jours.

LUCAS.

Ne veux-tu pas Perrette,
M'écouter un moment,
Soulager mon tourment,

Pour

Pour toi je quitte Nanette :
Ne veux-tu pas Perrette,
M'écouter un moment,
Rend ton Amant content ;
En l'êpousaut, en l'épousant :
Ta bonne amie, qui se marie,
Doit te donner envie,
D'en faire autant, d'en faire autant.

PERRETTE.

Oh, non Lucas, je ne veux pas,
Fy donc, tu n'es pas sage,
De me parler de mariage.

LUCAS.

Si tu te marie, tu seras gentille.

PERRETTE.

Si je me marie, je ne serai plus fille.

LUCAS.

Hé-bien tu seras femme,
Ardé, vraiment, chamon;
Tu nous la baille belle,
De faire ainsi tant de façon ;
Ardé, vraiment, chamon,
Tu nous la baille belle,
De faire ainsi tant la cruelle.
N'asardons je pas nous,
De n'être plus Garçons :
Tu n'y mettras pas tant du tien,
Que j'y mettrai du mien.

PERRETTE.

Tu n'y mettras pas tant du tien,
Que j'y mettrai du mien.

LUCAS.

Morgué t'es trop farouche,
Laisse moi baiser ta bouche,
Pour payer tous mes pas.

PERRETTE.

Oüi, t'en seras bien plus gras.

LUCAS.

Quand on aime bien,
Un baiser est baillé pour rien.

PERRETTE.

Tu n'y mettras pas, Lucas, tant du tien.
Que j'y mettrai du mien.



CHANSON DU CAROUSSEL des Dames

Chantée par Arlequin.

AH, qui sont polies, les Filles de S. Jean !
Ah, qui sont polies, les Filles de saint Jean !
Par le bas de se, de, l'on falliron, falliron, fallirette,
Par le bas de se, de, & les souliers blancs.
Par le bas de se, de, & les souliers blancs,
La Robe de fleurs dé, l'on falliton, falliron fallirette.

FLEURIDOR.

La Robe déplissée par devant.

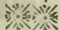
La

La Robe fleurie pliſſée par devant,
Auſſi des Fontanges, lon falliron, falliron,
fallirette,
Auſſi des Fontanges, pour plaire aux Amans.



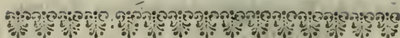
CHANSON ITALIENNE, chantée par Octave dans le Banqueroutier. Sur l'Air, du Rigodon.

CHi vol goder,
In amor gioia perfetta,
Prendra Moglie giovenetta:
A ſuo piacer,
Vaga beltà,
Scolora il bel ſembianté.
Se ocio à ſta.
La freſca età,
Spariſce in uno inſtante,
Et non torna piudi qua.



Quando il bendato amor,
Nel cor,
Accende il primo ardor,
Per non provar Dolor,
E Rancor,
Si prendra Moglie all'hor,
Mà l'ogetto, è Miglior,
Che ad agri hor,
Ti porta argento & or.

TRA-



TRADUCTION DE LA Chanfon cy-deßus.

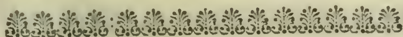
Dans le Banqueroutier.

VEux-tu joüir,
D'une douceur parfaite,
Choifis femme jeunette,
A ton plaifir:
Le teint fe perd,
Et la beauté s'efface,
Si l'on ne s'en fert:
Le plus beau jour,
Dans le moment fe paffe,
Et n'a plus de retour.



Quand l'amour du feu le plus violent,
Fait fentir le tourment,
Pour s'épargner le chagrin d'être Amant,
Qu'on époufe à l'inftant:
Mais quel bonheur!
Quand une belle belle enfant,
Vous compte de l'argent.

CHAN-



CHANSON ITALIENNE.
Pour les deux luuseaux.

CHe s'intuoni con coraggio,
Che il formaggio
Bever fá,
Et chi muor gonfio d'al vino:
D'el di vino ógn hor avra,
Ché s'intuoni con corragio,
Ché il formaggio,
Bever fá,
Quelli che vanno in guerrá,
Dano il tergo per terrá,
Coluy ché prende moglie,
A ſempre il capo in doglié.
Un piu grande di mé,
Mai contento non é,
Dunque la gioia dove mai ſi trova:
A noi, ſi mengi per mangiare,
Non ſi mengi per crepare,
Che ſi beui con deſtreſſa,
Par non far ubriachezza,
Et per dar ſegni di vino,
Og'nun bacci il ſuo vicino.

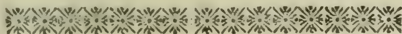
CHANSON ITALIENNE,
Sur l'Air du flon, flon, flon.

AMante á tua bellezza,
Mio cor pena per ti.
In chagrin & triſteſſa,
Far ſempre notte & di,
Flon, flon, larira dondena,
Flon, flon, flon, larira dondon.

TRADUCTION DE LA
Chanſon precedente. Sur le même Air.

POur les yeux de ma belle,
Mon cœur ſouffre & languit,
En ſoûpirant pour elle.
Il fait & jour & nuit,
Flon, flon, larira dondon.
Flon, flon, larira dondeine,

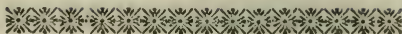
CHAN-



CHANSON ITALIENNE,
Chantée par Mezetin.

Dans la Magie Naturelle.

MAmmalucco, mio Mammalucco,
Ti volemo Mammaluccare,
Es pelato come un cuccò,
Ti volemo far doventare:
Colloni, Colona,
Broccali fritti, & baccali,
Et gierva luccia ché buono mi sa;
Luccia mozzuta la berna bala
Chi a fatto lo danno lo paghera
Et lo Musico che fa,
Do, re, my, fa, sol, la,
Scaramuza Meremeo, Meremeo Scuacuara,
Mugi pecore, & garda pecore,
Et tutto lo giorno de qua & di là,
Scaramuza Meremeo, Meremeo Scuacuara.



CHANSON ITALIENNE, ſur la Chancone de Galotée.

OHi per pietà, Ohi me porgi te aita,
Porto d'amor n'el ſen.
L'àpra ferita,
Un Volto,
Tiranno,
A mio danno,
Crudele,
Infedele,
Mi fece amar.
Senza eſperar,
Venga pur dentro,
Il mio cor,
Il dio del vin per, diſcaciar amor,
Ché del ſen l'acenſo ardor,
Vaglio ſimorzar con tal Liquor?
Forſe un di, chi ſa, che mia liberto,
Non tarin lieta oue jo ſenza pieta,
Pien di evendetta,
Godro vedendo amor ſotto il mio pié,
Coſi mio deſtin,
Vincera un giorno Bacco numé mio divin,
Et ditò à la ſin,
Ché ritrovai con Amor Venere mel Vin.

CHAN-

CHANSON ITALIENNE.
du Mercure Galant.

O Giorno avanturoſo,
Hoggi ſy vedra,
Als aſſalto à,
Moroſo ſe Giove vincera.
Nimfe di me partiate,
Gia ferité de miei ſtrali cantate,
Al canto mio,
Hoggi ſi vedra con droit ſovrano,
Dio ſe Pan vinto ſara.

TRADUCTION DE LA
préſente Chanſon.

QUe prétend ce vieux bouquin,
Ce vieux ſinge à faire rire,
Croit-il plaire le faquin,
Par ſon maſque de ſatin :
C'eſt un ſot un dégoutant,
Un brutal, un mal-honnête,
Il faudroit-être bien bête,
Pour aimer un tel Gallant.

CHAN-



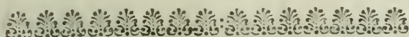
CHANSON, DE LA Nopce d'Arlequin.

PArgué, puiſqu'enfin,
Nous ſommes à la Noce,
Honneur au negoce,
De nôtre couſin:
Ce brave Arlequin,
Bouttons pas la toque,
Qui voudra s'en moque,
Toque, choque, toque,
Choque bien:
Ten grand varre piarre
Contre le mien,



Bûvons au gros Jean,
A droit & à gauche,
Morguienne en débauche,
Je ſuis un ſatan:
Je boirois un an,
Sans qu'on m'y provoque,
Bois ſans équivoque,
Toque, choqne, toque
Choque bien:
Ten grand varre Piarre,
Contre le mien.

CHAN-



CHANSON DE LA *Piece du grand Sophi.*

ENtre vous gens de, dy, ha, ho, dy, ha, hu, re, ho, gens de Village,
Qui reveniez du, ho, ho, ho, la, hé, dy, ha, hu, re, hé, marché. bis.



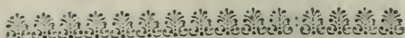
Ne montez plus deſſus, hu, hu, hu, ha, la, hé dy, ha, hu, re, ho, ſſus vôtre âne
Car le mien m'y a, ha, ha, ha, ho, la, hé, dy, ha, hu, ré, ho, trompé. bis.



Il m'a fait, ho, ho, ho, re, fait, dy, ha, hu, re, ho, une ruade,
Sur le pavé il m'a ha, ha, ha, ho, la, hé, dy, ha, hu, re, he, jetté. bis.



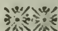
J'ai tiré mon grand en, han, han, han, coûteau, dy, ha, hu, he, & ma grande épée.
Et le col lui he, he, he, ho, la he, dy, ha, hu, ho, coupé. bis.



CHANSON DES DEUX Vieillards.

De la Cauſe des Femmes.

TOque, choque, avec moi,
Ton grand verre,
Bûvons mon compere,
De ce bon vin,



Lors que l'âge de glace,
Nous paſſe, & nous chaſſe
Dîſons bon ſoir à Catin :
Même pour nôtre gloire,
Le plaiſir de boire,
Se prend en tout tems ;
Branlons la machoire,
Jusqu'à cent ans.
Il n'eſt rien,
Que le tems ne diſſoude,
Hauſſons donc le coude,
Juſqu'à la fin.



Lors que l'âge de glace, &c.



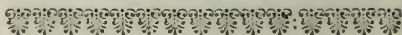
CHANSON DU Prologue.

De la Piece du Divorce.

TErminez vos regrets,
Que vôtre trouble cesse,
Dans vôtre sort Jupiter s'interesse,
Et vient pour empêcher que tu rende l'argent
Je le vois qui décend.



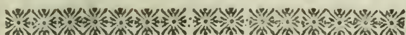
Un changement favorable,
Nous retient dans ces lieux,
Pour voir un spectacle aimable,
C'est l'ordre irrevocable,
Du plus puissant des Dieux.



CHANSON DU Vieillard.

Pour les Marchands du pez.

UN vieillard mélancolique,
Peut gâter tout un festin;
Ses yeux font aigrir le vin,
La viande en devient étique:
Celui qui rechigne,
Chigne:
Celui qui rechigne:
La Troupe l'échigne,
Echigne,
La Troupe l'échigne.



CHANSON, en Dialogue, entre Colombine & Arlequin. Sur l'Air: *De la Chancone d'Amadis.*

COLOMBINE, ARLEQUIN.

Après que les violons ont joué trente deux meſures ſur leſquelles on a danſé.

COLOMBINE *chante.*

LE burleſque Jaſon,
A conquis la Toiſon,
Il eſt tout fier de cette Victoire,
Tout retentit du bruit de ſa gloire,
Mais,
Le plus grand de ſes exploits,
C'eſt de parler François.

On danſe après ſeize meſures de l'Air.

ARLEQUIN *chante.*

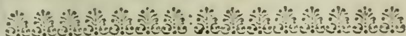
Brave & charmant,
J'étois ſeur de vaincre & plaire,
Guerrier, Amant,
J'ai dequoi me ſatisfaire,
Elle me dit à ſon tour,
Qu'elle me va faire la Cour.

Lors que pour toi je fais voir ma puiſſance
Ton traître cœur eſt ſans reconnoiſſance,
Mais ſouviens-toi que c'eſt de moi,
Dont tu dois attendre la Loi.
On danſe encore trente & une meſſures de l'Air.

COLOMBINE *chante.*
S'il ſongeoit un moment à me plaire,
Je n'aurois plus pour lui de colere,
Je veux à mes genoux l'entendre ſoûpirer,
Où le diable à la fin pourra bien s'en mêler.

ARLEQUIN.
Afin de l'apaiſer,
Il faudra l'épouſer.
On danſe, & après

COLOMBINE *chante.*
Si l'on prend tant de plaiſir,
A voir ce mariage,
Jaſon & Medée en vont avoir tout l'avantage.
Et ſuivant leur deſir, on s'enfuit,
Il faut rïre aujoud'hui:
Ils pourront à leur tour,
Rire aux dépens d'autrui.



CHANSON D'UN GUEUX.

GRand Dieu qui faites pour le mieux,
Qui m'avez donné la grace,
De riche devenir gueux !
Dont j'en porte la besace,
Moi qui n'ai souci de rien,
Ni du mal ni du bien,
Toure loure, lourirette,
Lironfa, toure lourira.



Je ne voudrois pas quitter,
Mon habit ni ma besasse,
Pour l'état d'un Conseiller,
Puisqne Dieu ma fait la grace,
De vivre le plus heureux,
Que le plus riche des gueux,
Toure loure, lourirette,
Lironfa, toure lourira.



Voyez l'habit des plus beaux,
Quoi qu'un chacun le méprise,
Bien qu'il soit de cent lambeaux :
Mais il est fait à ma guise,

Je

Je l'aime mieux pour certain,
Qu'un tout doublé de ſatin,
Toure loure, lourirerte,
Lironfa, toure lourira.

FIN.

